L. BOURLIAGUET

LE MOULIN DE CATUCLADE

HACHETTE

LE MOULIN DE CATUCLADE

L. BOURLIAGUET

LE MOULIN DE CATUCLADE

ILLUSTRATIONS DE A. CHAZELLE



HACHETTE

LE MOULIN DE CATUCLADE

LE MOULIN DE CATUCLADE

Elle s'appelait Dora Bourret : ce qui la conduisit à s'asseoir le jour du baccalauréat auprès de Florent Bourru, votre serviteur, et, quelques jours après, à partager ma captivité au Moulin de Catuclade.

Nous nous connaissions de vue. Bien que Hennetonac soit une grande ville de quarante mille habitants, il n'en est pas deux qui ne se rencontrent au moins une fois la semaine. Nous nous croisions tous les matins devant le musée, chargés de livres et de cahiers, marchant à nos cours avec une morne vaillance, et jamais nos yeux ne s'étaient fuis. Cette grande fille blonde, rose et bleue, me troublait par son allure à la fois distinguée et sportive, et le bonhomme brun et râblé que je suis ne semblait pas lui déplaire. Aux regards marquant de l'attention, puis de la sympathie, avaient bientôt succédé des saluts souriants. Elle savait que j'étais le fils du cordonnier de la rue Pamphile; j'avais appris qu'elle était la fille du trésorier-payeur général. Cette distance sociale, jointe à la timidité farouche de l'adolescence, nous avait empêchés de faire plus ample connaissance, et nous ne nous liâmes d'amitié que le jour du problème de géométrie.

Un problème chinoisement embrouillé. Le texte.

couvrant un vaste tableau noir, semblait tiré des *Mystères de Paris*. On en quenouillait ligne par ligne, — araignée filant sa toile, — une effrayante figure qui mobilisait toutes les lettres de l'alphabet. Après quoi, l'esprit s'y trouvait pris dans un labyrinthe obscur, y errait en tâtonnant à la recherche de la lueur faible et lointaine de sa délivrance, de sa victoire. Silencieux et sinistres, feutrant leurs pas comme dans un temple, les trois professeurs-surveillants allaient et venaient tels des négriers sur la coursive. Les candidats penchés, semblables à un champ de blé courbé par l'orage, se grattaient, se peignaient des doigts, regardaient au plafond impassible, ou prenaient fréquemment autour d'eux l'assurance réconfortante que leur embarras était général. Dora était charmante dans sa robelette d'été, penchée dans ses beaux cheveux blonds comme un grand lis qui répand le trésor de ses étamines. Elle me regarda. Nous nous sourîmes avec une expression de détresse et de bravoure quand même. Peu après, une petite boulette de papier me tomba entre les doigts. Je l'ouvris avec une prudence de serpent. Dora y avait écrit le soupir de Phèdre :

« Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts! »

Un nouveau sourire nous lia. Je lui envoyai cette réponse :

« Revanche : allez pêcher le goujon un prochain jeudi sur la Petite Eau de Sarrazac. »

Et j'y joignis le fil d'Ariane du problème, que je venais tout juste d'apercevoir. Il suffisait de tirer dessus et tout se résolvait docilement, comme un bas qui se défait. Quand Dora eut lu ma réponse, son regard brilla d'une joie complexe et elle me fit un léger signe de tête qui était une marque de gratitude et un acquiescement.

Le reste de cet examen-hécatombe scella notre amitié neuve au point que nous ne nous parlions plus que par nos prénoms. Nous fûmes reçus et nous connûmes

l'enthousiasme naïf de croire que nous avions conquis la clef d'or de la vie; et de là résulta, quinze jours après, notre expédition sur la Petite Eau de Sarrazac.

C'est la rivièrette la plus sauvage du pays. On y accède par la papeterie des Castilloux qui semble un dernier établissement civilisé avant la forêt vierge. Notre projet était d'y revenir dîner à la cantine. Nous y étions arrivés à neuf heures à bicyclette, et bien que le soleil fût déjà haut et chaud, nous retrouvâmes tant d'ombre et d'air frais au creux de ces ravins sinistres et ravissants qu'il nous sembla que le temps, marchant à reculons, ravalait l'astre et nous ramenait au petit matin. L'eau courait sous des voûtes de verdure, se tissait des nattes lisses entre les rocs usés encombrant son lit, écumait en rapides blanchissants ou s'apaisait en tournant lentement sur des profonds noirs. Il nous fallut affronter de nos jambes nues une rosée abondante et nous n'aurions jamais pu percer les fourrés s'il n'y avait déjà existé un subtil sentier de pêcheurs. Dora fut ravie par son premier goujon, et, secouant son scepticisme, se livra dès lors à la pêche avec une passion brusquement allumée et impatiente qui lui arrachait des cris et des rires d'enfant. « Je les veux tous! » Cependant nous étions transis, et lorsque, dépassant les hautes crêtes boisées, le soleil déversa sa chaude lumière dans les ravins, nous connûmes la joie exultante des mouches. Alors, avec des forces neuves, nous allâmes de l'avant sans nous attarder aux bonnes places, pêchant le goujon à la façon sportive de la truite, attirés par le mystère et l'horreur de cette rivière encaissée dont les méandres, se succédant sans fin, semblaient nous conduire au nombril de la terre à travers la *selva selvaggia* de Dante;... si bien qu'à onze heures, quand cette solitude fut une fournaise bruissante d'insectes, nous ne savions plus où nous nous trouvions. Dora se déclara fatiguée et affamée.

Un pêcheur nous apparut bien à propos, l'ermite de ces lieux. Il redescendait la rivière. J'appris de lui que nous étions fort loin de l'usine, mais tout près d'un petit moulin à papier, dit de Catuclade.

« Pensez-vous qu'on nous y donnerait à manger?

— Oh! oh! fit le pêcheur,... j'y ai trouvé deux sauvages, le meunier et la meunière. Je leur ai posé la même question. L'homme m'a répondu : « Né podi ni « né voli. » En fait de repas, c'est moi qui ai failli être dévoré par les chiens.... Mais vous pouvez toujours essayer.... Bonne chance!

— J'essaierai, dit Dora avec assurance. Vous savez, Florent, que je sais dompter les gens, moi? J'attendrirais un tigre!

— Et s'ils n'ont rien?

— Ils auront au moins de l'huile, et nous avons dix goujons et une truitelle, nous!

— Eh bien, Dora, marchons sur Catuclade et son festin! »

Le moulin était si enveloppé d'arbres que nous ne le vîmes qu'au moment de donner du nez dessus. Une vieille bâtisse lugubre, aux ouvertures rares, étroites et grillagées; des murs de schiste tapissés d'énormes toiles d'araignée qui étaient des filets, un toit de tuiles plates, moussues, gondolé et posé comme un chapeau clabaud. Il ouvrait une grande gueule noire pour avaler une écluse couleur d'encre et lâchait sa fumée comme une respiration bleue.

« Rassemblez nos engins, Florent. Je pars en reconnaissance. »

Et Dora s'en fut vers le moulin de Catuclade tandis que je mettais de l'ordre dans notre attirail. Je la vis disparaître derrière le brouillard rose des eupatoires chanvrines. Peu après, un terrible concert d'aboiements éclata, bientôt mêlé, écrasé de gutturations humaines pour le moins aussi affreuses. Puis plus rien.

Cinq minutes. Dix minutes. Dora ne revenait pas.

« J'y vais!... Que se passe-t-il donc? »

Il y avait une petite cour fangeuse, fétide, sombre et close de hauts murs devant le moulin. J'en poussai la porte vermoulue. Aussitôt, tombant du coteau auquel s'adossait la bâtisse, trois chiens parachutistes, ébouriffés, tout en gueules rouges et en dents blanches, m'enveloppèrent de leurs bonds et de leur charivari. Paraissant sur le seuil, le meunier tonna, la meunière glapit, les chiens disparurent. C'étaient deux grandes statues humaines, oursines, île-de-Pâques, aux visages rébarbatifs piqués d'yeux de jais comme ceux des rats d'eau. La meunière avait un air d'ogresse. Le meunier portait une barbe barbelée de quinze jours, si dure et si charbonneuse qu'il semblait un compagnon de la gueule noire. Il parla le premier, chuintant comme un Auvergnat :

« Ch'est vous le petit de la petite? Vous voulez manger ichi? Chuivez-moi. »

Il me conduisit dans une chambre obscure, pleine d'une odeur de literie et du murmure de l'écluse, m'avança une chaise boiteuse et je me trouvai devant une table couverte de papiers administratifs. Ils se reconnaissaient au premier coup d'œil....

« Vous avez dit à vos parents que vous veniez à la pêche à Catuclade?

— Mais, monsieur....

— Taratatata. Vos parents n'en chavent rien, hé? Eh bien, pour vous punir de chette eschecapade, voichi des papiers. Remplichez-les. Vous ne chortirez d'ichi que quand ils cheront remplis. »

Et le meunier-charbonnier sortit, fit claquer dans la serrure une clef grosse comme celle de la mairie d'Andorre, me laissant seul en face de mon pensum.

Abasourdi, pensant surtout à Dora, je regardai les paperasses. Où est-elle, bon Dieu! Où est-elle? Et qu'est-ce qui nous arrive? C'était une liasse de formules concernant la petite industrie de Catuclade.

L'Etat inquisiteur voulait savoir exactement comment le meunier fabriquait son gros papier jaune de boucherie, ses dépenses, ses bénéfices. Il exigeait des chiffres précis. Trente-sept questions à répondre, avec des totaux-parties se résolvant en un total général, comme des cascatelles en cascade. J'avais à ma disposition une plume « tête-de-mort » et un encrier rempli de mouches noyées.

« Florent? Florent? »

Je courus à la fenêtre grillagée, y passai la tête avec précaution et, sur la façade, je vis le chef de Dora émergeant de la ferrure d'une autre fenêtre. Nous éclatâmes de rire.

« Je suis dans la chambre à côté, Florent. Bonjour, bonjour, Silvio Pellico! Ils m'ont claustrée en un tournemain. J'ai à remplir un état agricole.... Tant de poules, de canards, de lapins, de pintades, avec des « total de l'espèce ».... Il y a même « verrat ». Qu'est-ce que c'est que cette bête-là? La meunière m'a dit de mettre « che que je voudrais »... que je n'avais d'ailleurs qu'à compter la volaille là-bas, sur cette petite plage. Oh! voyez ces canetons, s'ils sont mimi! Pensez-vous que nous n'aurons que du papier à manger, Florent?

— Il me semble entendre chanter une poêle dans la fosse d'orchestre, Dora. »

Au-dessous de nous, il y avait de toute évidence un frisson de friture. Dora reprit :

« Hem!... c'est à la graisse d'oie, Florent. Je l'adore! Dépêchons-nous de barbouiller nos papiers, Florent. Bon courage! »

Et nous voilà à écrire, écrire, en tapant de temps en temps de petits coups amicaux dans la cloison comme pour nous dire :

« Suis là, Florent. Suis là, Dora. Ça marche, ça court, ça vole. Courage : ce ne sont que des additions! Le problème de géométrie était bien autre chose! »

Au bout de trois quarts d'heure, le meunier revint, tandis qu'un bruit de sabots m'apprenait semblable démarche de la meunière dans la cellule de Dora. Il avait un visage un peu moins rogue.

« Eh bien, jeune homme, cha y est?

— Cha y est, meunier.

— Lisez-moi cha, pour voir. »

Je lui lus ma composition. Il fit des rectifications.

« Mais ça va faire des gribouillages, meunier.

— Je m'en fiche. Perchonne ne le lira. Mais il fallait le remplir. Maintenant, venez, la choupe est cuite.»

Je retrouvai Dora souriante, déjà assise devant la table barlongue d'une sombre cuisine, sur le bout de laquelle table on avait étendu une serviette en guise de nappe. Nous nous serrâmes les mains comme après une longue séparation, en riant aux éclats, et notre gaieté illumina les deux faces de bois des meuniers-papetiers. Nous dévorâmes le repas le meilleur que j'aie jamais pris, un de ces menus rustiques qui sentent encore la terre profonde du jardin, le grès sain du pot, le bois de la barrique, et tous les arômes du bois vert, et toutes les herbes de la Saint-Jean et de la garrigue : soupe de laboureur mitonnée, petits pois, confit de canard, fromage à la neige de vache, café et eau-de-vie de prune, le tout accompagné d'un vin à faire danser les chèvres, aigrelet mais sain et fort, du soleil devenu le sang d'une vigne pauvre et robuste. Dora était ravie, toute fondue dans un arc-en-ciel de sourires. Les deux sauvages, debout, souriaient aussi, — un sourire semblable au premier rai dans leurs ravins farouches — et nous regardaient dévorer. Le meunier nous donna enfin l'explication de ses procédés singuliers : ne sachant ni lire, ni écrire, se trouvant brouillé à mort avec maire, secrétaire, instituteur et curé, ayant maille à partir pour tout papier « officiel », il avait reconnu en nous au premier coup d'œil des gens « inchtruits » qui pour-

raient le tirer d'affaire. Un couple précédent s'étant dérobé, il avait compris qu'il fallait cette fois y aller carrément.

« Dites plutôt rondement, meunier, rondement. Nous garderons un bon souvenir de votre moulin.

— Chi vous voulez. Et maintenant, allons donner un coup d'épervier. »

Pendant qu'il préparait la barque et l'engin, Dora, joyeuse comme la grive des vignes, répétait :

« Ceci me rappelle quelque chose que j'ai lu. Mais quoi? quoi? Oh! Un royaume pour le cheval qui me le dira!

— L'aventure de Paul-Louis Courier en Calabre.

— Tout juste! Mais Dieu! que la littérature est parfois embrouillée!

— Autant que les problèmes de géométrie, Dora. »

Nous montâmes en barque. Au milieu de l'écluse, le meunier s'enveloppa méthodiquement du filet, puis le lança avec le geste superbe d'un Caïus Gracchus irrité. C'est pourquoi nous revînmes à Hennetonac seulement aux bleuités du soir, quand les ravins de la Petite Eau redevinrent sourcilleux, avec un panier plein de poisson, après avoir appris dans le détail l'industrie primitive du papier de paille et remangé du fromage neige de vache.

Plusieurs années après cette captivité partagée, Dora partagea toute ma vie. Depuis cette époque, quand revient août, ma femme et moi visitons nos bons amis les sauvages de Catuclade qui ont blanchi et, de meuniers-charbonniers, ont pris l'aspect de meuniers-fariniers. C'est toujours le même protocole; remplir les papiers officiels, dîner, lancer l'épervier. On nous enferme encore à clef dans deux chambres séparées. Mais, comme les questionnaires sont devenus innombrables et infinis, je me propose de passer la corvée à mon fils aîné, dès qu'il sera bachelier et aura trouvé, lui aussi, sa Dora.

LA DAME-JEANNE FENDUE

J'ai gardé du dernier jour de classe des années d'autrefois un souvenir ravi. En ce 31 juillet de libération et de grâce, c'étaient les maîtres qui nous donnaient eux-mêmes le signal de la débandade. Ils trouvaient mille petites corvées pour esquiver les dernières et inutiles leçons : encriers à laver à la fontaine et à frotter dans le sable, cartes à rouler sur leur bâton comme maman faisait de la belle toile cirée du dimanche, vieux cahiers à brûler en feu de joie dans la cour, au milieu des chants et des rondes. L'envol de quatre heures, malgré les sacs lourds de tous nos livres, ressemblait à la débâcle d'une armée. J'étais sans doute celui qui courait le plus vite, car je savais que la grande voiture à deux roues de grand-père m'attendait devant la maison.

Je m'y juchais avec mon balluchon, un « sois sage » en plusieurs exemplaires et des fraîcheurs de baisers sur les joues. « Hop, Lisette! » Et nous roulions par les landes, au grand soleil couchant qui allongeait les ombres de notre attelage sur la bruyère et donnait à la jument une silhouette de girafe. Le globe rouge s'enfonçait dans un horizon violet. L'air devenait vif comme une pastille à la menthe. Les premières brumes sortaient des vallons à la rencontre de la nuit. La campagne se décomposait ainsi qu'un grand cadavre couché et se fondait en une sanie de grisailles

tristes, si tristes qu'il me venait une âme d'enfant perdu. Ce m'était un soulagement d'apercevoir enfin là-bas, entre les châtaigniers, le toit de la vieille ferme du Mas-Blanc. Il en montait le filet bleu du fagot de sarments que grand-mère jetait au feu dès qu'elle avait (par le moyen des oreilles de Julien) entendu sonner dans les lointains de la route les grelots en bronze du collier de la jument.

La voyait-on vraiment, cette colonne de fumée, dans la brouée funèbre du soir? Je n'en sais plus rien, j'en doute même. On était seulement sûr qu'elle y était. N'importe, je la distingue nettement dans mon souvenir, encore chaude, âcre, vivante, car mon cœur est comme une vieille cheminée où flambent de très anciens fagots.

Les derniers cent mètres, la bonne Lisette les faisait d'un pas nonchalant, avec un air de dire : à quoi bon courir? Nous y voilà. Laissons les premières chauves-souris éventer un peu notre sueur; et la nuit avait le temps de tomber toute. Il y avait au bout de la route deux lumières : parfois une lune immense et resplendissante, toute de vieil or comme un ancien écu aux reliefs effacés; et toujours la lanterne d'écurie que Julien tenait sur le seuil du portail. C'était à ce chétif lumignon, à cette étoile à fleur de terre, qu'allait toute mon attention tendue par l'impatience d'une douce amitié.

Julien prenait la jument par la bride pour l'aider à tourner dans la cour noire. Grand-mère m'attendait sur le seuil de la maison. Après les embrassades, il était réglementaire de se chauffer, c'est-à-dire de se rôtir devant une gigantesque flambée de ramilles qui donnait à la cuisine (la lampe n'étant pas encore allumée par économie) un air de caverne abritant un bivouac de brigands. Puis grand-père rentrait et la flamme jaune du pétrole résorbait en sa lueur égale ces reflets d'incendie. La servante mettait le couvert :

sept assiettes creuses chantantes au heurt des cuillers et des fourchettes de fer, de petits verres d'auberge aux parois épaisses, des bouteilles de cidre et de vin guinguet bouchées à l'aide de crosses de maïs égrenées, et, au milieu de tout cela, on versait la soupe bouillante sur les tranches de pain rassis, dans une immense soupière d'étain. « A table! » commandait le grand-père.

Alors, les journaliers rentraient un à un. Ils avaient jusque-là attendu humblement, assis sur les schistes plats de la porte. Ils enjambaient leurs bancs à leur place habituelle. Ils gardaient sur les yeux leurs vieux chapeaux poussiéreux encore ornés d'un fétu ou d'une toile d'araignée tombés du fenil, et mangeaient voûtés: de pauvres figures aux barbes rudes, encaustiquées de poussière et de sueur, empreintes d'une expression de fatigue abrutie et maussade. Le vieux Mazo, petit et trapu, passait son bras gauche autour de son assiette, comme pour la défendre, et se couchait sur elle afin de raccourcir le chemin qui la séparait de sa bouche. Le Guérinche, un grand maigre, versait sa part de vin dans un reste de bouillon en un « chabrol » si profond qu'on ne voyait plus émerger de cette mare rougeâtre qu'un dos de cuiller, tel le ventre distendu d'un chien noyé; et, quand il avait avalé ce puissant cordial, il y avait une rosée au bout de ses moustaches farouches, haie empourprée de mûres. La Béraude, la tête enveloppée d'un mouchoir retombant en pointe derrière sa nuque roide, se tenait bien droit et, le pouce sur la lame de son couteau pour former une espèce de bec préhensile, picorait ses demi-bouchées en de petits gestes si furtifs et si précis qu'on les eût cru inspirés par de la hargne. Ces pauvres manouvriers avaient des mains extraordinairement développées, noueuses, revêtues d'une peau rouge et ridée, maculées de rousseurs pareilles à des brûlures d'acide, et devenues informes

et monstrueuses, à force de servir à toutes les tâches : de vraies pinces universelles. Non, je n'observais pas ces gens, du haut bout de la table où, grand-mère et moi encadrions grand-père, le maître, « notre Monsieur », « notre moussur »; mais je les ai retrouvés photographiés au fond de ma mémoire et je vous les ai dépeints d'après ces clichés ineffaçables.

Julien seul m'intéressait. Il était à l'autre extrémité de la table et mangeait en silence comme les autres : car d'enterrement étaient les repas du Mas-Blanc, sous les regards sévères du maître. Grand-père n'admettait pas d'autres bruits que ceux des soufflements sur la soupe chaude, des aspirations de bouillon, des légers tintements de vaisselle ou du cliquetis des cuillers et dès que les chiens entraient pour un os en conflit bruyant avec les chats, il s'écriait d'une voix impérieuse :

« Té'cou! »

La querelle cessait aussitôt sous la table. Un distingué latiniste m'a expliqué, depuis, que ce *té'cou* venait probablement de *pax tecum, pax tecoum,* « la paix soit avec toi, le chat; la paix soit avec toi, le chien : allez coucher! »

Je regardais constamment Julien en répondant assez à l'étourdie aux questions que me posait grand-père. Et parfois, au cours de cette pauvre et languissante conversation, lorsque le petit valet avait consenti à lier sournoisement son regard au mien, nous éclations de rire d'un seul coup, comme des pétards qui fusent, l'un crachant une bouchée de soupe dans son assiette et l'autre rendant un trait de cidre par le nez.

« Mon Dieu! disait grand-mère, en coulant un regard effrayé sur son mari, que ces « meitnatges (enfants) sont bêtes! »

Mais le maître, renfrogné dans sa grande barbe de patriarche, semblait n'avoir rien vu. C'était peut-être

vrai. Les propos légers que grand-père me tenait à table n'étaient que la petite mouture d'une pensée toujours occupée, en profondeur, de sacs de froment, de paires de bœufs, de moutons et de porcs exprimés sous les espèces mentalement maniables de kilos, quintaux et pistoles. Quand il vous fixait, on sentait qu'il avait en réalité le regard tourné en dedans et que l'image qu'il prenait vaguement de vous s'allait loger entre les colonnes de chiffres du grand problème d'arithmétique que sa ferme lui imposait de résoudre chaque jour.

Le repos théoriquement fini, les journaliers se levaient, refermaient leurs couteaux, s'essuyaient les babines du dos de la main et s'en allaient après nous avoir souhaité le bonsoir. Julien, qui seul couchait à la ferme, regagnait sa soupente. Alors, grand-mère portait sur la table quelque friandise préparée en cachette : des pommes cuites, des beignets ou une tarte aux prunes. Mais ces bonnes choses m'étaient gâtées par l'idée que Julien n'en mangeait pas sa part. Je ne comprenais pas qu'après avoir peiné ensemble tout le jour, ces gens, maîtres et valets, ne prissent pas les mêmes mets en une égalité parfaite, fraternelle et sainte. Je demandai donc un jour, naïvement, mais avec insistance, que mon ami y fût admis : grand-mère eut vers son seigneur ce regard furtif et craintif que je connaissais bien. Mais grand-père n'opposait jamais un refus à mes timides requêtes, et Julien fut désormais admis aux extras que provoquait ma présence en l'austère maison du Mas-Blanc.

Ce Julien, d'un an plus âgé que moi, était un orphelin des environs recueilli à titre de « vale », de domestique, par mes grands-parents. Il était illettré à ne pas savoir distinguer une lettre d'une chiure de mouche, mais il vaquait déjà aux travaux des champs avec l'énergie et l'endurance d'un homme. Notre grande amitié était née tout naturellement du rap-

port de nos âges, de l'admiration que son expérience des choses de la campagne m'inspirait, et du fait que j'étais probablement le seul enfant qu'il ait eu pour compagnon, la première et unique occasion de jouer qu'il ait rencontrée dans sa petite vie terne et dure. Enfin, comme nous ne restions que trente jours ensemble une fois l'an, nous reprenions sans cesse, sans jamais l'épuiser, notre lune de miel.

Grand-père et grand-mère, certes, ne le maltraitaient pas; mais les soins d'une ferme n'incitent pas à la douceur, et ils le faisaient marcher au doigt et à l'œil, ne tolérant aucun retard, aucune défaillance, naturellement sévères pour lui comme ils l'étaient pour eux-mêmes. Ainsi, lors de mes séjours, il m'était défendu de l'accompagner aux champs où j'aurais pu le distraire.

Mais les dimanches, dans l'après-midi, grand-père allait au bourg parler politique, grand-mère repassait le linge de la maison, et la terre était à nous! Nous allions dénicher les chardonnerets dans les buissières, poser des moulineaux sur les rigoles des prés ou bien patauger au gué de la rivière pour prendre des écrevisses à la main. En ces journées de pleine liberté et affairées de riens charmants, j'ai appris à connaître intimement bien des bêtes et bien des plantes : Julien fut mon premier professeur d'histoire naturelle; j'en ai eu depuis de licenciés et d'agrégés qui ne le valaient pas.

Toutefois, les jours ouvriers, les calculs de grand-père nous fournissaient une magnifique, quotidienne et hélas! trop courte occasion d'être ensemble et libres comme deux pigeons. Non point ses calculs de bœufs et de moutons, mais ceux de ses reins. Ne pouvant boire, par défense du docteur, l'eau des puits du Mas-Blanc, il déléguait son petit valet à la corvée de la fontaine des Papelons. Il s'agissait d'aller remplir là-bas une énorme bouteille en verre épais, couleur de

feuille de lierre, presque noire, contenant trente ou quarante litres d'une eau parfaitement dé-mi-né-ra-li-sée, ce disait-on. Je ne manquais jamais d'être de la corvée.

Julien avait fabriqué une espèce de petit chariot à quatre roues pleines, et armé pour la traction d'un timon mobile traversé en son extrémité par une courte barre à laquelle nous pouvions nous placer côte à côte, comme les pompiers traînant leur pompe. Grand-père, le jour où il lui avait confié cette mission pour la première fois, lui avait promis, avec des imprécations terribles et des serments par son aiguillade de lui rompre le dos s'il rompait la bouteille; et en son absence, lorsque nous partions pour la fontaine des Papelons, vers la fin de l'après-midi, grand-mère nous répétait que ce serait « une tempête de grêle en bois » s'il nous arrivait ce malheur. Mais la dame-jeanne, couchée dans le chariot comme un roi fainéant, sur une épaisse litière de fougères sèches, ne risquait évidemment rien. Et nous trottions côte à côte, la charriant par les chemins creux de sable rouge ou par les pentes raboteuses, sur les grandes bosses rondes de granit usé, avec des cahots qui la berçaient à coups de tangage et de roulis, sans jamais lui arracher la moindre protestation. Quel est celui d'entre nous qui n'en a pas vu bien d'autres avec sa nourrice, même dans les allées planes d'un jardin public?

La fontaine des Papelons était au fond mystérieux des bois, ronde comme un miroir, ouverte dans un berceau d'églantiers entre deux grands peupliers. On y dérangeait toujours quelque oiseau buvotteur en arrivant. L'eau était d'une transparence d'âme d'enfant, fraîche comme le lever du jour. Des hygromètres, plus simplement appelés « chèvres », glissaient prestement à la surface, par longs élans rectilignes ou roidement brisés en zigzags prudents; et l'ombre de

leurs pattes, dans le soleil, projetait sur le fond de la source des espèces de petites feuilles de trèfle frémissantes. Des dytiques montaient prendre à la surface une bulle d'air dans la besace de leurs élytres et replongeaient verticalement, pareils à des amandes pourvues de pattes-pagaies. Les tritons s'enfouissaient dans la vase à notre vue, et la grande libellule, qui chassait les moucherons dansant au ras de l'eau, élargissait ses ronds dans le bois.

Julien emplissait la dame-jeanne glougloutante sans troubler le fond, la bouchait, la recouchait dans le chariot, et nous reprenions le chemin du Mas-Blanc, non sans avoir rendu visite à quelque nid familier ou vérifié si les champignons commençaient à sortir.

Un soir, comme nous étions déjà en vue de la maison, il me vint un pressentiment après un gros cahot de l'équipage : je regardai la dame-jeanne, et voici, c'était vrai! Elle était fendue de haut en bas, fendue d'une longue balafre qui s'en allait tout droit du cul au goulot. Nous demeurâmes atterrés, les yeux fixés sur la catastrophe.

« Tu as tiré trop fort, Julien.

— Tu t'es arrêté trop brusquement, Jean. »

Notre bonne amitié fut sur le point de se fendre aussi, lorsque grand-mère nous appela du fond du jardin. C'était l'heure du mérande. Cela fit qu'au lieu de nous accuser lâchement l'un l'autre, nous dûmes nous dépêcher d'arriver et qu'ainsi, sans nous être concertés, nous nous trouvâmes liés comme par une complicité de malandrins. Grand-père venait de tirer la voiture hors de la grange. Il était endimanché. Il voulait probablement profiter des quatre heures de jour qui restaient pour aller régler une affaire au bourg de Largnac. Notre air penaud guida ses regards. Il vit l'effroyable lézarde. Alors il lui monta aux oreilles une colère terrible. La barbe frémissante, le bras droit brassant l'air comme une aile de moulin, il



GRAND-PÈRE PRIT JULIEN AU COLLET....

se mit à crier de façon telle que les poules, effrayées, commencèrent à s'aller percher pour la nuit.

« Je savais bien que ça arriverait! Et ça m'étonne même que ça ne soit pas arrivé plus tôt! Mazo, portez-moi mon aiguillade, que je tourne les mouches à ce gueux! Mais tu me la paieras ma bouteille, va! car je vais en rapporter une autre de Largnac à tes frais, à tes frais! Et tu verras, casseur de vaisselle, si je la casserai, moi, en la ramenant de si loin! »

On méranda dans la fraîcheur de cet orage. Julien et moi n'avions plus envie de pouffer de rire. La dame-jeanne, debout dans l'évier sombre, ne perdait pas encore, mais grand-mère la maniait avec d'infinies précautions, crainte qu'elle ne lui tombât en deux morceaux entre les mains. Grand-père se refusa à boire de son eau « de peur d'y trouver des morceaux de verre ». Puis il monta dans la voiture et fouetta Lisette.

A peine était-il parti qu'en regardant la dame-jeanne de plus près, la Béraude reconnu que l'illusion d'une fêlure était donnée par une longue herbe qui, à l'intérieur, s'était collée contre la paroi. Intacte! Elle était intacte! Il nous vint une joie folle et un peu de honte d'avoir failli nous brouiller pour rien.

« Et Pépé qui va en acheter une autre! »

Grand-mère eut son rare et fin sourire de femme habituée à s'incliner devant les défauts de son seigneur et maître sans toutefois les admirer, et murmura :

« Oui certes, mais nous n'en aurons pas une de reste, car il cassera la sienne en l'amenant. »

Pépé revint à la nuit presque close. Il jeta son fouet à Julien, lui prit des mains le falot pour conduire la jument à l'écurie, et nous cria :

« La dame-jeanne est dans le coffre. Portez-la à la cuisine. Défense à cet imbécile de la toucher. »

Or, en tâtonnant dans ledit coffre, nous consta-

tâmes que grand-mère avait prévu juste. Rien qu'un tas de grandes lames courbes et tranchantes; des ruines; la bouteille s'était battue contre la lanterne, avait eu le dessous et était morte sans que Pépé, un peu sourdaud, ait entendu son suprême cri de désespoir. Grand-mère, pressentant un nouvel orage plus fort que le premier, prit rapidement une décision :

« Là! pendant qu'il panse la jument, portez vite tout ce verre dans l'évier. Il y aura tout de même une dame-jeanne. Et silence.... »

Quand grand-père revint, il nous trouva autour de la table de la cuisine, admirant l'ancienne bouteille comme une nouvelle venue. On lui apprit que l'autre était brusquement tombée en pièces, et il en vit l'amas lamentable. Ayant sans doute conclu une bonne affaire à Largnac il était d'excellente humeur. Il se planta devant la dame-jeanne avec nous :

« Hé? comment la trouvez-vous? Celle-là est solide. Beaucoup plus épaisse que l'autre. Plus commode aussi : le goulot est plus large. C'était la dernière. On n'en fait plus aujourd'hui. Vous voyez, monsieur Julien, que j'ai su l'amener de dix kilomètres, par de mauvais chemins, sans lui faire de mal. Ce n'est pas plus difficile que ça : il suffit d'y faire attention.... Allons, je pardonne pour cette fois.... Mais.... »

Il prit Julien au collet, d'un air à la fois bonhomme et menaçant, et lui rugit dans la figure :

« Mais si tu casses celle-ci, je t'en fais manger les morceaux, brigand! »

Nous mourions de rire. Grand-père en était flatté, car il ne lui déplaisait pas que sa mimique bougonne et sa fine raillerie eussent un petit succès. Il ne sut d'ailleurs jamais la vérité, car c'était un de ces hommes auxquels il ne fait pas bon révéler, même dix ans après, qu'ils firent les frais d'une joyeuse histoire : autant vaudrait heurter du soc de sa charrue un vieil obus intact enfoui dans les glèbes!

A L'INSTAR DE SAINT MARTIN

En ce temps-là, il n'y avait ni routes goudronnées, ni camions-citernes, ni trains.

Il n'y avait pas non plus ce pipe-line que vient de nous promettre notre député et qui conduira prochainement et gratuitement le vin de l'Aude et de l'Hérault dans nos caves d'Ariège.

Alors, mon roi-grand-père allait le chercher là-bas.

Il partait de Saurat avec quatre carrioles traînées par des mules et gagnait à longues journées les pays plats où l'air était plus clair, où les vignes développaient leurs régiments jusqu'au fond de l'horizon et où l'on voyait de loin en loin se fâcher, avec de grandes gesticulations, un général qui n'était autre chose qu'un moulin à vent.

Lui, non moins que ses valets, économe de son bien, n'usait pas les clous de ses gros souliers sur l'interminable route. Certes, il lui arrivait de cheminer pour se dégourdir les jambes, mains aux poches, gambier au bec et fouet passé autour du cou comme une étole. Mais, le plus souvent, il s'asseyait sur le porte-fainéant, espèce de siège creux fait d'un sac tendu sur deux bâtons au flanc de la voiture, entre les brancards et la roue. Et là, il somnolait au piétinement des bêtes et au roulement des grands cercles de fer écrasant sans arrêt les graviers du chemin.

Le retour exigeait une surveillance plus active. Les charrettes étaient chargées de futailles pleines qu'un cahot pouvait faire sauter hors des cales. Les mules roidissaient le jarret et peinaient dans les côtes. Les rouliers, suivant l'exemple du maître, se tenaient constamment aux naseaux des attelages formés par files de trois, comme les juges d'assises.

Trois jours, quatre jours, cinq jours. Tintinaillements des grelots de bronze. La montagne natale souriait à l'horizon et envoyait au-devant de la colonne ses premières collines comme pour la réhabituer doucement à ses côtes terribles. On faisait enfin halte à Saurat pour une nuit; on couchait dans son lit après deux semaines de paillade aux auberges; et, le lendemain, dès la pointe du jour, on reprenait la route vers le col.

Le col de Port n'est ni difficile, ni rébarbatif. La montagne s'y fait aimable. Elle renonce à sa haute et âpre échine pour s'abaisser et se détendre soudain en une concavité douce, tel un grand chameau qui, couché, s'offre à son caravanier. Le pâturage s'y déploie, y ondule, aussi nu que sur les grands sommets. L'air y est vif et puissant. La sapinière de Candail tend sur les pentes voisines un tapis de haute lisse où figurent des tonsures de mite, les clairières qu'y ouvrit naguère un ouragan. La fontaine de Guindoulet offre au voyageur altéré, non loin du refuge, la fraîcheur redoutable de son pernod clair. A l'est s'ouvre et bée l'immensité bleue de la vallée de Saurat; à l'ouest, l'immensité verte de la vallée de Massat. En ces lieux d'une beauté sévère, aux lignes sobres et classiques, se baisent deux sœurs latines : Languedoc et Gascogne. Dans les hameaux qu'on trouve vers le couchant, immédiatement après le col, retentit un patois d'éternuements, plein d'atch et d'otch, qui rappelle qu'en ces contrées séjournèrent autrefois les Arabes.

Mon roi-grand-père sonnait de la corne dans les cent échos de la montagne. Et les gens, reconnaissant cet appel, dévalaient vers la route par tous les sentiers, portant qui une cruche, qui un tonnelet, qui une outre, pour faire la provision des jours de fête ou de dur labeur. Car, sur ces lopins suspendus en escaliers au flanc des monts, ne pousse qu'une vigne frileuse dont les raisins transis donnent un sang aigrelet et peu généreux. D'où le sobre usage que font les montagnards de la précieuse liqueur où se sont dissous les plus vibrants rayons de l'été des plaines; d'où le *pourrou* en verre au col étroit, espèce de burette d'aspect liturgique, qu'ils penchent sur leur gosier (démesurément ouvert, comme un bec de petite pie qui sollicite la becquée maternelle d'une cerise), en un jet léger, suffisant à étancher leur soif. Dans des verres, on en boirait trop. Au compte-gouttes les breuvages sacrés! Est-ce que saint Remi prodiguait le saint chrême en shampooings complets ou en lotions ruisselantes?

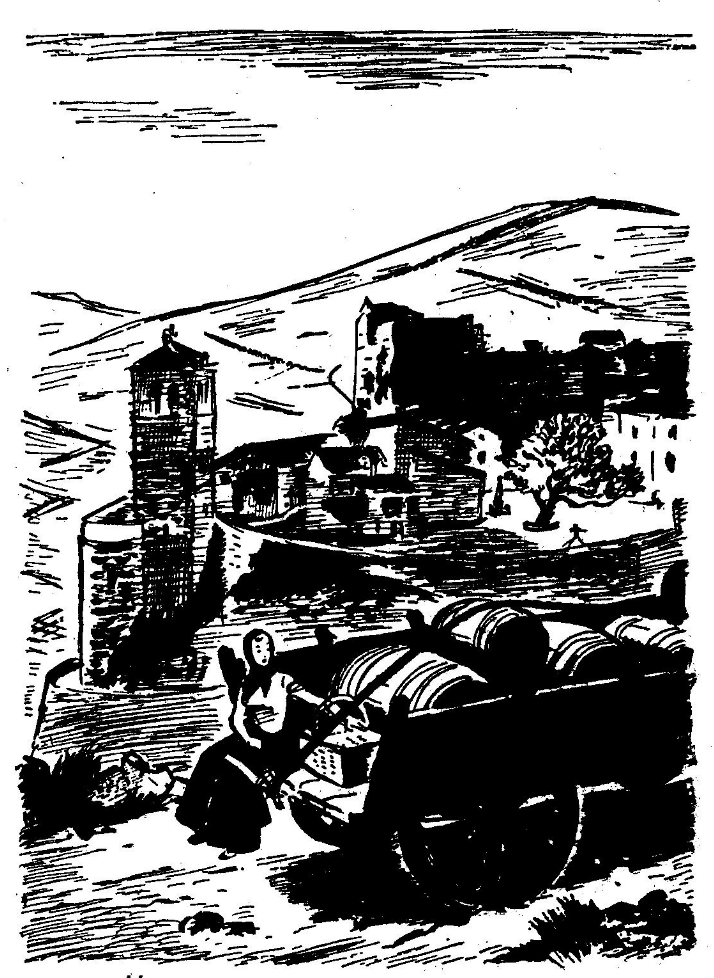
« Bonjour, Piquemal; tu nous apportes du soleil?

— Oui, mes enfants. Approchez et goûtez-moi ça. »

Dégustation silencieuse. Clappements de langue. Marchandages. Puis, les transvasements effectués, le vin s'en allait vers les maisons éparpillées des pentes, sur la tête des femmes, sur les épaules des hommes ou sur les reins des bourricots.

Je vous entends. Vous avez déjà rencontré saint Remi, et c'est de saint Martin que j'ai promis de parler. Patience : il approche!

Un jour, en roulant vers Béziers avec ses charrettes chargées de futailles sonores, mon roi-grand-père trouva sur un chemin du Languedoc une femme qui marchait dans la même direction, une grosse panière passée par l'anse à son bras. C'était une paysanne jeune et jolie (cela se voyait tout de suite), portant des vêtements de misère et dont le visage,



C'ÉTAIT UNE PAYSANNE JEUNE ET JOLIE....

déjà ravagé, attestait de longues et dures privations. Bientôt le pas des mules eut placé le chef du convoi à la hauteur de cette fleur chétive des collines rocailleuses.

« Bonjour, femme. Et où allez-vous si vite?

— A Béziers, mon bon monsieur.

— Votre panière paraît lourde. Que portez-vous là?

— Tout mon bien, mon bon monsieur.

— Ah! vous allez sans doute chercher une place là-bas?

— Comme vous dites.

— C'est loin. Encore cinq lieues. Voulez-vous monter?

— Avec plaisir, mon bon monsieur, et Dieu vous le rende. »

Mon roi-grand-père cria : « Ho! » à ses mules, descendit de son porte-fainéant et installa la femme et la panière sur l'arrière de sa carriole; puis il se rassit, cria :

« Hue! » en faisant claquer le fouet et se rendormit au bercement de la marche.

Il ne s'inquiéta plus de la femme que lui cachaient les grosses futailles. Elle ne lui revint à l'esprit qu'aux portes de la ville. Passant derrière sa carriole, il ne vit plus que la panière.

« Où diable est donc passée ma cliente? »

Ses goujats n'avaient rien vu; aussi bien était-ce lui qui fermait la marche.

« Elle a dû s'arrêter un instant chez une connaissance, pensa-t-il. Attendons-là un peu à cause de la panière. »

Cinq minutes. Dix minutes. Voilà mon roi-grand-père qui commence à s'impatienter. Les mouches tracassaient les mules qui faisaient luire le pavé à coups de sabots. Au bout d'une heure, il s'était damné de plus de cent jurons, avait fait quatre ou cinq fusillades avec son fouet et parcouru toutes les ruelles

voisines. Un soupçon lui vint enfin; il saisit la panière, l'ouvre et....

... Et il y avait dans cette panière, tout nu sur un lit de linges en loques, un enfantelet d'un mois qui dormait comme un ange, ses petits poings fermés, ramenés sur sa poitrine, et ses gambettes recroquevillées sous son tutu. Un lardon frêle et blanc dans lequel on vit éclore deux grands yeux bleus comme le ciel, pleins d'une sainte innocence, de quiétude et presque de joie. Et le passager clandestin de mon roi-grand-père se mit à réclamer sa tétée en espéranto : « Oua! Oua! »

« Macaniche! dit mon ancêtre, plus étonné que si le vin d'une de ses futailles s'était changé en lait, la gueuse l'a abandonné! Et qu'est-ce que je vais en faire, moi, de cette grenouille? »

Des femmes, sorties des maisons voisines, s'étaient rassemblées autour de la carriole et s'apitoyaient avec des exclamations pointues, des mains jointes, des penchements de tête et des regards éplorés vers le réverbère. L'une d'elles, qui justement nourrissait, prit le lardon, l'enveloppa de son tablier, et, assise sur une borne, lui donna le sein. Il s'y jeta goulûment, comme sur son bien, téta en malappris, les poings vainqueurs, l'œil chavirant de plaisir sous sa paupière mi-close, tandis que mon roi-grand-père se grattait la tête sous sa toque de poil rejetée, se croisait les bras, crachait par terre, bougonnait et secouait son fouet comme pour s'aider à trouver une solution.

A la fin, on lui conseilla d'aller voir le commissaire de police.

Ce fonctionnaire écouta cette histoire en fronçant les sourcils et en se lissant les favoris, fit décliner à mon roi-grand-père ses nom, prénoms, âge et domicile, réfléchit, regarda son homme dans le blanc des yeux, puis dit enfin d'une voix rogue :

« Hum! c'est chinois, cette affaire-là. Je vais pren-

dre des renseignements sur votre compte. En attendant, vous êtes responsable de l'enfant et vous allez commencer par l'habiller convenablement.

— L'habiller, monsieur le commissaire? Mais je n'ai rien que mon manteau!

— Il est trop grand du double : donnez-lui-en la moitié, en attendant qu'on vérifie si vous êtes un honnête homme. Après tout, cet enfant, c'est peut-être le vôtre. N'oubliez pas que vous restez à Béziers à ma disposition jusqu'à nouvel ordre. »

Le nouveau saint Martin (nous y voilà) se rebiffa, parla haut, cita ses connaissances influentes d'Ariège; mais le commissaire montra les grosses dents, et force fut au maître charretier de donner la moitié de son carrick de bure à la petite grenouille toute nue.

Il ne le trancha pas avec son épée, n'ayant d'ailleurs qu'un fouet : en homme soigneux, il le décousit selon la grande couture médiane, dans l'espoir qu'on lui rendrait le pan numéro deux aux Enfants trouvés. Et puis, comme en ce temps-là il n'y avait ni téléphone, ni télégraphe, encore moins de T.S.F. et que l'enquête de la police devait durer plusieurs jours, il porta le petit abandonné à la femme du faubourg, près du pont de l'Orb, qui l'avait allaité à l'arrivée. Cette femme s'en chargea pour quinze sols par semaine.

Mon roi-grand-père eut donc tout le loisir de remplir ses futailles et d'aller fumer sa pipe auprès de la nourrice de son petit protégé, dont il surveillait les tétées afin d'en avoir pour son argent. Et le bonhommet, en lui faisant de ces adorables sourires d'enfant qui sont pour les cœurs endurcis de si puissants Sésame, gagnait peu à peu ses secrètes bonnes grâces. On acquit enfin à Béziers la certitude que Piquemal, de Saurat, dit le Gat, était un bon sujet du roi Louis-Philippe, et la permission de repartir lui fut signifiée. L'enfant serait confié aux bonnes sœurs.

Mais, lorsque ledit Piquemal se présenta au tourniquet planté dans l'étroite ouverture où l'on abandonnait d'ordinaire les enfants maudits (on avertissait les religieuses en tirant une campanelle avant de se sauver honteusement et lâchement), la sœur tourière ne voulut pas lui rendre sa moitié de carrick.

« Nenni! Nenni! mon brave homme! »

Ils se la disputèrent âprement, en la tirant chacun vers soi comme deux canards qui ont ramassé la même feuille de salade, de sorte que l'enfant risquait l'écartèlement. Mon roi-grand-père défendait son bien avec une énergie désespérée parce qu'il redoutait les reproches que sa femme lui ferait immanquablement s'il rentrait avec un manteau ainsi massacré. Tout plutôt que cela! A la fin, il s'écria :

« Lâchez le tout, macaniche de bonne sœur! Lâchez le tout! J'emporte le drôle! Je l'adopte! Puisque je vous dis que je le garde, hé! lâchez donc! »

Et puis, au fond de son cœur rude de vieux roulier, il l'aimait déjà, sa petite grenouille : une obscure tendresse, logée entre celle qu'il portait à ses propres enfants et celle qu'il accordait à ses vaillantes mules....

La bonne sœur dut bien le laisser aller. C'est cette année-là qu'on vit Piquemal, dit le Gat, s'arrêter deux fois par jour pour quêter du lait dans les fermes proches de la route. De lait de vache en lait de chèvre, de bouteilles mal lavées en flacons bien rincés, de rations bouillies en rations crues, l'enfantelet tint le coup; pas la moindre foire verte; les petits malheureux ont la peau dure; c'est l'unique et divin cadeau qu'ils ont reçu. Il dormit du sommeil du juste au creux de la panière, dans la chaleur de la bure, sur une poignée de plumes de poule.

Quand mon roi-grand-père arriva à Saurat, sa femme fut bien étonnée du cadeau qu'il lui rapportait du pays des vignes. C'était encore le temps où avoir un bébé de plus n'était pas une catastrophe.

Et elle accueillit avec une larme de pitié et de tendresse le petit Biterrois dans le grand berceau où dormait son troisième, à peu près du même âge, et qui dut désormais se contenter d'une seule gourde. Par contre, elle se fâcha en voyant le carrick en deux morceaux, se radoucit en constatant que son prud'homme avait ménagé et sauvé le tissu, mais convint qu'en cas d'abandon d'une moitié, elle lui eût fait ce que les Anglais appellent « a curtain lecture », c'est-à-dire un de ces sermons domestiques qu'il vaut mieux entendre à fenêtres et portes closes, surtout quand on a des voisins malicieux.

Et la petite grenouille du pont de l'Orb se confondit si bien avec les autres — ceux d'avant cette histoire et ceux d'après, car il y en eut huit en tout —, que j'ignore totalement lesquels, au nombre de sept, furent trouvés sous un chou, le huitième l'ayant été sur une charrette.

PEPE-SALPETRE

« Puisque tu viens de nous conter l'aventure que ton roi-grand-père eut à Béziers du temps de Louis-Philippe, me dit mon vieil ami Fred, je vais à mon tour te narrer celles qui advinrent à mon grand-père par-là, sous le règne du président Faure (Félix) ou d'un de ses éminents successeurs.

« Sache que je descends de meuniers limousins, grands escogriffes au poil roux qui, nés avec la chanson de l'eau et le battement de la roue dans les oreilles, mouraient de même sans écouter les ultimes prières qu'on y mêlait. Entre deux moutures, ils se comportaient comme des canards ou des loutres, pillaient l'eau après l'avoir fait travailler, pêchant à la main, posant des nasses, asséchant des trous ou lançant l'épervier du haut d'un bateau avec l'élégance de l'orateur qui déploie de la gueule et du bras une belle période. C'est ce qui t'explique mon amour pour les torrents, les gaves, toutes les folles rivières. Je ne conçois pas un pays sans que de l'eau y bouge et y gazouille : les Causses et le Darfour, pour moi, c'est tout un.

« Rassure-toi : ils ne connaissaient pas les rhumatismes qu'eût dû leur valoir cette existence d'amphibies. Ils étaient bâtis à chaux et à sable, avec de grands membres ossus et musclés et trente-deux dents étincelantes qu'ils faisaient craquer dans leurs fréquents

accès de colère. Car ils étaient coléreux comme des coqs, premièrement par nature et ensuite par coquetterie : c'était devenu proverbe dans la famille et dans le pays de dire que les Ladignac n'étaient pas gens à se laisser chatouiller les narines avec « uno plumo dé djao », c'est-à-dire avec une plume arrachée à leur propre croupion; et je soupçonne qu'ils s'emportaient souvent, la tête froide, à seule fin de montrer qu'ils n'avaient pas dégénéré.

« Avec cela, forts comme les Turcs ne le sont plus, prompts comme la poudre, n'ayant peur de rien ici-bas si ce n'était de trouer leurs bottes et leurs filets. La plus lointaine aventure retenue par la tradition orale, celle qu'eut mon arrière-grand-père en 1830, n'est point encore oubliée. Un soir de foire, alors qu'il regagnait son petit moulin de l'Oule à nuit close, conduisant son mulet à la queue duquel était attaché son âne, il vit subitement cinq pans d'ombre se mettre à remuer autour de lui. C'était dans les ténèbres épineuses d'une châtaigneraie. Les voleurs s'étaient fourré la tête dans des espèces de cagoules faites de peaux de lapin cousues, pour qu'on les crût des lébérous. Le premier prend le mulet par la bride, le second crie : « La bourse ou la vie! », le troisième se saisit de l'âne, le quatrième esquisse un mouvement tournant et le cinquième fait à mon Ladignac la familiarité de lui serrer un tantinet la gorge : une division de travail parfaite.... Mais mon aïeul avait eu le temps d'empoigner son fouet par le petit bout, son terrible fouet tressé, souple comme un fleuret, dur comme un nerf d'hippopotame, et de lui donner deux coudées de ballant. Le dit cinquième larron reçut donc sur son heaume de poil un coup sec et mat qui le mit par terre sans souffle et sans mouvement. Un quart à gauche, et ce fut le tour de celui qui tenait la monture. Le troisième moulinet, mal dirigé dans l'ombre, fut pour la croupe du mulet qui, fou de peur et de dou-

leur, rua dans l'âne et dans les autres détrousseurs. Et chacun tira du pied de son côté, Ladignac à son moulin en halant ses bêtes hébétées, les peaux de lapin vers leurs terriers, sans même prendre le temps de ramasser leurs blessés. A l'aube, mon arrière-grand-père alla voir le curé, médecin de l'esprit et quelque peu vétérinaire du corps, pour lui dire qu'il avait assommé trois voleurs.

« — J'ai fait mouche à tous les coups, monsieur le curé.

« — Mon Dieu! fit le vieux prêtre épouvanté, mais c'est la gendarmerie qu'il faut prévenir, si tu es sûr qu'ils ont rendu l'âme.

« — Rendu l'âne? Ils n'avaient pas besoin de le rendre, monsieur le curé, vu que je ne les ai pas laissés s'en saisir. »

« On alla inspecter les lieux. Plus personne. Sans les caillots rouges et quatre dents sur le chemin, on eût pris Ladignac pour un hâbleur.

« Son fils, mon grand-père, hérita sa force, son audace et sa promptitude à *s'émalir,* c'est-à-dire à flamber comme une poudrière, Ses petits-enfants l'appelèrent à cause de cela Pépé-Salpêtre.

« Les gens de Thiviers se rappelèrent longtemps son algarade avec le bonneteur forain Chicar-Pompon. Cet individu apparaissait en cette bonne ville le matin de la fête votive, à la mi-septembre, poussant son matériel sur un petit chariot d'enfant dépenaillé. Le premier jour, il s'installait sur le Peyrat, au pied de l'orme de Sully, tendait une plaque de tôle, se grimait, se mettait un fez sur l'oreille et s'offrait aux jets de grosses balles bourrées de son qu'on lui envoyait de dix pas à raison de trois pour deux sous. Il tirait la langue, grimaçait, émettait des cris d'animaux et se décarcassait en feintes pour éviter le coup dans la figure qui eût valu à l'adroit tireur un paquet de tabac et un peu de gloire. D'ordinaire les balles frap-

paient mollement la tôle qui rendait des sons sourds. Pépé-Salpêtre, alors dans toute l'exubérance chaude et violente de ses vingt ans, voulut s'essayer à ce jeu. Chicar, ayant reconnu un garçon meunier à son habit de velours blanc, s'écria :

« — Attention, messieurs-mésédames, voici le pataud le plus adroit du pays. Pauvre Chicar-Pompon, ta dernière heure est venue! »

« On rit. Pépé-Salpêtre, secrètement vexé, envoya ses pelotes aussi bêtement que possible. « A la « deuxième », dit le bonneteur. Nouvel échec. On eût dit que le pataud avait des muscles de saindoux. « A « la troisième, mon garçon. » Ce coup-ci, Chicar, devenu confiant, négligea un peu son escrime, et la première balle, envoyée roidement de plein fouet, le foudroya au visage, l'enleva de sa chaise, et il n'avait pas fini de lever les jambes en l'air que la tôle, démantibulée par les deux derniers projectiles, lui tombait dessus avec un fracas de tonnerre de théâtre. Et Pépé-Salpêtre s'en fut, ayant les rieurs pour lui, plus un paquet de tabac maculé par l'hémorragie nasale du bonneteur.

« Le lendemain du premier jour était la foire des Groumes, c'est-à-dire des brebis, et Chicar-Pompon, en l'honneur des ruraux qui affluaient à cette occasion, changeait de métier et d'installation. Une petite table portative avec une pyramide de paquets de tabac et de cigarettes; trois coquilles de noix se ressemblant comme des sœurs; un grain de maïs. Ledit grain mis ostensiblement sous une des coquilles, Chicar s'assurait un client, lui faisait verser deux sous et commençait un brassage horizontal en hourvari de renard : « Le voici — le voilà — le voici — le voilà. » L'habile homme, en son jeu prompt et serré, poussait la galanterie jusqu'à lever parfois une seconde la bonne coquille pour qu'on pût la suivre plus aisément de l'œil. Puis il s'immobilisait : « Laquelle, mon-

« sieur? » Le joueur désignait une coquille, on la levait, rien : l'imprudent avait perdu ses deux sous!

« Pépé-Salpêtre, revenu à la foire, riche de trois francs en poche, se retrouva face à face avec Chicar-Pompon. Chicar lui tint une petite allocution condescendante : « Ici, jeune homme, ce n'est plus la force « physique qui compte, mais bien l'attention, l'esprit « de finesse, les capacités calculatrices, l'intelligence, « en un mot! Voyons si vous serez aussi malin « qu'hier.... » Piqué au vif, mon grand-père s'y laissa prendre en présence d'un auditoire railleur. Vingt-neuf fois il désigna une coquille vide sans avoir pu vérifier si Chicar trichait. A son dernier gros sou, il prévint le bonneteur et leva lui-même prestement les trois coquilles : il n'y avait de grain de maïs sous aucune.

« Alors Pépé-Salpêtre d'une main donna une bourrade à l'escroc, de l'autre se saisit, dans la boîte à cigares qui servait de caisse, d'une poignée de pièces et de sous, puis, envoyant tout l'établissement en l'air d'un formidable coup de pied, renversant cinq ou six spectateurs dans sa brusque retraite, il prit le grand large, tandis qu'à quatre pattes le public glanait, en une ruée joyeuse, monnaie roulante et paquets de tabac éparpillés. Chicar dut vider les lieux parmi les bourrades de ses dupes et ne sauva pas même ses trois coquilles de noix.

« A quelque temps de là, Pépé-Salpêtre devint citadin. Il laissa le moulin à son frère et apprit le métier de cordonnier. Dès qu'il sut distinguer la semelle de la tige, il s'installa pour son compte. Cela commença par une petite baraque en bois posée sur un trottoir très large où elle ne gênait personne. Puis, l'affaire prospérant, ce devint une vraie boutique où Pépé, vers la trentaine, occupait quatre ouvriers, des gars du Tour de France, venus on ne savait d'où, fortes têtes et mauvais plaisants. L'un d'eux s'avisa

un beau matin de jouer une farce au patron dont l'air bonasse l'avait sans doute trompé. Il disposa une aiguille dans le tabouret de Pépé et, au moyen d'un double fil de ligneul ingénieusement tendu, lui donna par ce télégraphe, au moment et en la place où il s'y attendait le moins, un terrible baiser de frelon. Pépé sauta en l'air comme un volcan, reconnut la plaisanterie, ne la trouva pas à son goût, et il y eut ce jour-là dans la boutique, à huis clos, une telle pentecôte de coups de tabouret que l'on vit pendant plus d'un mois quatre bouifs la tête embandée, ce que chacun expliqua à ses amis de façon personnelle : l'un était tombé dans la cave, l'autre dans l'escalier, le troisième avait des furoncles et le quatrième mal aux dents; tous les malheurs leur étaient arrivés à la fois.

« Si Pépé leur avait montré tout de suite comment il chassait les mouches, sans doute se fussent-ils gardés de le taquiner. Une de ces vieilles importunes qui, noires, velues, languissantes, en automne se collent désespérément à vous, l'ayant finalement agacé pendant qu'il faisait un travail délicat, il se donna une claque sur la tête; la claque lui fit mal et la mouche revint; alors, dans sa hâte de la frapper, sans prendre le temps de lâcher son marteau, il se heurta durement le crâne du manche et se fit encore plus de mal : or, la mouche s'étant du coup réfugiée sur un carreau de la porte, voilà le marteau de Pépé-Votan qui la suit et va tomber au milieu de la rue dans une gerbe d'éclats de verre. C'était à mourir de rire, mais personne n'eut l'audace d'éclater avant que mon arrière-grand-père en eût donné lui-même le signal.

« Quand M. le comte des Bouilloux passait à la boutique, Pépé multipliait les bonnetades, prenait un air obséquieux et parlait avec son accent parisien des grands jours. Ce grand seigneur était en train de se ruiner en chevaux, chiens, cors de chasse et piqueurs. Il lui fallait des bottes souples comme des gants et

montant jusqu'aux hanches. Il payait mal, faisait le difficile, mais sa clientèle valait une enseigne. Il n'y a que les couturières des petites villes pour avoir des clientes plus détestables. Pépé déployait donc tout son lopin de patience pour ne point mécontenter cet hurluberlu. Ils s'empoignèrent pourtant : c'était fatal.

« Un jour, Pépé-Salpêtre alla livrer lui-même les ressemelages des domestiques au château. Il portait une vingtaine de paires de savates en un sac jeté sur son épaule. Il eut mégarde d'entrer dans le parc par la grand-porte. M. le comte le vit et l'appela en vissant son monocle d'un air sévère :

« — A votre service, monsieur le comte?

« — Mon ami, la prochaine fois, vous me ferez le plaisir de passer par la porte de la valetaille.

« — Passer par la porte de la volaille? Monsieur le comte veut rire?

« — Tss! Tss! Tss! Ne faites par le farceur. Je dis : la porte de service.

« — Je passe par la première porte que je trouve ouverte, monsieur le comte. Je n'ai pas le temps de chercher les autres. »

« Attrapade. Mots vifs. L'un parle comme un gentilhomme impertinent, l'autre comme un roturier. Duel de la cravache et du bâton. A la fin, Pépé, bouillonnant d'une fureur plébéienne, à la fois sanglière et narquoise, empoigne son sac par le cul, tourne prestement sur un talon, répand une nappe de souliers dans les parterres, le gazon, la pièce d'eau, et plante là le comte stupéfait :

« — Ramassez-les vous-même, mon prince! »

« M. des Bouilloux eut tant de plaisir à voir ses valets consternés pêcher leurs savates ou les chercher comme des champignons qu'il pardonna le geste dès le lendemain :

« — Touchez là, Ladignac, j'aime les gens francs, moi! »

« Un tel homme devait mourir d'un tour de sang trop vif. Il aimait à consacrer ses dimanches à la pêche. L'eau l'attirait. L'atavisme hérité de ses ancêtres, les meuniers, lui faisait trouver délicieuse une journée passée au bord de la rivière. La complainte des courants était son chant de nourrice; l'odeur des eaux et des vases remuées, les jeux du soleil sur l'écluse, les ténèbres des fonds dormants, toutes choses qu'on n'oublie jamais quand on est né dans un moulin! Et, un dimanche soir, le cherchant inquiet bien après l'heure, mon père le trouva étendu sans vie sur la berge, la gaule en main, la ligne cassée.

— Congestion?

— On le crut tout d'abord. Mais en regardant mieux, on découvrit le reste de la ligne suspendu dans les branches d'un aune, bouchon pendant comme en berne. Et on comprit. Pépé-Salpêtre, ayant accroché sa ligne par mégarde, avait sans doute essayé de la dégager, puis, n'y réussissant pas, s'était subitement mis en colère, avait esquissé un grand geste pour tout rompre, et s'était effectivement rompu du coup son gut et son anévrisme. Il avait d'ailleurs gardé dans la mort un air fort en colère, ce qui dut le faire prendre pour une mauvaise tête dès le seuil du Paradis.

« Mon cher ami, pardonne-moi si je m'emballe quelquefois : j'ai de son sang prompt et chaud dans les veines. »

LES AVENTURES DE POC-ANACH

Poc-Anach, bien que mort, très mort, scientifiquement mort, aussi mort que Charlemagne ou que François Ier, quoiqu'il y ait moins de temps, continue de vivre dans le souvenir des gens de la Bethmale. Les uns le voient encore au fond de leurs yeux tel qu'il était, moyen de taille mais carré comme une porte d'étable, velu comme un singe, barbu comme un docteur, chevelu comme un ermite, plus fort qu'un jeune taureau, capable de pulvériser une noix corne entre le pouce et le petit doigt (essayez donc d'en faire autant), de casser une pièce de cent sous entre ses dents comme une croquignole ou de rompre ainsi qu'une badine de coudrier un baliveau de pêche sur son genou. Les autres commencent à l'oublier déjà au point de le dire rouquin alors qu'il était brun comme une mûre. Tous d'ailleurs sont incapables de se remémorer exactement ses traits, vu qu'entre sa tignasse et ses longues moustaches on en apercevait très peu. Dans ce très peu, il y avait un gros nez rougi par le vent des crêtes et par le vin des pentes, et deux petits yeux ronds sur lesquels il ramenait un de ces bérets percés en leur milieu, sans doute pour rappeler ses huttes de jadis, dont la fumée sortait par l'orifice central du toit. Et s'il avait été possible de les fixer, ces petits yeux-là, on y eût tout au fond

découvert de la réflexion, de l'astuce et de l'audace, trésors qu'il cachait en bridant et fermant ses paupières au moyen d'une niaise grimace capable de donner le change à qui le rencontrait pour la première fois. Lorsque les rustres sont malins, ils aiment autant que cela ne se sache pas, afin de pouvoir s'en servir comme de ces fils triple zéro qui pipent les truites les plus prudentes.

En un mot, un butor méfiant et matois, qui n'avait d'ailleurs jamais trouvé le moyen d'écrémer l'eau des sources; et, de surcroît, célibataire, c'est-à-dire condamné à rapetasser soi-même ses bas et ses culottes, et à descendre à Saint-Girons aux jours où, las de ses propres crêpes de blé noir, il éprouvait le puissant désir de manger un bon fricandeau d'auberge chez Clocloche.

Poc-Anach s'exprimait surtout par gestes et par grognements. Il lui en coûtait de venir à la parole articulée, comme s'il eût toujours eu ses quatre vaches et ses quinze moutons en train de paître sur sa langue. Lorsque les montagnards étaient assis en quelqu'une de ces *pauses*, qui sont des lieux de rencontre et de conversation marqués dans les solitudes par une petite croix de fer fichée en un rocher, il écoutait les autres discuter des affaires de la commune et se taisait. Cela ne l'empêchait pas d'avoir son parti pris d'avance et pour lequel il se fût fait mettre en chair à saucisson. La tournure des débats lui plaisait-elle, on le voyait hocher mécaniquement la tête pendant une minute; était-il surpris par une nouvelle ou par une opinion, il groupait ses lèvres en rosace et faisait entendre une légère et longue sibilation décroissante; mais si quelque chose le contrariait, alors il éclatait soudain en un juron indigné, explosif, un seul, toujours le même : « Laïrou! » Les chiens, endormis aux pieds de leurs maîtres, sur le schiste poli par les fonds de culotte, se levaient d'un bond, l'écho répétait là-

bas, dans les bois ou dans les rochers : « Laïrou! ou! ou! » comme un coup de mine, et les autres se mettaient à rire.

Il advint à Poc-Anach, dans le temps où il faisait de la contrebande, d'être bloqué en Espagne par les neiges et d'y devoir demeurer deux mois. Il gagna là-bas son pain quotidien comme il put, cahin-caha, l'œil fixé sur les cimes. Dès que le col fut à demi praticable, il le franchit et reparut sur nos versants. En chemin, il rencontra une connaissance qui, les salutations à peine échangées, lui apprit la mort de son vieux père, avec lequel il vivait en une cabane et dont il était le seul héritier. Le décès datait de quarante jours. Poc-Anach, à ce coup, ouvrit les yeux tout grands et fit entendre un fort et interminable decrescendo de pneu ballon qui se dégonfle. Puis, sans rien ajouter à cette lamentation originale, il planta là son homme et se mit à descendre les pentes en courant comme un isard.

Il ignorait sereinement le Code forestier et pliait les bois à son bon plaisir. Son roi-grand-père s'était mêlé en 1838 aux « Demoiselles », montagnards masqués et portant en guise de blouses des chemises blanches, qui se battaient alors contre les soldats du roi Louis-Philippe pour sauvegarder leurs vieux droits sur les arbres. Car ces paysans, toujours geignants sous leurs seigneurs, trouvaient tout naturel d'agir eux-mêmes en seigneurs cruels à l'égard des grands végétaux. Force était restée à la loi, et les gens de la montagne avaient dû renoncer à traiter la forêt en richesse inépuisable, c'est-à-dire à la ravager au gré de chacun. Seul, Poc-Anach dédaignait les ruses par lesquelles on s'assure aujourd'hui la possession de l'arbre convoité, soit en lui infligeant une décortication en anneau, soit en lui injectant du sel au plus profond de l'aubier, ce qui le fait crever et le livre légalement. Et, un beau jour, un garde forestier le

surprit en train d'ébrancher un vieux et fort sapin qu'il venait d'abattre.

« Hé! l'homme, que faites-vous là ?»

Poc-Anach, qui n'avait pas entendu venir le forestier, leva vivement la tête, toisa son adversaire et se remit paisiblement à l'ouvrage. A chaque coup de hache, une grosse branche se détachait net, et Poc-Anach, à cheval sur le tronc, avançait de deux pas en se déhanchant.

Le forestier reprit :

« Ah ça! auriez-vous avalé votre langue? Je vous demande ce que vous faites là? »

Poc-Anach fit un geste évasif, comme pour dire : vous le voyez, mon bon monsieur, j'émonde un « sapi ».

« Parfait, dit le garde, je vous y pince, mon ami. Et vous ne choisissez pas les plus rabougris! »

Poc-Anach, posant un instant sa hache, approuva de la tête, et, les deux mains creuses, décrivit dans l'espace un rond qui signifiait : en effet, le sapin a du diamètre; puis il écarta horizontalement les bras, les mains en coulisse, comme pour indiquer qu'il était aussi d'une belle longueur.

« Vous avez l'air de vous payer ma tête et mon béret, dit le forestier en colère. Mais trêve de pantomime. Votre nom, s'il vous plaît.... Je vous demande votre nom... et ne faites pas le malin! »

Poc-Anach finissait son travail. Le sapin n'était plus qu'une espèce de mât de navire encore fruste, couché dans le berceau de ses membres coupés. Le rude bûcheron laissait paisiblement le fonctionnaire répéter, en secouant son carnet et en pointant son crayon chinois comme un javelot : « S'il vous plaît, votre nom?... Allez-vous donner votre nom?... Prenez garde, ça va vous coûter cher.... » Puis, hop! soulevant le fût par le gros bout dans ses mains liées en étrier, Poc-Anach, d'un coup de reins puissant et adroit, se

le mit sur l'épaule, avança jusqu'au milieu par petites progressions prudentes, et, arrivé là, voilà le sapin qui décolle du sol, s'envole et se trouve à osciller sur l'épaule de l'homme comme le fléau d'une balance. Ainsi chargé, Poc-Anach tourna un peu la tête vers le garde et lui dit :

« Je m'appelle Poc-Anach. A Dieu sois! »

Et il s'en fut, descendant la pente de biais, avec sa charge que cinq hommes de taille moyenne eussent eu du mal à soulever.

Le garde forestier, conscient d'avoir rencontré une des forces de la montagne, estima prudent de ne point se faire un ennemi d'un rustre capable de porter allégrement un sapin, comme un chasseur son escopette, comme un pêcheur son roseau.

L'ours du Mongarié, avec lequel il se trouva cap à cap, fit preuve d'une semblable promptitude à comprendre quelle espèce de respect méritait Poc-Anach. Voici le fait. Un soir qu'il dormait sur le gispet, au voisinage du lac d'Ayrès, dans un dernier et tiède rayon de soleil, notre homme fut réveillé par la galopade de ses moutons et les abois éperdus de son chien. Dressé sur son séant, il aperçut un gros ours qui poursuivait le labry à coups de pierre. La bête fauve ne retombait sur ses quatre membres que le temps d'arracher un roc du gazon, puis, courant debout, l'envoyait de ses deux pattes de devant sur le chien. A cette vue, Poc-Anach sentit le sang de la colère lui monter d'un trait aux oreilles. Il sauta sur ses pieds et, debout, la poitrine gonflée, le gosier dur comme de l'airain, les poings crispés pour la lutte, cria à l'ours :

« Laïrou! »

En oyant cette voix de tonnerre éclater dans la montagne, l'amateur de moutons eut une telle frayeur que, se mettant en boule comme un hérisson, il se laissa rouler jusqu'au bas de la pente, là où l'on voit

encore un ancien abri gardant entre ses quatre murs, tel un bœuf en un coquetier, l'énorme roc décalé des sommets qui l'écrasa un jour de naguère. Puis, l'ours, changeant de mode de locomotion, se remit sur ses pattes et se dépêcha de trotter le long de l'autre pente pour disparaître dans les sapins. Et l'on retrouva les empreintes de ses vertèbres dans la glaise d'un éboulis, pareilles en leur régularité à celles qu'un pneu neuf laisse sur le goudron frais d'une route.

Celui qui m'a conté cela, c'est le petit pâtre Baëch, qui assista à la scène du haut des rochers sur lesquels il s'était perché.

Mais innombrables sont les aventures qui peuvent survenir à un montagnard. Et il en arriva une à Poc-Anach où sa force prodigieuse fut réduite à l'impuissance la plus cruelle.

Ce fut à l'Etang-Long, pas loin de la cime du Vallier, quelques jours après la bénédiction des troupeaux, que le prêtre asperge d'eau puisée en une clarine retournée, pareille à un grand lis de bronze plein de la rosée du matin. Profitant d'une distraction de leur gardien, les brebis avaient quitté la terre ferme et s'étaient aventurées sur la glace de l'étang, en cet endroit du rivage où elle ne fond jamais parce que le soleil n'y atteint pas; une glace légèrement recouverte de neige durcie et dont la courte étendue plongeait doucement là-bas, à moins de dix mètres du bord, sous la surface libre de l'étang. Que cherchaient-elles là, les brebis? Peut-être certaines d'entre elles, affligées du piétin, voulaient-elles un peu de fraîcheur, ou bien elles fuyaient les mouches déjà ardentes en cette lumineuse matinée d'été. Dès que Poc-Anach s'en aperçut, il courut pour les ramener, marcha sur la glace en exécutant un mouvement tournant, et, d'un vigoureux claquement de fouet, détermina la fuite du troupeau. D'un seul élan, les dix ou quinze brebis sautèrent sur la berge, repoussèrent la glace qui se

décolla du bord, et Poc-Anach, tombant du coup à quatre pattes, se trouva isolé comme sur un radeau.

Un radeau de glace! Et vous savez ce que sont ces sinistres étangs de montagne : un amas d'eaux glacées, rassemblées en des trous plus profonds que des cratères; tout autour, en étroit horizon, un paysage lunaire de blocs et d'éboulis; pas un jonc, pas un nénuphar, pas une fleur, pas une libellule; un miroir ténébreux s'épaississant en un abîme qui vous offre non seulement la perspective d'être noyé et congelé, mais encore mangé par les grosses truites à chair rose qui vivent là on ne sait de quoi, peut-être du reflet des étoiles.

Le radeau, voguant doucement, imperceptiblement, sortit de la zone d'ombre et entra dans la zone de soleil.

Il n'était que sept heures du matin : moment encore exquis où la jeune lumière semble faire sourire les crêtes les plus rébarbatives. Les brebis broutaient autour de l'étang, se découpant sur le proche horizon. Peu à peu elles s'éloignèrent, disparurent derrière le talus enveloppant le lac. Leurs clarines fondirent leurs sons dans l'air, ce ne fut plus qu'une vague et lointaine palpitation musicale, semblable à celle des cloches d'Arrien un jour d'enterrement, puis ces ondes elles-mêmes cessèrent de frémir. Solitude et silence. Poc-Anach pouvait désormais se noyer dans la plus stricte intimité.

Il s'était doucement assis sur la glace; le moindre de ses mouvements imprimait au radeau un tangage ou un roulis redoutable qui faisait sombrer ses bords sous l'eau. L'homme espéra tout d'abord que l'impulsion reçue pousserait l'esquif jusqu'à l'autre bord, mais il s'immobilisa bientôt au milieu de l'étang, sur l'eau morte.

Et là, il commença de fondre au soleil d'août de plus en plus haut et de plus en plus chaud.

Poc-Anach constata avec terreur que, tout d'abord pareil à une immense demi-lune, il perdait peu à peu ses cornes et devenait une espèce d'ovale se mangeant par les bords. La neige y fondait, découvrant une glace scintillante qui s'amincissait et se crevassait en frange de dentelle, puis disparaissait sans bruit, avec une lenteur inexorable. Et, au fur et à mesure que se liquéfiait son petit iceberg, Poc-Anach remarquait combien le moindre de ses mouvements prenait d'importance. Il en vint donc à ne plus bander sa force musculaire que pour s'interdire de bouger, pour ligoter ses membres, pour frapper ses nerfs de paralysie, pour se transformer en masse inerte. Il eût volontiers arrêté sa respiration et les battements de son cœur. Il cria à plusieurs reprises, mais chacun de ses cris provoquait une oscillation grave qu'il était tenté de rectifier par un de ces mouvements instinctifs qui en déterminent une autre, plus grave encore, en sens contraire. D'ailleurs, les autres bergers étaient loin. Poc-Anach pensait qu'il se noierait vers midi. Il lut dix heures à la hauteur du soleil et demeura silencieux et accablé, assis en tailleur sur la glace, plus immobile que le gymnosophiste du Gange.

Son labry parut, attiré par ses appels. Le chien courait sur le gispet, cherchant son maître à la trace, levant parfois la tête pour essayer de le voir, multipliant ses ronds, regardant partout, sauf vers le milieu de l'étang. Il était en effet établi en sa logique de chien que Poc-Anach pouvait être partout, sauf là. L'insulaire le siffla. Alors la bonne bête, ayant reconnu le danger, s'assit sur son séant et, le museau vertical, se mit à hurler longuement la mort. Poc-Anach crut l'entendre chanter sa messe mortuaire.

Cela finit par attirer les autres bergers. Ils furent bientôt cinq ou six au bord de l'Etang-Long. « O macaniche! que fais-tu là, Poc-Anach? — Vous le voyez : je me noie doucement, ah! laïrou! » Voilà nos



LA BONNE BÊTE SE MIT A HURLER....

hommes béant du bec et se demandant qu'entreprendre. Aucun ne savait nager. Où diable voulez-vous qu'un montagnard apprenne? Dans son fenil? Sur les noix qui sèchent en son grenier? Ailleurs, rien que des étangs glacés ou des rigoles torrentielles. Fort heureusement, les montagnards ont de l'astuce. L'un d'eux eut une illumination :

« Rame avec ton béret, macaniche! »

Poc-Anach mit une demi-minute à porter sa main à son chef et le reste des soixante secondes à ramener le béret-godille jusqu'à la surface de l'étang, qu'il pouvait maintenant atteindre, tant l'île de glace était devenue un îlot. Les doigts ainsi palmés de feutre, il rama avec d'infinies précautions, en serrant les dents, l'autre bras horizontalement étendu pour garder un équilibre de danseur de corde. Oh! il ne rama pas bien méthodiquement, le pauvre! Il agita l'eau, voilà tout, tel un crapelet qui apprend son métier, mais cela suffit à mouvoir le pan de glace jusqu'à la rive. Les pâtres se mirent l'un derrière l'autre, se prirent à pleins bras par le ventre, et le dernier de tous tendit ses mains à Poc-Anach qui, les ayant saisies, repoussa le radeau des pieds, tomba dans l'eau jusqu'au nombril et sortit enfin de l'étang sur les genoux, en poussant dans les clapotis un rugissement de joie bestiale : « Laïrou! »

Mais la mort eut sa proie quand même. A quelque temps de là, un orage s'amassa autour du Vallier avec une promptitude effrayante. La montagne devint ténébreuse comme un temple et les forêts frémirent d'inquiétude. De toutes parts retentissaient dans le râle des sapins troussés par les vents fous, les appels lointains des pâtres et les tintinaillements entrecoupés des clarines en alerte; tous avaient eu la même idée : ramener les troupeaux dans la vallée de Lastruc et s'abriter soi-même dans le refuge. La foudre illuminait déjà la noire sapinière et le tonnerre roulait ses

grandes et graves orgues de pic en pic lorsque les colonnes, en leur marche concentrique, vinrent en vue les unes des autres. Le troupeau de Poc-Anach suivait la route la plus hardie : un plan presque vertical tombant des falaises de là-haut sur l'amphithéâtre du fond de l'étroite vallée; du gispet et des éboulis, où les vaches elles-mêmes glissaient parfois en bobsleigh sur leur arrière-train, une trajectoire d'avalanche. Les brebis venaient les dernières, groupées autour du pâtre. Il y eut un vaste éclair, immédiatement suivi d'une explosion formidable. Tous les bergers se jetèrent comme un seul homme sur le ventre. Quand ils se relevèrent, ils virent le troupeau de Poc-Anach dévaler les pentes à une allure panique. A la place de leur conducteur, le sol fumait encore du coup de foudre dans le gispet humide, et, parmi ces chaudes vapeurs montantes, on distinguait des taches blanches et brunes, éparses et aplaties.

Poc-Anach avait été foudroyé en même temps que son labry, six de ses brebis et un tout petit agnech né du matin, qu'il portait tendrement dans ses bras. On le retrouva déjà noir, tous les poils de sa barbe et tous ses cheveux sinistrement hérissés et roussis, la bouche grande ouverte pour un suprême cri d'épouvante. Il sentait encore le soufre du feu du ciel.

L'orage passé, un des pâtres descendit prévenir les gendarmes de Castillon. Et dans la montagne soulagée, toute pleine des murmures des rus gorgés par la pluie torrentielle et de l'égouttement innombrable des feuilles, sous la fraîcheur d'une nuit grelottante d'étoiles, la veillée du cadavre rissolé commença. Près de Poc-Anach, laissé dans la position où la mort l'avait soufflé, les montagnards allumèrent un feu de bivouac et, parmi les sinistres et dansantes lueurs, évoquèrent les aventures récentes ou lointaines du *de cujus,* en attendant l'arrivée des gendarmes.

Il reste de cet événement des traces matérielles

qu'on rencontre près du sentier du lac d'Ayès : trois ou quatre baliveaux carbonisés, tisons énormes qui marquent le lieu du bivouac, une petite croix de ferronnerie rustique plantée en un roc rond. La dépouille de Poc-Anach repose dans l'humble cimetière d'Arrien-en-Bethmale, mais les pâtres prétendent que, par les moments d'accalmie des nuits d'été orageuses, on entend sur ce revers de la montagne des bêlements tendres et lamentables, mêlés aux gutturations violentes d'une voix d'homme qui hurle :

« Laïrou! Laïrou-ou! Laïrou! »

C'est Poc-Anach qui clame son désespoir d'avoir cessé d'être un amateur de fricandeau et l'agnelet qui regrette de n'être pas devenu un mouton.

Quant au chien, on ne l'a jamais entendu; c'est probablement parce qu'il a accepté son sort avec philosophie.

LE MODELE

« Trente-cinq minutes d'arrêt, me dit Matter. Venez, je vais vous montrer ma vieille. C'est à deux pas de la gare. »

Je lui demandai naturellement de quelle « vieille » il s'agissait. Mais Matter me déclara qu'il préférait me mettre en face d'elle sans autre préambule. Une avenue de hauts platanes nous conduisit au confluent de deux gaves, et la vieille m'apparut, dressée dans le bruissement éternel des eaux blanches et vertes : c'était le Monument aux Morts.

« Vous ne m'avez jamais parlé de ce morceau, mon ami.

— Comment le trouvez-vous?

— Saisissant comme la douleur. »

Matter examinait son œuvre d'autrefois d'un œil dur, mais ardent.

« La pierre était bonne. Elle a simplement un peu verdi. Elle saura persister à l'humidité des deux rivières.... Mon cher, j'aime votre réponse : c'est bien la douleur que j'ai voulu exprimer. Douleur humaine d'une mère que la guerre a frappée. Douleur animale d'une vieille paysanne qu'un coup si dur a hébétée. Mais cette femme courbée sous sa capuche n'est pas ce que j'aurais voulu faire. J'avais un autre objet, combien plus beau!... Il faudra que je vous conte cela. Vous m'y ferez penser. Nous avons le temps de

faire le tour de Sainte-Croustade au pas gymnastique. »

Et Matter m'entraîna dans une petite ville lumineuse et gaie où tout le monde était dehors et où l'on apercevait au-dessus des toits l'ondulation verte de la montagne. Le sculpteur me disait :

« Ah! mon ami, je suis heureux de me retrouver ici, bien que les glaces des magasins y soient cruelles : elles ne me montraient pas ce visage-là il y a vingt ans.... Après tout, elles exagèrent peut-être (tout le monde exagère ici!) Pourquoi n'auraient-elles pas vieilli, elles aussi? Nous mêlons nos rides, voilà tout! »

Cette promenade rapide nous ramena bientôt devant le Monument aux Morts. Matter le regarda une dernière fois, puis lui tourna rapidement le dos, et nous revînmes vers la gare.

« Quel était votre autre projet, Matter? Un coq gaulois? Un poilu lançant une grenade? Une victoire casquée?

— Ne plaisantez pas, mon ami. Il s'agit d'un souvenir douloureux, comme vous l'allez voir.... Il y a vingt ans, je m'installai ici, à l'*Hôtel Clocloche,* une commande ferme en poche, avec des conditions avantageuses, surtout pour un jeune artiste dont la réputation ne dépassait pas les barrières de Toulouse. Le conseil municipal ne nourrissait aucune vision précise de ce qu'il souhaitait. L'adjoint au maire, président du syndicat d'initiative, avait pourtant exprimé le désir que le personnage que je devais créer fût bien un homme ou une femme du pays. Ma conception première me montra exactement ce que vous avez vu : une vieille bergère ou filandière morne et voûtée sous la bure, égrenant un chapelet entre ses mains osseuses. Je me rendis compte tout de suite du fait que « cet homme ou cette femme du pays » je ne les trouverais pas à Sainte-Croustade même. Cette jolie petite ville est un *melting-pot* où se ren-

contrent jusqu'à des Auvergnats. Me voilà donc décidé à parcourir la montagne, le carnet d'esquisses en poche, et me fiant à mon bonheur pour découvrir en quelque hameau perdu le sujet naïf et authentique qui devait exalter mon imagination.

« Mon cher, c'est un pays enivrant que l'Ariège découverte au printemps, quand la montagne est toute blanche de la fleur des cerisiers sauvages. En bas, c'est l'étourdissement des eaux courantes; en haut, c'est le vertige des lointains bleus et des neiges étincelantes. De sorte que, dans cette adorable aquarelle, mon sens de sculpteur se sublimait peu à peu, devenait un rêve de peintre. Au bout d'un mois de souliers boueux et de bâton ferré, je n'avais que quelques esquisses, franchement mauvaises parce que dérobées. Les montagnards d'ici sont extrêmement serviables, mais n'aiment pas à poser. Dès qu'on le leur demande, on voit les rides de leur sourire de bienvenue se figer en une rosace inquiète et méfiante. Au bout de trois minutes d'immobilité, ils sont agités par le besoin de remuer comme l'eau qui va bouillir : à tel point que je songeai à m'armer d'un appareil photographique et à m'en servir à la façon sournoise des espions.

« Or, un soir aux abords du village de Monéda, j'aperçus tout à coup une jeune fille qui puisait un seau d'eau dans une auge de pierre. J'étais à cent pas d'elle, mais je crois qu'une distance plus grande ne m'eût pas empêché de saisir immédiatement l'extraordinaire beauté de sa stature. Elle était brune — je ne voyais d'elle que la masse de ses cheveux, car elle me tournait le dos —, grande, magnifiquement découplée en finesse et en force, ce qui est rare chez les montagnardes, qui se tassent comme si elles voulaient rouler pour descendre plus vite aux bals de la vallée. Pour enlever son seau hors de l'eau, elle eut un mouvement superbe qui souleva derrière elle sa jambe roidie. A ce moment, elle entendit mon pas sur les

pierres du chemin. Elle devait être extraordinairement farouche, car, évitant de se retourner, elle emporta sa charge vers sa maison par un détour surprenant dont je compris très bien la raison : ne pas me montrer son visage. C'est une manœuvre familière aux paysans de tous les pays : surpris en leur solitude, ils se détournent instinctivement de celui qui survient, se troublent, rougissent parfois comme des enfants.

— Moi-même, dis-je à Matter, j'ai observé, après des journées passées seul au milieu des bois, à ramasser des champignons, l'espèce de gêne que me causait la brusque rencontre d'une face humaine.... Montons dans ce compartiment où il n'y a personne.

— J'étais déjà plein, continua Matter, d'une idée nouvelle et séduisante. Pourquoi sculpter une vieille femme? Pourquoi confier l'expression de la douleur causée par la guerre à un visage usé, ridé, déformé, abruti par d'autres douleurs, infimes et répétées, bêtes et quotidiennes? Il devait y avoir plus de mérite, plus d'art et de poésie, à confier un tel message à un visage jeune et frais, encore empreint de la confiance et de la joie de l'adolescence — à un visage sur lequel la première grande douleur éclaterait comme une surprise et comme une indignation. Pour le corps, ma décision était prise : j'avais là, sous la main, un modèle qui laisserait loin derrière lui toutes les fades académies classiques : cette jeune fille unissait la gracilité du corps féminin à une virilité d'adolescente spartiate. On ne dirait pas en la regardant : trop belle pour être vraie! On reconnaîtrait en elle le frère ou le fiancé qu'elle devait pleurer. Mon second coup d'œil avait confirmé le premier : elle avait emporté le seau avec une si robuste aisance que sa démarche n'en avait rien perdu de son élégance rythmique et de son élasticité.... C'est le départ qu'on siffle? Pour une fois nous sommes à l'heure. Au revoir, Sainte-Croustade!...

— Mais son visage?

— Voilà ce qui me tourmentait en descendant de Monéda. Je n'avais pas eu l'audace de la suivre en sa cassine. Je craignais qu'elle n'eût de gros traits, une expression niaise. Je me décidai donc à revenir en ce haut village pour essayer de la mieux voir. Entre-temps, bien entendu, ma diablesse d'imagination lui avait attribué les traits de la femme de ma chimère.... Allons bon! Nous ne serons pas seuls! »

Un voyageur chargé de valises se hissa *in extremis* dans notre compartiment, nous marcha sur les pieds, s'excusa, nous gêna par les mouvements d'une laborieuse installation. Je sentis se refroidir le lyrisme qui peu à peu gagnait Matter. Il reprit *sotto voce* dans le roulement du train :

« Mon cher, je crois que j'en étais amoureux. Je revins au village, l'aperçus, mais de loin. Elle se déroba comme la première fois, avec la même tactique de me tourner toujours le dos. Je n'eus à me mettre sous le crayon que des vieilles que cela amusait comme des enfants et qui faisaient sur leur ruine des plaisanteries d'un cynisme navrant. Mon modèle avait dû comprendre que je manœuvrais pour me rapprocher d'elle; et, vraiment, je combinais mes ronds autour de Monéda comme la buse qui veut fondre sur une classe-promenade de petits poulets; en outre, elle avait dû apprendre que j'étais un dessinateur de portraits : de sorte qu'elle cessa bientôt ses allées et venues régulières et ne sortit plus de chez elle.

« J'étais encore très timide à cette époque. Il me fallut me morigéner pour trouver la force de faire en dernier ce que j'eusse dû faire en premier : aller directement à sa porte. Enfin, un jour, me répétant le vers de Dante :

Perche ardire e franchezza non hai?

j'entrai dans la ruelle fangeuse et heurtai à la porte de sa pauvre cassine.

« Un bruit de gros sabots sur le ciment. La porte s'ouvre. Mon modèle était devant moi. »

Matter, ému, oubliant l'autre voyageur qui essayait de suivre notre conversation en roulant des yeux bêtes et en ouvrant la bouche pour mieux capter les sons, Matter éleva la voix et dit :

« Ah! mon ami! Je fus glacé d'horreur. Je crus voir la femme du Cyclope. Je contemplai un visage de damnée, une face terrible dans un cadre de cheveux magnifiques, sur un cou et des épaules vraiment divins. Une de ces brûlures qu'on attrape à trois ans, la mère tournant le dos, dans une marmite d'eau bouillante. Au milieu de ces chairs rouges, crevassées et bouffies, un regard bleu et triste, très compréhensif, comme un myosotis de volcan. Et parce que je restais stupide, ne sachant comment justifier ma démarche, mon modèle me dit de sa voix chantante de montagnarde :

« — Monsieur, vous ne trouverez pas ici ce que « vous cherchez. »

« Et elle referma doucement la porte. Voilà pourquoi me prit une rage désespérée qui, les semaines suivantes, me fit détourner la tête toutes les fois que j'entrevoyais une belle jeune femme et dessiner des vieilles, des vieilles, des vieilles, jusqu'à la rencontre de celle dont vous avez vu l'effigie.

— Navrant », dis-je à Matter.

L'autre voyageur se mêla alors à notre conversation — dont il n'avait saisi que des bribes,— et cria à Matter dans le bruit du train :

« C'est de la fille Capuzat, le charcutier de la rue des Estagnous que vous parlez, monsieur?... Un triste accident n'est-ce pas? C'est arrivé avant-hier.... Mais permettez-moi de vous rectifier : elle n'y est pas tombée de visage, elle s'est assise dedans.... Il valait

mieux, n'est-ce pas? Elle est bien brûlée, la pauvre, mais le docteur Museau affirme qu'il la sauvera. »

Matter, glacé comme un volcan polaire, lança au fâcheux un regard de lave ardente et lui répondit : « Je suis soulagé de l'apprendre, monsieur... », d'un ton tel que l'autre se rencogna contre les vitres et compta les disques jusqu'à Toulouse, obstinément.

LA BELETTE AU TRONC SCIE

Il faut avoir le coup d'œil d'ensemble pour comprendre cette histoire, parce que tous les personnages se mettent à bouger en même temps.

A huit heures du matin, la belette sort de son trou, le train part de Saint-Pampuce, le camion de livraison des grands magasins du *Cèdre d'Argent* apparaît dans la perspective de la nationale goudronnée, Canolle pousse ses vaches et ses moutons au pâturage et le président de la République sonne Firmin pour son petit déjeuner.

La belette, quand elle n'a pas de beaux œufs de poule à sa disposition, se contente de ces lamentables petites choses d'où sortent les oisillons; de même que, n'osant pas toujours aller saigner une geline en sa demeure, elle essaie de se rattraper sur un truand de moineau ou sur un rustre de chardonneret, ce qui est plus difficile à cause que ces clients-là remuent continuellement : les coiffeurs me comprendront. Celle dont il s'agit ici, ayant fait chou blanc toute la nuit, et d'ailleurs trop grande dame pour se contenter de ce menu végétarien, s'était donc résignée à grimper sur un vieil arbre rabougri dans l'espoir d'y trouver un nid. Et, quand le camion du *Cèdre d'Argent* vint à pétarader aux abords de cette solitude forestière, effrayée, elle entra prestement dans le tronc par un trou qui y béait.

J'oubliais de vous dire qu'une belette se glisse par les pertuis les plus étroits avec une prestesse de courant d'air. Et il ne faut pas vous étonner de ce que les arbres aient ainsi des trous dans leur tronc, des trous qui s'y font tout seuls : ils nous ressemblent en cela, puisque nous en avons nous aussi, dans nos semelles, au milieu de nos bérets, dans nos fonds de culottes et dans notre mémoire les jours d'examen.

... Y entra, point prestement assez pourtant, que l'un des deux employés du *Cèdre d'Argent* ne l'aperçut.... C'était celui qui tenait le volant. L'autre dormait. Les grands magasins qui livrent à domicile placent toujours deux hommes sur un camion : l'un conduit, l'autre dort. Il a mission spéciale de dormir en attendant son tour de prendre le volant. Et ce sont les seules administrations qui *commandent* à leurs employés de dormir; les autres, ne poussant pas la bonté jusque-là, se contentent de le leur permettre.

Le conducteur arrêta le camion, réveilla son compagnon d'un coup de coude, lui expliqua ce qu'il avait vu, et les deux hommes, sautant sur la route et franchissant le fossé, marchèrent dans la bruyère droit sur l'arbre où était la belette.

Le trou était si exigu que la longue et fine bête avait été obligée de s'y rouler sur elle-même comme un anchois à l'huile. Ce devait être une ancienne garçonnière de rat. Mais une belette poursuivie se contente du premier refuge qu'elle rencontre, avec la bonne grâce du soldat qui, sous le bombardement, s'aplatit dans n'importe quel fossé, trop heureux d'en trouver un. L'un des hommes l'y tourmenta avec une brindille pointue, tandis que l'autre tenait levé un gourdin ramassé dans la clairière. En vain : l'assiégée tint bon. Alors, de guerre lasse, la scie de la caisse à outils fut mandée; et, comme l'arbre était mince, la belette se trouva bientôt dans une espèce de chaise à porteurs fort sombre, à cause du gros tampon de

drap imbibé de cambouis dont on avait bouché l'orifice.

Et voilà notre belette transportée sous forme de bûche dans le camion, et le camion de nouveau ronflant pour avaler des kilomètres. Evidemment, cette curieuse aventure tournait mal pour la demoiselle.

Fort heureusement, à moins de cinq cents mètres de là, le camion eut une panne. Les deux hommes fourgonnèrent sous le châssis, jurèrent, sacrèrent, se chamaillèrent comme de juste, et finalement décidèrent que l'un d'eux devait prendre le premier train descendant à la petite gare qu'on apercevait là-bas, tout près, car la ligne suivait la route. Disposition excellente pour assurer la continuité et la variété des voyages : qui se lasse de cheminer peut prendre le train; et quand le train déraille, les voyageurs survivants peuvent prendre la route. L'homme ainsi détaché du convoi vers le garage du *Cèdre d'Argent* avait mission d'en rapporter un litre de vin et trois lames de ressort. Il emmenait la belette en son étui.

Comme il arrivait au guichet de la petite gare, le sémaphore levait son aileron pour annoncer le train.

A quelque distance de la station, pas très loin non plus du bois où la belette avait été prise, Canolle venait de refermer derrière soi la claire-voie de son pâturage; ses bêtes s'étaient dispersées parmi les herbes et lui-même alla à petits pas s'asseoir sous le beau cerisier proche la ligne. C'est de là qu'il voyait passer chaque matin le train de neuf heures. Une grande haine régnait entre lui et le mécanicien. Le mécanicien disait à son chauffeur en apercevant le berger assis à l'ombre, les mains oisivement jointes sur les genoux, les pouces tournant l'un autour de l'autre :

« Regarde-moi ces paysans, s'ils se la coulent douce! Si c'est pas malheureux, des fainéants comme ça! »

Canolle, de son côté, disait à son chien :

« Perdreau, regarde-moi ce grand mécanicien qui se fait porter par sa machine et qui ne se débarbouille jamais. Si c'est pas malheureux, des saligauds pareils! »

Et, quand la machine arrivait devant le cerisier, les deux hommes se saluaient ainsi :

« Hé! gros lard!

— Hé! charbonnier! »

Dans le tintamarre, on eût cru qu'ils s'envoyaient un amical bonjour.

Ce matin-là, Canolle était songeur et préoccupé. Il y avait plus d'un an qu'il employait l'épithète de « charbonnier » et n'y trouvait plus le même plaisir. Il eût été bien aise d'en trouver une autre. Cela fit qu'il ne vit pas qu'une de ses vaches, la Mouchetée, s'engageait sur la voie. Et quand il s'aperçut de cette escapade en marge de pâturage, il n'était plus temps, le train venait de repartir de la gare et arrivait en faisant poufoufou! poufoufou! Canolle comprit tout de suite que son ennemi le mécanicien allait avoir un fameux plaisir à lui écraser exprès la plus belle de ses vaches, et il commença à s'arracher les cheveux de désespoir.

Or, dans ce train qui ramenait l'employé du *Cèdre d'Argent* à son point de départ, un drame venait de se produire. Comme le convoi se remettait en marche, la belette était sortie de sa bûche, provoquant une panique parmi les voyageurs, et une vieille religieuse avait tiré la sonnette d'alarme. Le mécanicien, qui se penchait déjà pour s'assurer de la présence de Canolle sous le cerisier, dut se précipiter sur ses volants, leviers et autres commandes, et Canolle, n'en croyant pas ses yeux, vit le train s'arrêter brusquement à dix mètres de la Mouchetée. Il la ramena à grands coups de bâton et avec des blasphèmes à faire mourir de honte la pauvre bête.

Le convoi resta plus d'une minute immobile et fumant, afin sans doute d'être sûr qu'il n'y avait pas d'autres vaches sur la voie. Un observateur impartial eût pu voir le chef de train courir vers un wagon, ouvrir une portière, monter dans le compartiment, tandis qu'une gracieuse belette en descendait entre ses jambes par la même occasion, telle une midinette qui saute d'un autobus. L'altercation qui eut lieu dans ce compartiment se termina par de grands gestes à la portière et un coup de sifflet qui donna le signal du départ. Quand le train passa devant le cerisier, Canolle tira son bonnet, de l'air le plus reconnaissant du monde, au bon charbonnier qui venait d'arrêter son train pour ne point écraser la Mouchetée; et s'il avait osé, il lui aurait volontiers envoyé un baiser de ses dix gros doigts.

La belette retrouva son logis sans peine.

Le camion resta sur la route jusqu'au soir.

Le lendemain, Canolle se tint sur le quai de la gare, à l'heure du train avec un panier de superbes cerises gonflées de sève sucrée. De même, une gratitude émue gonflait son cœur. Il avait obtenu la permission de passer sur le quai moyennant l'offrande au chef de gare d'une pleine casquette galonnée de ces friandises. A vrai dire, le chef de gare s'était servi sans qu'il eût fini de formuler verbalement son invitation, parce que c'était dans les règlements : mais il en restait assez pour le mécanicien.

Canolle les lui passa sur la machine, avec des remerciements auxquels l'autre ne comprit rien. Le « charbonnier » descendit sur le quai; ils se serrèrent la main si chaudement qu'après cette étreinte le mécanicien sentait le suint de brebis et le berger l'huile brûlée.

« Vous êtes un brave homme, dit Canolle.

— Et toi t'es un bon fieu », dit le mécanicien.

Et, sous les cerises, le mécanicien trouva peu après

un litre de vieille eau-de-vie couché au fond du panier. Ce sont de ces cadeaux qui passent si près du cœur sur le chemin de l'estomac! Et depuis ce jour, chaque matin, les deux hommes se saluent au passage comme s'ils avaient fait toute la guerre ensemble.

Hep! mon histoire n'est pas finie! J'oubliais le président de la République. La femme du chef de gare, qui avait vu ça de sa fenêtre, accoudée sur sa descente de lit, en écrivit à sa sœur, concierge à Paris. La concierge en parla à son amie, dont le mari est valet de chambre de première classe à l'Elysée. Firmin, que son maître aime à faire jaser pour rester en contact avec le bon sens populaire, lui conta comment, en nos provinces, les paysans rafraîchissent les mécaniciens en juin, quand les cerisiers pavoisent et illuminent comme pour recevoir le premier magistrat du pays. Le président, fort attendri, lui dit en remettant sa tasse sur le plateau et en s'essuyant les moustaches :

« Charmante, Firmin, charmante ton historiette. Je l'ai toujours dit : Je règne sur de tant braves gens que c'est un plaisir! Je la retiens pour la conter au Conseil des ministres, un jour qu'il n'y aura rien à faire. »

LA CRABE EST MORTE

I

Ma petite école du Carol, là-haut, dans la montagne....

Quatre murs de blocs sans crépi, un chapeau d'ardoises grossières, une porte et une fenêtre sans mastic et sans peinture, un poêle de corps de garde consistant en un cylindre de fer surmonté d'un tuyau crevé qui pleurait sur les cahiers blancs les gouttes couleur de café de son éternelle roupie. Une de ces petites écoles miséreuses où le vent joue comme dans un ocarina, donnant le *do* d'en bas sous la porte, le *do* d'en haut par les crevasses du plafond, et où les rats renoncent eux-mêmes à habiter.

Devant le seuil, l'abîme d'une pente herbue qui s'achève tout en bas dans un torrent parsemé de blocs ronds, de courants verts et d'écumes blanches, pour se relever aussitôt en un autre plan vertical hérissé de bois, et si proche qu'on se sent comme dans une ruelle. Derrière l'école, l'échine de la montagne qui continue, monte roidement, fuse jusqu'aux sommets où sont les hêtres, et, plus haut encore, le gispet et les rhododendrons.

Un chemin vertigineux à flanc de pente, et des sentiers zébrant de-ci, de-là, les croupes escarpées comme d'effrayantes cicatrices laissées par les éclairs. A droite, au bout de l'étroite vallée, les lointains bleus des régions plus basses et plus douces; à gauche, à

l'autre bout, le proche mur des sommets hautains où vivent les isards et d'où tombe en octobre le frisson de la première neige.

Par endroits, posés sur le gazon comme des champignons monstrueux, de ces rocs gris qui mettent des siècles à émerger du sol et cinq secondes à bondir, avec un bruit de foudre et de tonnerre mêlés, jusqu'au lit du torrent. Non, même si votre suspension s'est un jour décrochée, vous n'avez pas idée de ça....

Ma petite école du Carol, là-haut, dans la montagne, où je vivais comme un anachorète,... un anachorète n'ayant au menton que le duvet de sa vingtième année....

II

Le matin, un peu avant huit heures, ceux d'en bas montaient lentement, la boîte à livres construite par papa, sur les reins, se dandinant dans les escaliers abrupts avec la grâce pataude des jeunes ours; et ceux d'en haut arrivaient d'un trait, tombant sur l'école comme des buses en chasse. Mais, le soir, les rôles étaient renversés. Voilà mes buses reprenant le chemin du retour d'une patte lourde, et mes oursons s'envolant à leur tour dans l'abîme sur lequel, me penchant pour une dernière recommandation, je ne voyais plus à travers les broussailles que des bérets ronds déjà hors de la portée de ma voix.

Les petits gars de la montagne, trapus et agiles, hardis et timides, les belles filles sauvages dont les rires s'entendaient d'aussi loin que les clarines des troupeaux, clarines vivantes égrenant les syllabes sonores, lestes et naïves, d'un patois vieux comme la montagne elle-même! Les petits gars, les belles filles, mes écoliers du Carol!

Ils étaient vêtus de vêtements tirés des hardes usées

de leurs parents et portaient des bas de grosse laine blanche, si frustes qu'on eût dit que les brebis les leur avaient tricotés elles-mêmes, de leurs pattes maladroites, en prenant l'écheveau à même leur toison. Ils étaient nourris de pommes de terre, de crêpes de blé noir et de castagnes. Car si toutes les bonnes choses d'ici-bas ont été créées pour la bouche des enfants, et si précisément les enfants en sont d'ordinaire privés, les petits montagnards combien plus que les autres! Et pourtant ils étaient robustes, résistants, durs à la peine, à cause de la coupe d'air champagnisé qu'ils avaient sans cesse aux lèvres.

Robustes, tous, sauf un. Bruno venait de la petite ferme suspendue là-haut, entre le pâturage du Ponteau et le Picou noir qui surgit comme une bosse de dromadaire hors des grands bois où, en automne, s'arrête la bécasse. Il était le dernier de six enfants venus au monde en se poussant les uns les autres : il y a des familles que Dieu semble fabriquer à la chaîne. Une belle misère. La maigreur de ses jambes, où saillaient de gros genoux frottant l'un contre l'autre, m'effrayait; et quand il m'arrivait de prendre son poignet dans ma grosse main, je pensais à des os d'alouette. Un poignet délicat, sous lequel il m'était arrivé de sentir battre son cœur dans l'émoi d'un pouls imperceptible.... Oui, quand je sentais vivre ainsi son cœur fragile, il me semblait qu'allait s'arrêter le mien. Avec cela, un œil en perdition.

Sa mère, l'ayant montré à un docteur sur mes instances, m'apprit enfin qu'il faisait « de la démolition ». La pauvre femme voulait dire de la déminéralisation. Evidemment! Evidemment! Il lui aurait fallu de temps en temps une côtelette grosse comme une noix, toute menue, toute rouge. Mais je vous ai déjà dit que les côtelettes que Dieu fait pour les petits êtres sortis trop frêles de ses usines, ce sont les riches qui les mangent. Quant à l'œil de Bruno, on ne pour-

rait le soigner que plus tard, il fallait attendre, cela résultait de son état général.... Et je n'avais pas eu le courage de plier cet arbuste de la montagne du Picou aux rudes travaux scolaires. Il savait un peu lire de son œil encore sain. Pour le reste, tout le reste, ce qui fatigue, à quoi bon? à quoi bon? S'il allait devenir aveugle au milieu d'un problème?... Impuissant à le sauver, à tout le moins ne voulais-je pas aider à le perdre.

III

Quand une douce familiarité se fut établie entre moi, nouveau maître, et mes élèves, j'appris que mon petit Bruno n'était point aussi nul que cela. Son talent, son unique talent était d'imiter la chèvre. C'était un autodidacte, il avait appris cette langue tout seul! Les autres me dirent qu'il s'amusait parfois à rendre folles les vieilles mères en emplissant la montagne des sanglots du biquet perdu, ou à dévoyer les boucs. J'eus toutes les peines du monde à le décider à opérer devant moi. Enfin, il y consentit. Se prenant le ventre dans les bras et le secouant de façon convulsive, il tira de son gosier un chevrotement magnifique, tandis que ses lèvres s'allongeaient frémissantes et que ses yeux chaviraient sous son front.

« Très bien, Bruno, très bien! »

Et, à partir de ce jour-là, je pris l'habitude de lui demander de faire la chèvre toutes les fois qu'un exercice difficile avait créé dans ma classe un moment maussade. Cela provoquait un rire qui emportait d'un trait la fatigue et l'ennui. D'autres s'essayaient à l'imiter, mais aucun n'atteignit jamais la même virtuosité.

IV

Un jour d'hiver, alors que le poêle fumait avec une désinvolture abominable, nous reçûmes la visite de l'inspecteur, un Auvergnat, homme bourru qui adorait les enfants et qui, pour conquérir ou défendre leur chétif bien-être, se chamaillait continuellement avec les municipalités.

Il se mit tout de suite en colère en constatant de quelle façon l'école du Carol était chauffée. Et le voilà à quatre pattes devant le poêle, recherchant son vice avec une compétence de fumiste et bougonnant :

« Ch'est un peu fort, cha! Je ne veux pas qu'ils aient froids, ches lapins-là! »

En s'entendant traiter de « lapins » avec cet accent étrange, mes écoliers furent pris d'un délire de joie. Au milieu des rires, l'inspecteur, flatté par ce petit succès, perçut soudain un chevrotement merveilleux. Mon Bruno, emporté par la gaieté collective, venait de s'oublier. Mon chef se redressa, surpris :

« Tiens, votre clache est chur une étable, monchieu Magne?

— Je suis confus, monsieur l'inspecteur, mais... c'est Bruno qui manifeste son contentement de façon pittoresque.... »

Et, me penchant à son oreille, je lui présentai le pauvre petit avorton en quelques mots chuchotés.

« Arrive ichi, la chèvre », dit l'inspecteur.

Bruno s'avança d'un air très effrayé. M. Nébouzat le prit doucement par le bras et le tint loin de soi pour le mieux considérer.

« Hélach! ch'est vrai », dit-il.

Puis, attirant l'enfant et se penchant sur son visage, il vit, dans une petite figure souffreteuse, deux yeux bleus qui ne se ressemblaient pas, car l'un était encore

tout lumière, tandis que l'autre, sous une taie qui croissait silencieusement comme le lichen des rochers, était déjà plein d'ombre. Ainsi la vallée natale était dans le regard de Bruno, telle qu'elle est à chaque heure du jour, avec un versant ensoleillé, l'autre exsudant déjà, dès midi, les premières ténèbres de la nuit prochaine.

L'inspecteur se redressa, grave, un peu pâle, avec un tremblement sous ses grosses moustaches. Il m'entraîna dans un coin pour me donner tout bas ses ordres : il allait s'occuper de Bruno.

« Les chanatoria ne chont pas faits pour les chiens. »

V

Notre conciliabule fut assez long. Enfin, revenant vers l'enfant avec une obscure crainte qu'il ait senti notre pitié et compris sa propre misère, M. Nébouzat lui dit d'un air enjoué :

« Eh bien, Bruno, puich'que tu chais chi bien faire la chèvre, tu vas déployer devant moi tout ton talent. »

Les camarades murmurèrent, ravis :

« La *crabe* gaie, monsieur l'inspéteur! »

Alors Bruno fit la chèvre gaie, qui ricane de joie au milieu des bonnes herbes et termine par des marmonnements gourmands, à cause de celles qu'elle a déjà dans la bouche.

« Mais ch'est parfaitement rendu! Très bien!

— La crabe triste, monsieur l'inspéteur! »

Bruno fit entendre les pleurs de la vieille mère barbue à qui on vient d'enlever son cabri, et il y avait une douleur humaine dans cet appel lamentable.

« A merveille!

— La crabe en colère! En colère, monsieur l'inspéteur! »

Bruno fit retentir le chevrotement menaçant de la bique qui montre les cornes.

« La crabe qui a peur! » cria la classe passionnée.

Bruno émit alors l'espèce de bêlement d'épouvante de la chèvre qui, loin des maisons, dans les ténèbres des forêts, sur les cimes, aperçoit le loup. C'était à donner froid dans le dos.

« La crabe qui a trop mangé! qui a trop mangé! »

Je voulus intervenir. Trop tard. L'inspecteur m'arrêta d'un geste; il désirait connaître tout le programme. Alors Bruno, se secouant le ventre de plus belle, avec des yeux de poisson frit et un bec tendu de canard expirant, fit entendre le chevrotement de la chèvre repue qui, soudain, lâche ce bruit que, contrairement à leurs habitudes, le rustre dilapide, l'homme du monde économise, mais que lui, Bruno, sans y voir malice, reproduisit avec une spontanéité innocente et joyeuse d'appareil de T.S.F. qui rend un bref parasite. L'inspecteur se mourait de rire.

« Allons, ch'est bien, mon petit. Tu es un véritable artichte! Comme tu l'as bien écoutée, ta « crabo »! Et quel chucchès tu aurais devant le micro de Radio-Toulouge! Regagne ta plache, maintenant, que nous parlions de choges chérieuses. Mais je m'occuperai de toi, je te le promets, et ton œil, nous le chauverons! »

VI

Le bon M. Nébouzat s'occupa de Bruno; mais, hélas! quand il fut au bout de ses démarches, il était trop tard!

Un jour, pas de Bruno en classe. « Il est malade, monsieur. » Il se plaignait « d'un mal de cou ». Le père alla chercher au bourg, dans la vallée, un vieux prêtre infirmier, lequel, effrayé de ce qu'il vit au fond

de la gorge de l'enfant, exigea qu'on appelât le médecin. Celui-ci était un jeune, impatient de la concurrence dont il accusait le curé : il vint, regarda, haussa les épaules, rassura les parents, ordonna un badigeon, et se dépêcha de regagner les routes plates.

Et, dans la gorge du petit Bruno, le croup tendit ses peaux blanches.

Les parents, torturés par les premières crises d'étouffement, rappelèrent le docteur. Il revint, reconnut sa lamentable erreur, s'arracha les cheveux et, coup sur coup, fit au malade deux piqûres de sérum antidiphtérique. Et cette médication énergique aurait certainement sauvé le malheureux enfant si son petit cœur ne s'était doucement arrêté de battre.

VII

Ce drame se déroula en moins de deux jours. Je croyais à un malaise bénin. J'appris en même temps la gravité du mal et la mort. Comme on est loin les uns des autres dans l'âpre montagne!

Je me rendis à la ferme du Picou. Un logis misérable. Sur un lit loqueteux, au fond d'une cuisine obscure, mon élève était étendu, blanc comme les neiges de là-haut. Sa pauvre mère avait placé sur son visage une gaze légère qu'elle avait sans doute portée le jour de son mariage. Le père était assis sur le chevet, et, saisissant à pleines mains la tête inerte de son enfant, baisant avec des sanglots furieux cette chair morte où ne vivaient plus que des miasmes en floraisons redoutables, provoquait ainsi inconsciemment la mort. Les yeux bleus, les bons yeux bleus du petit paria étaient maintenant tous deux pleins d'une froide nuit.

Sur la tombe de notre pauvre « crabo », tant que je restai au Carol, mes élèves portèrent chaque année,

à la Toussaint triste, un bouquet de chrysanthèmes liés d'une liane de chèvrefeuille. De chèvrefeuille parce que cette plante sauvage symbolisait en notre souvenir l'humble et rustique talent par lequel s'était dépassé ce petit être chétif, né seulement pour languir, souffrir... et chevroter.

LE REVEILLON DES GANSOUILLET

Les Gansouillet eurent cette année-là un porc qui devint énorme et fut primé au Comice agricole, après avoir défilé dans un triomphe tel que les gens semblaient applaudir avec des tuiles. Ils lui avaient donné un nom affectueux, comme à un membre de la famille : Bourthoumiou, Barthélemy. Quand son ventre commença à traîner par terre, ils décidèrent de l'abattre avant Noël, afin de fêter ce succès par un bon réveillon.

Bourthoumiou eut donc un répit de quelques semaines pour vaguer autour de la ferme des Gansouillet, assise dans ses vergers et jardins aux environs de Sainte-Croustade, dont ces braves gens étaient réputés les meilleurs maraîchers. Point n'était besoin de le surveiller : il s'écartait à peine de son étable, recherchait un rayon de soleil le matin, une tache d'ombre l'après-midi et, par sa panse vaincu, s'affaissait là, telles ces « pierres fatiguées » du Pérou qui sont restées à mi-chemin entre la carrière et le temple en construction. Son opulente rondeur rose s'aplatissait alors sur le sol à la manière des méduses qui s'échouent, des ballons captifs qu'on ramène à terre, et il dormait plus profondément qu'une courge sous le feuillage de ses oreilles, au milieu des poules et des canards affairés à attraper

sur sa couenne frissonnante les dernières mouches de la saison. Il ne se réveillait qu'aux heures de ses repas et commençait alors dans le grave mêlé de l'aigu un concert si doux de violoncelle qu'on eût cru entendre à distance *Le Cygne* de Saint-Saëns.

Les Gansouillet le montraient volontiers à ceux qui venaient leur acheter des légumes. Dès que le propos tombait sur le « phénomène », on n'avait pas à le chercher longtemps, il était tout près, on le poussait du pied pour qu'il se levât et se montrât dans l'attitude qui faisait valoir sa beauté et son énormité.

« Tout servira, disait le père Gansouillet, tout, sauf sa musique! »

Mais le matin fixé pour son exécution, plus de Bourthoumiou nulle part! On fouilla fiévreusement l'étable, la basse-cour, la grange, le potager, les vergers, les environs : il avait disparu!... s'était volatilisé... bulle de savon! Les hommes firent des battues plus savamment combinées que les campagnes de Napoléon, les femmes errèrent en l'appelant d'une voix tendre : « Bourthoumiou! gentil Bourthoumiou! Petit! Tit! Tit! » Mais dans la réponse des échos, rien que leurs voix glapissantes, pas un seul grognement! A midi, après trois heures d'allées et venues éplorées, la bisbille se mit dans la maison, les Gansouillet se reprochèrent réciproquement leur négligence et leur inattention, et ce fut une querelle si bruyante que, ce jour-là, les éclats du faubourg couvrirent la rumeur de la ville.

Sainte-Croustade apprit ainsi la disparition dramatique du célèbre Bourthoumiou. Ceux qui lisaient des romans policiers furent aussitôt passionnés par cette énigme. C'en était une rare : un porc de cette taille et de ce poids ne se perd pas comme un bouton de manchette! Un vol? Est-ce qu'on emporte les coffres-forts? Une noyade? Un porcelet ne se serait pas noyé dans le Baup. Une bête fauve? Il y avait long-

temps que le dernier ours pyrénéen dansait aux sons d'un tambour basque! Une cachette originale? Ce devait être ça!... Et plus de cinquante individus, aides bénévoles, passèrent l'après-midi à piétiner les plates-bandes, casser les cloches à melons et tâter l'eau du puits pour retrouver le porc fantôme, comme on l'appelait déjà.

Enfin, sur le soir, comme tous ces détectives se retrouvaient découragés dans la cour de la ferme, quelqu'un poussa une exclamation, leva les bras, et l'on vit Bourthoumiou qui prenait le frais à la fenêtre du grenier, gentil comme un coucou de la Forêt-Noire au fenestron de sa pendule. Il avait hissé là-haut ses sept quintaux, y avait dévoré les pommes mises à sécher sur le plancher, avait dormi sur leurs débris, et maintenant, pensant à sa pâtée vespérale, il cherchait à reconnaître le chemin de sa mangeoire.

Il y passa le lendemain, à l'aube. Il n'eut que quelques pas à consentir pour rencontrer le banc où six hommes le couchèrent brusquement, un couteau lui fouillant la gorge et un grand feu de paille flambant déjà pour le mettre à la mode en lui ôtant les poils superflus. Et, durant plusieurs jours, ce furent chez les Gansouillet des manipulations de lard et de viande, des déploiements de boyaux, des raclements de pieds et d'oreilles au milieu d'une épaisse odeur de graillon. Ils étaient joyeux : Bourthoumiou, après les avoir divisés, les avait réconciliés mieux qu'un juge de paix n'eût su le faire.

Le soir de Noël, après la messe de minuit, le réveillon eut lieu « dans la plus stricte intimité ». Les Gansouillet étant une douzaine de personnes en comptant les gendres et les brus, vingt-sept en comptant les chiens et les chats, ils n'avaient fait aucune invitation. Pourtant ils savaient que Barjau, dit la Tique, le plus grand pique-assiette du pays, leur ferait sa visite des jours gras, mais ils étaient résolus à laisser pour cette

fois ce fâcheux se chauffer et bavarder à son habitude, le dos au feu et le nez au fumet des boudins qu'on mangerait devant lui et sans lui. Cela avait pris l'aspect d'une petite conjuration : malédiction sur celui qui, se laissant attendrir ou prendre au mot, l'inviterait!

Il faisait bon chez les Gansouillet quand Barjau frappa poliment à la porte et secoua la boue de ses sabots sur le seuil. Il y avait le soleil d'un feu de genévriers dans la grande cheminée et la table était couverte de plats et de flacons. Le réveillon commençait à peine. Le sang n'étant pas encore monté aux oreilles, chacun mastiquait avec une muette application. C'était le moment religieux du repas. Au-dehors, point de neige, mais une grande nuit de vent qui en promettait une bonne couche pour le lendemain.

« Entrez!

— Bonsoir, bonsoir, braves gens!... Hé! hé! on réveillonne?

— Tu l'as deviné, Barjau. Viens te chauffer, dit le père Gansouillet. Tiens, tu as tout le coin de la cheminée pour toi. »

Le pauvre Barjau aurait préféré qu'on lui laissât le coin de la table. Il se planta donc devant le feu et, faisant bon visage à mauvais jeu, commença à parler cancans, nouvelles mondiales, faits divers, beau temps et mauvaise saison : il était intarissable, d'ailleurs intéressant et amusant, vraiment fait pour gagner son pain avec sa langue à la manière des anciens troubadours. Sans lui, ce réveillon n'eût été qu'une mangerie; ce trouveur d'images et de sauts périlleux verbaux y mettait de l'esprit et de la gaieté. Mais les autres, sans paraître deviner qu'il attrapait soif à dépenser tant de salive, s'empiffraient en échangeant des regards en dessous comme pour se dire :

« Il parle bien et nous instruit.... Tenons ferme! »



« QU'EST-CE QUE C'EST ?... ÉCOUTEZ !... »

A l'évocation du porc phénomène dont on dévorait maintenant le ventre, Barjau dit tout à coup :

« A propos de Bourthoumiou, vous savez ce qui se passe chez les Pondrette?

— Non.

— Ils ont eu avant-hier onze petits cochons et leur truie n'a que dix tétines.

— Alors, comment fait le onzième? demanda imprudemment le père Gansouillet.

— Il fait comme moi, dit benoîtement Barjau, il regarde téter les autres. »

Bien attrapé, Gansouillet mit le nez dans son assiette, et, peu après, pour secouer sa confusion, offrit un verre de cidre à Barjau. La Tique, qui espérait mieux, en but un bon trait et conduisit, le plus naturellement du monde, la conversation sur les maisons hantées, les fantômes, les revenants, les feux follets et les diables. Avec une habileté prenante de grand poète à jeun, il savait des histoires à vous faire frémir et à vous coiffer de cheveux blancs. Aux secondes d'angoisse du mitan de la nuit, dont on ne saurait dire si les bruits sont les râles du jour qui meurt ou les vagissements du jour qui naît, quand le foyer s'affaisse, rougeoie, et qu'au-dehors se prépare une tempête de neige, elles vont droit aux entrailles des simples gens. Toute la famille Gansouillet sentit passer le frisson de l'Invisible, et quand Barjau les vit faire des mines sérieuses, des yeux ronds, il leur souhaita la bonne nuit et se retira en affectant un air plus transi que les autres.

Les maraîchers, s'étant un peu ressaisis, se mirent à rire, heureux d'avoir tenu en échec le pique-assiette malgré le lasso qu'il avait si adroitement lancé au cou du père, et ils secouèrent les bouteilles pour voir s'il y restait un dernier trait. C'est à ce moment qu'une des femmes dit soudain :

« Qu'est-ce que c'est?... Ecoutez!... »

Brusquement, ce fut l'immobilité et le silence. Ils se regardèrent avec des yeux effrayés. Le vent exerçait sur les fenêtres une pesée qui les faisait craquer, sifflait sous la porte et chantait en faux-bourdon dans le haut de la cheminée. On entendait, mêlée aux craquements familiers des arbres voisins, une espèce de raclement métallique étrange. Tout le monde pâlit et il y eut sur les échines des frissons froids pareils aux coups de gelée blanche dans les bas-fonds.

« On dirait que quelqu'un traîne des chaînes... »

Ils pensèrent tous au fantôme quincaillier dont Barjau avait parlé. Le père Gansouillet s'empressa de grogner :

« Silence!... C'est bête de dire ça en ce moment! »

Le raclement s'arrêtait, reprenait; on l'entendait mieux dans les accalmies de la bourrasque. Il vrillait les oreilles, entrait dans les dents. Cela semblait venir de la basse-cour. On regarda si les chiens étaient là : bien repus, ils dormaient roulés en anchois devant l'âtre. Le père murmura :

« Tout de même, qui peut bien se promener autour de la maison à cette heure? Est-ce que nous serions hantés? »

Alors les femmes se groupèrent autour du foyer mourant, les hommes s'armèrent et décidèrent une sortie, meute en tête. On alluma la lanterne. La porte ouverte, la rafale entra en détonant, éteignit la lampe, et on vit le fourmillement blanc de la neige sur les ténèbres. La patrouille fit courageusement le tour de la maison, fouilla les bâtiments et ne trouva rien. Mais, dès qu'elle fut rentrée, le raclement métallique reprit de plus belle, et les Gansouillet restèrent en alerte, perplexes et inquiets, autour de la table qui, avec ses plats et ses flacons vides, avait l'air d'une batterie d'artillerie jonchée de gargousses. Nul ne voulut se coucher. Il fallut y envoyer les enfants de force et leur laisser une chandelle.

Les bruits insolites ne s'arrêtèrent qu'au petit matin, quand la couche de neige commença à s'épaissir. Les Gansouillet purent enfin se coucher et dormir d'accablement. Ils se réveillèrent tard. Redevenus confiants à la lumière, ils cherchèrent mieux. La mère Gansouillet trouva le secret de cette nouvelle énigme : pour se venger, Barjau avait prestement fourré un des canards de la volière sous une bassine de tôle émaillée, et la pauvre bête avait promené sa prison, son tank, toute la nuit sur les dalles sonores de la cour.

C'est à cette occasion que le poète de Sainte-Croustade fit le quatrain suivant, que nul n'attribuera à Stéphane Mallarmé, mais qui dit bien ce qu'il veut dire :

Que ta maison soit accueillante,
Partage le pain et le vin
Pour éviter que ne la hante
Un canard pris sous un bassin.

UNE RENTREE MOUVEMENTEE

Le matin du grand jour, Mme Adam, ma mère nourricière, me fit une jolie petite omelette au lard, accompagnée d'une grande tranche de pain bis dans une serviette et la mit avec une pinte de cidre dans le sac qu'on m'avait acheté la veille. Puis, m'ayant passé ce sac en bandoulière et répété ses dernières recommandations, elle guetta l'arrivée de ceux de la Papalie.

Le premier qui se montra fut Traversin.

« Tiens! tu vas seul à l'école ?» lui demanda-t-elle.

L'autre, un gros garçon à la face couleur de farine, aux yeux ronds et d'un bleu si brumeux qu'on croyait voir la mer d'Islande par les hublots d'un navire, répondit sans s'arrêter :

« Oui, je ne veux pas arriver en retard, moi! »

Et il s'éloigna à grandes enjambées, les deux mains dans les poches, pressé comme une dépêche.

Deux minutes après, voilà la troupe de Papaliens qui s'annonce par des cris jetés en fusées. Cinq garçons et une fillette. Les gars avaient des bonnets militaires bleus, à cornes droites, et des besaces dansant sur les reins. L'un d'eux, dix ans, petit, trapu, la tête en forme de poire, la face très plate, était même tout vêtu de bleu horizon, sa veste et sa culotte ayant été sans doute taillées dans une capote rapportée des tranchées par son père; et ces vêtements avaient une

coupe si rustique et portaient déjà tant de pièces de couleurs différentes que c'était une vraie curiosité de le voir : il ressemblait ainsi à un plan cadastral. Son calot trop petit ne tenait que par miracle sur le haut de son crâne énorme, tout gris parce qu'on l'avait tondu de très près. Il ouvrait de petits yeux vifs, chinois, insolents, montrait un menton pointu et volontaire, un air de force et de santé, bien que d'un teint de citron sec : c'était Jean Authiat, dit l'Enclume, le chef de la bande des Papaliens.

Suivaient Belette, Choucroute, Bramélou, Charamélou et Ida, grosse comme le poing, vrai chef-d'œuvre de confiserie, toute blonde, toute rose, avec des yeux bleus de poupée et un gentil sobriquet : Rébinette, Roitelette. Elle portait un cabas derrière lequel elle disparaissait presque toute comme à l'abri d'un bouclier.

Ils firent halte devant le portail de la Tinchebrette.

« Jean Authiat, dit Mme Adam, je te prie de conduire mon petit Castandour à l'école et de le protéger, puisque tu es le plus raisonnable.

— Oui, dit l'Enclume, les mains dans les poches, en me dévisageant comme une bête curieuse.

— Va, Castandour, et sois bien sage », me dit la fermière en m'embrassant.

Et me voilà à marcher sur le chemin où, dans le matin gris, tombaient les feuilles sèches, aux côtés de l'Enclume, les autres piétinant derrière nous. Nos sabots de bois faisaient un bruit terrible sur le sol pierreux : nous avions l'air d'une armée. L'Enclume me regardait sous le nez avec insistance et gonflait les narines. A la fin, il me dit :

« Tu chens bon. La mère Adam, elle a dû te pacher du chent-bon? »

Et, comme je ne savais que répondre :

« Oui, du chent-bon dessus les ceveux! »

Et, m'ôtant la casquette sans façon, il m'attrapa

par la blouse, m'immobilisa et mit son nez dans ma chevelure pour la renifler.

« Non, ch'est pas du chent-bon », dit-il en me recoiffant de travers. Puis, soulevant le couvercle de mon sac :

« Ah! ch'est ton mérande qui chent comme cha! »

Et, saisissant la serviette, il la déplia et découvrit ma belle omelette dorée. La gourmandise fit briller ses yeux de moineau effronté. Il me regarda dans le blanc et ajouta tout net :

« Ze la manze? »

Les autres, en rond autour de nous, s'écrièrent en riant :

« Manze-la! Manze-la! »

Bien qu'intimidé, je rempoignai mon omelette à deux doigts de sa bouche ouverte et la fourrai dans mon sac, un peu froissée mais intacte, en disant :

« C'est la mienne. Si tu m'embêtes, je le dirai à Mme Adam. »

L'Enclume referma le bec, calcula mentalement, très vite, le détour qu'il lui faudrait faire chaque matin après un coup pareil pour éviter l'aiguillage de maître Adam, et dit en éclatant de rire et en dansant :

« Ch'était pour rire!... Courons! Pan'sard va chonner la cloče! »

Et nous nous mîmes à courir par les châtaigneraies. Cent pas plus loin, un hérisson.

Il traversait la route. L'Enclume s'arrêta net et nous butâmes dans son dos. Choucroute cria :

« Attrape-le, l'Enclume! Attrape-le pour M. Prunereau. Il en fera une lechon de soges! »

Alors, pour que M. Prunereau fît cette leçon de choses, l'Enclume bondit sur le hérisson. La bête, entendant ce fracas de sabots qui arrivait sur elle, se mit en châtaigne et l'Enclume s'y piqua les doigts.

« Fi de la mère! s'écria-t-il, il pique, chet animau! »

Au lieu de remporter une rapide victoire en rase

campagne, il fallait faire un siège en règle. L'Enclume usa tout d'abord de persuasion pour convaincre le hérisson de se rouvrir et d'être capturé.

« Faigeons-lui chentir la moulette de Cachetandour, dit-il. Il doit avoir faim. »

Mais je ne tenais pas à prêter mon omelette à l'Enclume. Alors, il se mit à quatre pattes, et, la bouche près de la bête contractée, poussa des « tû! tû! tû! » aigus pour l'assourdir et la troubler. Ça ne bougea qu'un peu pour se resserrer davantage. L'Enclume se remit sur pied et nous dit résolument :

« Tournez le dos. La Rébinette, ferme les gieux. »

Nous obéîmes. Il y eut dans notre dos un petit bruit d'averse. Quand l'Enclume nous permit de nous retourner, le hérisson était dans une grande flaque de mouillé, mais toujours crispé, imprenable.

L'Enclume, déçu, ne fit ni une, ni deux, il se déchaussa d'un bas, d'un de ses bas blancs de laine rude, et se mit à l'élargir tant et si bien qu'à la fin le hérisson, manœuvré entre deux pierres par Choucroute, y put être fourré. Et, chargé de cet étrange fardeau, l'Enclume reprit à notre tête le chemin de l'école, une jambe vêtue et l'autre nue, grêle et nerveuse entre sa manche de culotte bleue et son sabot devenu trop grand.

Quand nous arrivâmes à Saint-Pastour dans cet équipage, les élèves étaient rentrés. M. Prunereau, dit Pan'sard, nous reçut sur le seuil de l'école : un vieil instituteur roux, frisé, le teint d'un homme nourri de crêtes de coq, l'air bon, avec des yeux globuleux et bleuâtres derrière des lorgnons qui tenaient à son nez on ne savait pas par quoi.

« Les Papaliens, dit-il, commencent mal l'année, hé! hé!... Et que portes-tu là, l'Enclume?

— Un hérichon pour la lechon de soges, mechieur.

— Un hérisson! Pour la leçon?... Mais tu es fou, mon garçon! La leçon n'est pas sur les hérissons,

aujourd'hui, elle est sur les moules. Veux-tu bien me jeter ça! »

L'Enclume fit le geste d'obéir, mais s'arrêta net.

« Mon bas, mechieur.

— Eh bien, jette le hérisson et garde le bas. »

L'Enclume s'efforça de délivrer son prisonnier. Mais le pauvre diable, de toute part, avait si bien fourré ses piquants dans les mailles qu'il n'y avait rien à faire, si ce n'est d'attendre qu'il en sorte tout seul. M. Prunereau, impatienté, dit à l'Enclume :

« Allons! Entre, et mets ton paquet dans ce coin. On verra ça à la récréation. »

Le paquet de l'Enclume fut donc abandonné dans un angle. M. Prunereau nous désigna des places et je me trouvais assis auprès d'un élève qui, la tête confortablement posée sur les bras, dormait déjà à poings fermés : je reconnus Traversin.

Le maître se mit à nous distribuer des fournitures. Il arriva ainsi sur mon voisin, reconnut qu'il dormait et dit aux élèves qui commençaient à ricaner :

« Ne le réveillez pas! Laissez-le dormir, le pauvre! S'il dort, c'est qu'il en a besoin. Il est fatigué. Ça nous arrive à tous d'être comme lui, n'est-ce pas?

— Oui, mechieur! dirent les élèves en chœur.

— Et voyez, ses grandes oreilles se replient quand il dort comme les feuilles du trèfle, la nuit.

— Hi! hi! hi! » firent les enfants qui entendaient probablement cette plaisanterie pour la centième fois. Traversin, troublé en ses songes, changea de côté. L'instant d'après la classe commença.

M. Prunereau avait fort à faire, ayant devant soi trente garçons et filles, les plus petits et les plus grands, ce qu'on appelle une école mixte, quelque chose comme un alignement par ordre de grandeur décroissante d'une série de boîtes à épices. Les débutants — j'étais du nombre — durent tracer des bâtons. Je remarquai qu'il y avait dans ma division un long

arriéré de douze à treize ans qui avait peine à contenir dans sa petite table : c'était le Grand Piri. Puis, tandis que les plus avancés cherchaient la solution d'un problème, M. Prunereau fit chanter au groupe où l'on voyait l'Enclume une chanson comme ça :

Un marron et un marron font deux marrons!
Un marron et deux marrons font trois marrons!
Un marron et trois marrons....

Et ainsi de suite. C'était comme la lamentation d'un peuple persécuté. Traversin dormait en soupirant d'aise de temps à autre. J'avais envie d'en prendre de la graine, car l'air devenait épais.

Après la cantate des marrons, ce fut la lecture. L'Enclume montra le ciel du doigt (ce qui me fit regarder le plafond) et, M. Prunereau ayant fait un signe d'assentiment, sortit. Les élèves lisaient l'un après l'autre, d'une voix si triste et si monotone que, peu à peu, je vis les yeux du maître devenir extraordinairement vagues derrière ses verres et lui rentrer dans la tête à reculons. Pourtant, il ne dormait pas complètement puisqu'il disait de temps en temps d'une voix lointaine :

« A un autre.... Tissier.

— J'ai déjà lu, mechieur.

— Choucroute.

— Moi auchi, mechieur.

— Alors, Belette.... »

Et Belette de moudre les syllabes à son tour. Soudain, lancé en javelot, un cri aigu traversa la classe, fit tressaillir les élèves et sursauter sur le pupitre le bon M. Prunereau. Traversin, jaillissant hors de son banc, les yeux exorbités de frayeur, montrait d'un doigt tremblant quelque chose à ses pieds. M. Prunereau se précipita : le hérisson de l'Enclume, enfin rassuré, enfin décidé à sortir de sa prison, s'était mis à

remuer; et, en s'éveillant, la première chose que Traversin avait vue, c'était une bête informe et inconnue qui rampait sur le plancher près de ses jambes.

« Imbécile! s'écria M. Prunereau, tu ne vois donc pas que c'est un hérisson dans une chaussette! »

Et, croisant ses bras d'un air solennel, il ajouta d'une voix plus calme, mais vibrante d'indignation :

« Comment!... Moi, je te laisse dormir... et toi, tu ne me laisses pas même me recueillir quand tes camarades lisent! Oh! oh! ça va changer!... Et c'est l'Enclume qui nous prépare de ces émotions-là!... Où est l'Enclume?

— Il est chorti, monsieur.

— Oui, je sais bien, il est sorti... et il ne revient plus.... Attends un peu, gredin, je vais te ramener, moi! »

Et il vola dehors, courut droit sur les cabinets, y trouva l'Enclume en train d'avaler la dernière bouchée de mon omelette, l'empoigna par une oreille et le ramena d'une main si roide que le pauvre diable planait et qu'ayant encore du lard dans la gorge, il pensa s'étouffer.

Le hérisson fut envoyé dans son bas, comme une bombe, par-delà la cour et retomba dans les artichauts du jardin.

Enfin, la classe cessa. La matinée m'avait paru terriblement longue. L'instituteur nous laissa sous le préau et s'en fut déjeuner. Assis sur de vieux bancs boiteux, mes compagnons et les fillettes se mirent à brouter leurs tartines frottées de fromage blanc ou de rillettes. J'avais faim et il ne me restait plus qu'une pinte de cidre. L'Enclume dévorait son frusteau de pain et broyait ses noix comme s'il n'avait rien pris depuis l'avant-veille. Nul ne s'occupait plus de moi : j'étais là, dans un coin, ne comptant pas plus qu'un lapin malade quand les autres font aller les dents. Alors la Rébinette s'approcha de moi :

« Cachetandour, tu n'as rien à manger? »

Je fis signe que non. Malgré moi, mes yeux se portaient sur son épaisse tranche de pain bis crépie d'un gras fromage de chèvre. La bonne odeur m'allait droit au ventre.

« Mais tu as un couteau, Cachetandour? »

Je fis signe que oui.

« Prête-le-moi. »

De la lame brillante, elle trancha son pain, m'en offrit la plus grosse part, et nous déjeunâmes côte à côte, sans plus parler, mais amis pour toujours.

Cependant, l'Enclume venait de rouvrir sous le préau le négoce qui lui avait valu son sobriquet métallurgique. Assis sur le bloc qui servait à couper les fagots, il offrait son crâne rasé aux amateurs. On lui avançait tout d'abord une pièce de monnaie, c'est-à-dire une bille, un bouton de culotte ou une noix, et ce versement donnait le droit de lui assener à main plate sur la tête une magnifique calotte.

Les chalands y allaient l'un après l'autre, de toutes leurs forces : clang! L'Enclume restait impassible, n'accusant le coup que par un léger recul d'arme automatique, mais le frappeur sautait en l'air, agitait ses phalanges convulsivement et soufflait dessus. Pourtant, l'esprit sportif l'incitait bientôt à recommencer. Plusieurs se mettaient ensemble pour imiter une ronde de forgerons, de sorte que le préau était tout crépitant de claques retentissantes.

Dans un coin de la cour, ceux qui se trouvaient trop dépourvus pour s'offrir cette coûteuse distraction se contentaient du seul autre amusement qui fût connu à l'école de Saint-Pastour depuis des générations : ils jouaient aux vaches. L'un était le berger, l'autre le chien, le reste faisait mine de paître, errait, meuglait, s'affrontait cornes à cornes et fuyait quand le bon labry accourait en aboyant.

Tout à coup, le maître reparut sur le seuil de sa

cuisine et siffla. Nous rentrâmes en classe sur un rang. Le Grand Piri, qui se trouvait derrière l'Enclume, crut plaisant de profiter de ce que M. Prunereau avait le dos tourné pour lui donner une légère tape. Alors l'Enclume se mit à pousser des cris lamentables en versant un torrent de larmes, ce qui valut à l'agresseur de recevoir de l'instituteur une calotte qui était un important multiple de la sienne. Durant toute la classe du soir, mon protecteur simula un grand mal de tête et reçut la permission de se reposer, car M. Prunereau, effrayé, craignait déjà que le coup porté par le Grand Piri à l'Enclume ne provoquât une otite aiguë ou une méningite.

Aussi fut-il bien aise de le voir redevenir frisque et dispos quand quatre heures sonnèrent, donnant le signal de la sortie. Nous reprîmes en troupe le chemin du retour. Plusieurs enfants passèrent chez l'épicier ou chez le buraliste pour faire les commissions qu'on leur avait confiées. L'Enclume nous rattrapa, porteur d'une précieuse boîte de sucre. Il avait toujours une jambe nue et semblait l'avoir oublié. Derrière notre petite bande arrivait celle des Riffains, c'est-à-dire les élèves venus du hameau de Riffes et grands ennemis des Papaliens. Ceux des Riffes, bien que supérieurs en nombre sous le commandement du Grand Piri, n'osaient nous attaquer à cause de notre terrible Enclume. Ils se contentaient de nous envoyer des brocards en patois et de nous traiter de fils de loup. De temps à autre, l'Enclume ralentissait le pas, restait en arrière, le nez haut, les pointes du calot en bataille, et les provoquait en les appelant « grands pinlans » et « flibustiers ». Alors les autres s'arrêtaient, le Grand Piri seul s'avançait un peu en serrant contre sa hanche le paquet de macaroni qu'attendait sa mère, mais rentrait en hâte dans les rangs dès que l'Enclume, en tapant très fort de ses sabots sur le sol, faisait, sans changer de place, mine et vacarme de lui courre sus.

Pourtant, comme nous arrivions dans le carrefour où les Riffains devaient se séparer de nous, les deux grands chefs se trouvèrent face à face. Le Grand Piri, démasquant une pierre, la jeta dans une flaque d'eau aux pieds de l'Enclume qui fut aspergé. Alors nous vîmes bien que notre Achille connaissait à fond la tactique, car, raclant aussitôt la boue de la bande d'un de ses sabots, il en envoya de plein fouet une telle pelletée au nez du Grand Piri qu'il parut s'être instantanément posé sur son visage comme un masque de velours noir. Se sentant vaincu, le crotté prit la fuite, sauta le fossé, fila dans une terre. L'Enclume avait eu le temps d'envoyer un maître coup de poing qui creva la boîte de macaroni du Grand Piri et disloqua sa propre boîte, de sorte que l'un fuyait en semant ses pâtes et que l'autre le poursuivait en répandant ses sucres. L'Enclume criait, triomphant :

« Tu perds ton vermichelle! Tu perds ton vermichelle! »

Et le chœur Choucroute, Belette, Traversin, Bramélou et Charamélou clamait pour l'avertir de sa propre détresse :

« Le chucre! le chucre! »

En voyant ces bonnes choses dans la glèbe, Riffains et Papaliens, en braves petits paysans économes, comprirent que leur guerre tournait au désastre et à la ruine. La Rébinette fut la première à courir les ramasser. Les adversaires revinrent sur leurs pas, et la glane du macaroni et du sucre établit entre eux une suspension d'armes. Si ce n'était pas la trêve des confiseurs, c'était sûrement celle des épiciers.

LE DIABLE DE CAHORS

Passant par Cahors, le Diable vit qu'on réparait le grand pont sur le Lot et conçut aussitôt le projet de faire un mauvais trait à l'architecte. Il choisit une pierre bien tendre qui, posée parmi les autres, ruinerait l'édifice et se faufila au milieu des ouvriers. Mais il lui advint d'éternuer; l'odeur de soufre sortie de ses narines le fit reconnaître, on le saisit, et, par le moyen d'un énorme clou, on le fixa à un angle de la tour du milieu, où il est encore, car le rivet était bon.

Les touristes qui viennent admirer le beau pont lèvent le nez, écarquillent les yeux, découvrant enfin Lucifer en son perchoir et disent :

« Ce n'est donc que ça? un crapaud.... Non, une chauve-souris.... »

Tout le monde a raison, car il est fort laid. Le jour, il se recroqueville jusqu'à ne plus être qu'une tache verdâtre; mais la nuit, il s'étire prodigieusement, sans pouvoir pourtant se libérer de son clou. Il allonge ses bras immenses sur le Lot, recueille dans la paume de sa main l'eau de la fontaine des Chartreux pour se désaltérer, ramasse les mégots dans les rues de Cahors pour ses chiques; cueille des pêches dans les vergers, et son envergure est si gigantesque qu'on le soupçonne d'avoir volé un poulet à Calamane et vendangé une vigne encore verte à Lugagnac.

Un jour, il vit une petite souris qui se promenait

sur les charpentes à l'intérieur de la haute tour : avançant doucement la main, il en recouvrit l'imprudente, qui se trouva ainsi dans les ténèbres d'une subite prison.

« Qui me tient? » demanda-t-elle en tremblant.

Prenant le temps de répondre, le Diable allongea le bras qu'il avait libre jusqu'à un rucher qui se trouvait à l'Ermitage, et, s'étant empli la bouche de miel, répondit :

« Moi. »

« Oh! oh! pensa la petite souris, frémissante encore, bien qu'à demi rassurée d'être sous la main de la bonté parfaite, c'est mon Créateur! Quelle faveur il me fait! Je lui dois une obéissance absolue!... »

Le Diable reprit :

« Es-tu disposée à faire tout ce que je voudrai?

— Seigneur, répondit la prisonnière, je suis votre humble servante. »

Comme il l'avait espéré en se rendant la voix belle et douce, le Diable comprit que la bestiole se méprenait. Pour qu'elle ne découvrît jamais sa hideuse figure, il reprit :

« Bien. Premièrement, je te défends de jamais lever les yeux. Secondement, tu vas aller dans la maisonnette que tu vois là-bas parmi les potagers. Tu essaieras de reconnaître où le jardinier a placé les fromages que je l'ai vu rapporter ce matin. »

C'était une maison bien simplette que celle du jardinier, près du pont Valentré : quatre murs sous un toit, une seule pièce servant de cuisine et de chambre. « J'en aurai bien vite fait l'inspection », pensa la petite souris. Elle alla donc, en tenant les yeux soigneusement baissés, reconnut où se trouvaient les fromages et dit au Diable :

« Les chabichous sont dans le buffet. »

« Ah! ah! pensa le diable, cette fois, je les mangerai. »

« Toi, ma mignonne, regagne ton trou... sans lever les yeux, hein? »

La petite souris regagna son trou, et, quand il fit nuit et que le jardinier fut endormi, Lucifer allongea le bras et souleva le toit de la petite maison. Il avait déjà fait cette manœuvre sans rien trouver car l'homme rangeait soigneusement ses provisions dans des meubles dont le Diable ignorait l'usage. Le noir voleur, tenant le toit comme un couvercle de marmite, ouvrit doucement le buffet et mangea tous les fromages.

Le lendemain, Lucifer rappela la petite souris et lui dit :

« Le jardinier vient d'entrer une feuillette de vin. Va voir où il l'a cachée. »

La petite souris y alla donc en tenant les yeux soigneusement baissés, reconnut où se trouvait la feuillette, revint et dit au Diable :

« La feuillette est dans une petite fosse qui sert de cave : il suffit de soulever la trappe du plancher. »

« Ah! ah! pensa le diable, cette fois je la boirai. »

« Toi, ma mignonne, regagne ton trou... sans lever les yeux, hein? »

La petite souris regagna son trou, et, quand il fit nuit et que le jardinier fut endormi, Lucifer allongea le bras et souleva le toit de la petite maison. Le tenant comme un couvercle de lessiveuse, il ouvrit la trappe, trouva la petite cave et but tout le vin de la caillette en grognant :

« Hem! c'est meilleur que l'eau des Chartreux! »

Et les jours suivants, par le moyen de la souris-aux-yeux-baissés, le Diable déroba au pauvre jardinier, qui devenait fou à force de n'y rien comprendre, tout ce qui entra de bon à manger ou à boire : œufs, fruits, salade, pain, et jusqu'à un quart de café en grains.

D'excellente humeur, le Diable rappela encore une fois la petite souris et lui dit :

« Aujourd'hui, il s'agit d'une mandoline....

— Une mandoline, Seigneur?

— Je plaisante, je veux dire un jambon. Notre homme a rapporté de la campagne un magnifique jambon. Va, et tu reviendras m'indiquer où il l'a placé. Hem! j'en ai l'eau à la bouche. »

La petite souris-aux-yeux-baissés y alla donc; mais, cette fois, ne vit rien. Elle eut beau visiter la cave, le buffet, le placard, regarder sous le lit, dans le lit même, le jambon n'était nulle part.

Le Diable, déjà nerveux, souleva le toit pendant que le jardinier dormait, et ne vit rien non plus.

« Tu y reviendras demain, dit-il à la souris. Le gueux l'a bien caché! Tu chercheras mieux. Il faut absolument que je dévore ce jambon. »

Le lendemain, la pauvrette y revint; ne découvrit rien; mais à midi, une odeur d'œufs au bacon monta jusqu'aux narines du Diable, frémissant d'appétit et de rage. Alors, comme la pauvre petite souris rentrait bredouille de la douzième patrouille, il l'écrasa entre les ongles de ses pouces comme une puce.

Cependant, le jardinier mangea pendant trois mois du jambon, de toutes les façons dont on en mange, cru ou cuit, sec ou en sauce, mais toujours si parfumé et si appétissant que le Diable se tordait de fureur à son clou. Toutes les nuits, le noir gourmand soulevait le toit pour ne rien trouver : le jambon restait invisible.

Et Lucifer n'aurait jamais rien compris à ce mystère si, à sa dernière tentative, un cliquetis n'avait frappé son oreille. Ce cliquetis provenait du toit qu'il tenait comme un couvercle de soupière. Il l'éleva plus haut que sa tête, regarda, et voici : l'os du jambon — car il n'en restait que l'os — était suspendu à une solive du toit par sa ficelle. C'était lui qui battait contre la charpente. Comment la pauvre souris, fidèle à l'ordre de tenir les yeux baissés, eût-elle pu l'aper-

cevoir? Voilà ce que c'est que d'ignorer où les jambons se suspendent, et d'imposer à ses serviteurs des consignes qui les rabaissent!

C'est depuis ce temps-là que l'on voit le Diable de Cahors frémir et verdir de fureur toutes les fois que sonnent les cloches de la cathédrale de Saint-Etienne, car il croit entendre battre des os de jambon contre des toitures de bronze.

PICHOURLET ET PASTOU'RO

Ce jour-là, descendant vers les mas de la plaine après six mois de hauts pâturages, les moutons firent dans les ruelles de Courneillo un piétinement de corps d'armée en marche. Ils avaient tant et si bien subi l'étuve froide des brouillards et la douche diluvienne des orages qu'en sa toison blanche comme le lait, le plus vieux bélier semblait — l'hypocrite! — un agneau pascal. Tous ces pousseurs de bêlements-là portaient au cou de ces clarines de fer-blanc qui, à trois mille mètres, font une musique argentine et, à mille, ne rendent plus que des retentissements de casseroles. Les agneaux nés en chemin boitaient sur les flancs de la colonne; les plus faibles étaient recueillis par les bergers, faces rébarbatives, parapluies portés en bandoulière par le moyen d'une ficelle, musettes élavées pendant comme des sabretaches, qui tenaient ces frêles existences dans leurs bras ainsi que des tendres mères et leur eussent volontiers donné le sein, si sein il y avait eu; mais sein il n'y avait pas : rien que de sèches carcasses d'hommes nourris de gros fromages et de pain bis en trente-six ou quarante semaines de stratosphère.

Pichourlet, assis dans son rayon de soleil, les vit passer devant sa maison. Les plus beaux, c'étaient les chiens. Des bêtes efflanquées, hirsutes, sauvages, au

poil roussi par les éclairs, toujours en mouvement pour pousser ou ranger les moutons, dédaigneux des cabots sédentaires qui, pitoyables, leur proposaient de leur céder gratuitement des couples de leurs puces, les leurs étant, hélas! restées là-haut, dans les refuges, groupées en pelotes sous les cendres tièdes du dernier foyer. Ces adjudants à quatre pattes s'écartaient à peine des autos, les prenant pour de simples rochers roulants. Et quand tout allait bien, on les voyait revenir vers leur maître et lever vers lui, sous leurs sourcils farouches, des yeux d'agate intelligents, naïfs, adorateurs, qui quêtaient comme une caresse la faveur d'un ordre rude.

Pichourlet les admirait avec une spontanéité d'autant plus sincère qu'il n'avait eu jusque-là que des chiens stupides, aptes seulement à aboyer, courir comme des feux follets, piller le croupion des poules, mordre le facteur et prendre la meilleure place au coin du feu. Afin de les enjoliver, ces chiens-là, il finissait toujours par leur couper la queue à la hauteur des reins; opération qui réussissait, mais dont les suites les envoyaient en droite ligne fumer un chou. C'était un bon chirurgien que Pichourlet, et c'était aussi un honnête homme. Pourtant, le soir de ce jour-là, lorsqu'un jeune rejeton de ces admirables bergers, ayant lâché et perdu son troupeau, vint en tremblant lui demander si sa maison n'était pas un poste de secours, il l'accueillit selon les règles de l'hospitalité et le garda en sa clinique comme un client de marque.

C'était vraiment un blessé; une roue lui avait écrasé une patte. Il gémissait doucement en l'offrant pendante, comme le font les dames auxquelles un gentleman se prépare à baiser respectueusement la main. Pichourlet sut la lui si bien guérir qu'il n'en ressentit bientôt plus rien, sauf, disait-il, une légère crampe quand le temps voulait changer.

Ce ne fut pas une mauvaise affaire : le chien, baptisé

Pastou'ro, devint le plus admirable collaborateur qu'un vacher se puisse souhaiter.

Courneillo est une grosse bourgade accrochée au flanc des monts. Les terres sont au-dessous, les pâturages au-dessus. Une bonne route en lacets la joint à la nationale goudronnée de la vallée d'en bas, où l'on voit courir comme des scarabées les autobus multicolores. Les ruelles sont étroites. La maison de Pichourlet ne reçoit le soleil que par une venelle, en une bande chaude et dorée qui se déplace lentement, de sorte que lorsque ledit Pichourlet fainéantait et somnolait assis sur le sol devant son propre seuil, il était obligé de se déplacer tous les quarts d'heure pour rester dans la lumière. Et Dieu sait s'il aimait à s'insolariser ainsi! Or, depuis que Pastou'ro était à son service, il n'avait plus besoin d'accompagner ses vaches au pré communal, à la « Rouéro », croupe de la montagne où le soleil donne à plein et favorise la poussée d'herbes rares, mais savoureuses et parfumées, hors d'un sol calciné. Cela se passait ainsi :

A quatre heures du soir, Pichourlet pensait à envoyer ses vaches là-haut. Il ouvrait la porte de l'étable, laissait les vaches sortir dans la rue et lécher le salpêtre des murs. Pastou'ro était près de lui, l'oreille dressée, l'œil attentif, une des pattes de devant soulevée, ce qui est le garde à vous des chiens.

« Bé los condousi! Va les conduire! » disait Pichourlet.

Et Pastou'ro conduisait les vaches vers la Rouéro, en un troupeau compact et bien aligné, tel un caporal qui mène à la gare un détachement de permissionnaires. Durant toute la pâturée, il se tenait sur un tertre, espèce de plate-forme de commandement d'où il pouvait surveiller à la fois les vaches et la bourgade, sise à cinq cents mètres plus bas et réduites à des proportions lilliputiennes.

Deux heures après, Pichourlet reparaissait hors de

sa maison, passait derrière l'église et huchait en ses paumes :

« Qu'eis sieïo ouros, fais los véni! Il est six heures, fais-les venir. »

Coup de trompette en trois aboiements, cinq ou six tours de piste à toutes pattes, et voilà les vaches groupées. Pichourlet surveillait la manœuvre, car en ce terrain de bosses et de creux, le chien, une fois descendu de sa plate-forme, ne pouvait plus embrasser le troupeau d'un coup d'œil d'ensemble. Quand l'une d'elles s'écartait, Pichourlet de crier :

« Gaïto la negro qué s'amago darrié la roco! Attention à la noire qui se cache derrière la roche! »

A noter que la voix de l'homme ne parvenait au chien que petite, fluette, ténue, affaiblie par la distance, comme entendue dans un téléphone. Mais Pastou'ro avait toujours compris. Il cherchait la noire.

« A dreïto! »

Non, le chien avait beau chercher à droite, il ne la voyait pas.

« Qué débaillos trop bas! Tu descends trop bas! »

Pastou'ro remontait la pente comme une fusée et ramenait la dissidente à une folle allure d'avalanche, les pis ballants, la queue en l'air. Maintenant, les vaches étaient devant l'étable. Pichourlet leur donnait un coup d'œil et demandait soudain à son auxiliaire :

« Et où n'as guichat la griso? Et qu'as-tu fait de la grise? »

Pastou'ro regardait à son tour le troupeau, comptait sur ses dents et faisait mine de remonter vers la Rouéro. Nanni! Nanni! Alors le bon chien filait dans les ruelles voisines, trouvait la grise en train de se gratter l'échine contre un angle de mur et la reconduisait à l'étable, les crocs aux jarrets.

Tel était l'admirable Pastou'ro. Et les laitiers en automobile se gardaient bien de l'écraser en traversant Courneillo, crainte que Pichourlet ne leur fît sentir

le nerf et le ballant de sa longue aiguillade de coudrier.

La confiance absolue de Pichourlet en l'intelligence de son chien ne subit qu'une seule atteinte, d'ailleurs très brève et immédiatement suivie des plus vifs regrets, car ce fut en cette occasion tragique où Pastou'ro fit preuve d'une espèce de prescience de l'avenir.

L'abreuvoir étant au-dessous de la bourgade, Pichourlet se contentait d'y envoyer son troupeau, comme à la Rouéro, sous la direction de son chien. Lui-même restait assis sur la muraille qui surplombe les lacets raides de la petite route. De l'autre côté de l'étroite gorge, en mur vertical, les bois revêtent la montagne des Carascles de noirs sapins qui semblent tenter une escalade à l'échelle. Au premier coude de la route, on devait passer sous le câble aérien qu'une entreprise forestière en faillite avait laissé tendu là, câble auquel pendait encore, arrêté dans la course de son chariot bloqué, un énorme tronc de sapin, pareil à un pendu, à demi réduit en pâte à papier par les intempéries de plus de dix années. Le gros et long filin d'acier, partant de la forêt, aboutissait à une petite cabane plantée sur le haut du talus et renfermant un treuil et des roues rongées par la rouille. L'œil, lorsqu'il suivait ce frêle pont filant sur l'abîme, était pris de vertige. D'ordinaire, Pastou'ro ramenait les vaches au pas, sachant bien que les faire courir après l'abreuvoir risquait de soulever des tempêtes en leurs panses.

Or, certain soir, Pichourlet, muet de surprise, constata que Pastou'ro entrait soudain en transes, lançait le troupeau au galop et le faisait passer en trombe sous l'arbre suspendu au câble. La confusion de Pichourlet fût d'autant plus douloureuse que venait ensuite le troupeau de son voisin Gaillach, paisiblement conduit par le chien le plus bête du pays. Quelle erreur de manœuvre! « Ah! le.... »

Avant que Pichourlet ait trouvé une expression



LE CABLE SE ROMPIT !...

convenable, le câble se rompait avec un bruit de coup de canon, l'arbre tombait verticalement dans la gorge, et l'un des tronçons, revenant sur son treuil avec un grand zigzag d'éclair, renversait trois vaches pattes cassées, tuait le chien et pulvérisait la cabane, tandis que l'autre tronçon allait faire un bruyant abattis de sapins, de bouleaux et de nids de pie dans la forêt des Carascles. Cela en trois secondes.

Ainsi, Pastou'ro, ayant perçu de son oreille fine les craquements du câble rendant l'âme fil par fil, avait deviné l'imminente catastrophe et sauvé le troupeau. Pichourlet, ivre de tendresse, baisa son bon chien sur le nez, ce qui lui valut un de ces coups de langue après lesquels point n'est besoin de se débarbouiller de plusieurs jours.

A quelque temps de là, Pichourlet faillit perdre en même temps son trésor de chien et sa chienne de vie. Il somnolait en sa compagnie dans sa petite chaufferette de soleil, lorsqu'un automobiliste étranger au pays, un voyageur de commerce, en faisant une marche arrière pour sortir de cette ruelle étroite, prit l'accélérateur pour la pédale du frein et, reculant avec la vivacité de l'écrevisse, leur monta subitement dessus. Braillements plaintifs; aboiements douloureux; de toutes les maisons déboulèrent des gens curieux et bientôt la ruelle en fut noire. L'automobiliste avait jailli hors de sa voiture; il vint vers Pichourlet, les jambes molles, et l'aida à se relever; et ils étaient si pâles l'un et l'autre qu'on eût cru voir l'aube prêter aide et assistance au point du jour.

« Ce n'est rien, mon brave homme, ce n'est rien! Le pied un peu mâché. Vous ne le sentirez plus ce soir. Et votre chien, ce n'est que sa queue que j'ai attrapée. Est-ce que ça compte, la queue d'un chien? A Paris, on la coupe : c'est plus joli. D'ailleurs tenez, voici un gros billet pour vous soigner tous deux. »

Et le chauffeur maladroit tendit à Pichourlet un

billet de cinquante. Il n'en neige pas tous les jours à Courneillo de ces flocons-là! Accepté avec des remerciements. L'autre se remet au volant, achève à grand-peine son mouvement (il paraissait ne plus savoir conduire), reprend la route et disparaît.

Pichourlet n'eut tout d'abord que des admirateurs : il l'avait fait cracher, le monsieur! — le lendemain, il eut des jaloux; — le surlendemain, des critiques : l'imbécile! Il pouvait se faire donner cent francs!

Il reconnut que c'était vrai et se mit en tête de retrouver l'automobiliste massacreur. Son pied ne lui fit pas longtemps mal; Pastou'ro remuait sa queue avec la même élégance expressive qu'avant. Malgré quoi, il fit son enquête en affectant de boiter : avec de bons voisins, la précaution est bonne. Malheureusement, les autos ça se reconnaît à la couleur, et, précisément, il n'avait pas fait attention à la couleur de celle-là.

Les habitants de Courneillo, s'apercevant de sa perplexité, se firent un plaisir de l'approfondir. L'un déclara l'auto bleue, l'autre verte, un troisième noire, un quatrième jaune, un cinquième rouge. Le pauvre « aquecidenté » ne la vit plus qu'arc-en-ciel.

Ce qu'un montagnard avale le plus difficilement après une avalanche ou un procès-verbal pour braconnage, c'est d'avoir été roulé. Pichourlet n'en dormit plus. Dès qu'un moteur ronflait dans la route en lacets, il courait sur son seuil pour la boire des yeux et la renifler. Cela lui valut des connaissances mécaniques certaines : par exemple, il fut le seul de Courneillo à savoir distinguer nettement le moteur de la carrosserie. Mais l'auto arc-en-ciel ne reparut plus, et, les lobes cérébraux fatigués, il cessa de penser aux cinquante francs perdus.

Un jour, Pastou'ro, cessant de s'épucer sous la table, fila dehors comme une flèche et ses aboiements coléreux et vindicatifs s'affaiblirent dans le lointain.

Intrigué, Pichourlet le suivit. Et voici : sur la petite place où tournaient d'ordinaire les voitures, l'auto arc-en-ciel était arrêtée devant l'épicerie! La même, la même! Un peu moins reluisante, voilà tout! Et Pastour'o, de fureur, mordait les pneus! A cette vue, Pichourlet se remit instantanément à boiter comme un homme auquel les chirurgiens ont enlevé grand comme ça de tibia et autant de péroné.

Quand le voyageur sortit de l'épicerie, content de la commande qu'on venait de lui faire, il trouva sur son siège un chien qui lui montrait hideusement toutes ses dents blanches, et, accoudé sur son bouchon de radiateur, un brave homme qui ne pouvait le lâcher sans plonger dangereusement sur l'une de ses jambes. Cela ne s'appelait pas être boiteux pour rire.

« C'est votre chien? Qu'est-ce que vous me voulez?

— Vous ne me reconnaissez pas? En effet, je suis défiguré! C'est moi l'homme que vous avez estropié l'an dernier, en reculant. Est-ce que vous pensiez vous en tirer avec cinquante francs? Je ne peux plus travailler, mon bon monsieur, et je vais vous poursuivre devant les juges si....

— Si quoi?

— Si vous ne me donnez pas tout de suite cent francs.

— Combien?

— Deux cents francs.

— Deux cents francs?

— Oui, deux cent cinquante francs, que je vous dis pour la troisième fois. Seriez-vous sourd? Ça me consolerait d'avoir été estropié à vie par votre auto! »

Le voyageur se rebiffa, discuta, menaça, parla de téléphoner aux gendarmes; mais, du téléphone, seuls les poteaux étaient plantés, on attendait l'élection prochaine pour obtenir le fil; et, toutes les fois que le pauvre diable faisait mine de monter dans la voitur, Pastou'ro grondait. De guerre lasse, comme le

soir était proche et qu'un nuage de neige assombrissait la montagne, il prit son client l'épicier à témoin et donna l'argent en spécifiant solennellement, l'index en l'air, que cet accord mettait fin à l'affaire. Il partit enfin, et on ne le revit plus jamais à Courneillo.

Le soir de cette triomphante revanche, Pichourlet, qui n'était point un ingrat, exigea de sa femme qu'une cuisse d'oie fût mise dans la soupe afin d'en pouvoir offrir à l'intelligent Pastou'ro l'os bien récuré.

LA GUERRE DES AUTOBUS

Une haine terrible régnait à Sainte-Croustade entre les autobus rouges et les autobus bleus. Lorsque M. Manette, directeur des premiers, rencontrait M. Pointeau, directeur des seconds, on les voyait croiser des regards en étincelles de cinq mille volts. Les chauffeurs épousaient fidèlement l'animosité de leurs maîtres : ils échangeaient des coups de manivelle aussi facilement que d'autres des coups de chapeau, se jetaient des crics et des bidons d'essence à la tête, et, lorsque les voitures étaient rangées côte à côte dans la cour de la gare, se chamaillaient parmi les bagages entassés sur les impériales, d'où ils tombaient parfois sur le pavé, tels des chats batailleurs du haut des gouttières.

Dès qu'un malheureux voyageur apparaissait sur le seuil de la gare, ils se précipitaient sur lui ainsi qu'une bande de loups. L'un lui prenait son parapluie, l'autre sa valise, et le plus leste le poussait par les épaules dans une portière béante. Certains de ces malheureux, induits en erreur par la technique élégante de cette mise en cage, croyaient avoir affaire à la police, et, ainsi fourrés dans le « panier à salade », se tenaient cois par crainte physique de la loi et par respect moral de ses représentants : ils ne recouvraient leur liberté qu'à cent kilomètres du but de leur voyage, au fin fond d'une vallée inconnue. D'autres,

se rendant mieux compte des choses, se débattaient désespérément et réussissaient enfin à se faire lâcher au prix d'une manche ou d'un pan de leur costume, selon la méthode de ces moustiques qui se libèrent de vos doigts en vous cédant une patte. Avec les familles, c'était mieux encore : on séparait les époux, on dispersait les enfants, et les efforts de ces infortunés pour se réunir dans la même voiture rappelaient les scènes déchirantes qui ont lieu sur les bateaux en feu, quand c'est à qui sautera le premier dans les canots de sauvetage.

Puis, rouges et bleus, les grands cars ronflaient et partaient pour les vallées dont ils suivaient à toute vitesse les routes étroites et sinueuses, l'abîme d'un côté, la montagne en plan vertical de l'autre. C'était à qui arriverait le premier. Tout voyage dégénérait en match et tout match en championnat. D'où de magnifiques accrochages qui parsemaient la route d'écailles de peinture et de verre pilé, et emplissaient Sainte-Croustade de gens embandés d'ouate et de gaze ou portant sur la figure des plaques de sparadrap qui les faisaient ressembler à des Croisés. A tel point qu'on eût pu se croire en tout temps au lendemain d'une « élession » et que personne ne voulait plus monter dans les cars.

Seul persistait à les prendre leur meilleur client, leur client quotidien, M. Bardane, inspecteur primaire, un vieil et doux bonhomme dont on peut lire la signature sur les vingt mille certificats d'études qu'il a décernés dans le pays, signature qui se termine par un long paraphe spiralé en ressort de lit de repos. M. Bardane était extrêmement distrait. Il lui arrivait de se tromper de voiture et de dire, en arrivant au terminus :

« Tiens! Mais nous voilà à Lastruc, et c'est à Monpas que je voulais aller!... Allons, tant mieux : j'irai demain. »

Il était aussi un peu engourdi par l'âge. Dès qu'installé dans un autobus, il mettait sa pensée en veilleuse afin de l'avoir plus fraîche et de meilleur débit lors de sa prochaine inspection, il entreprenait méthodiquement un petit somme. Arrivé au but, il advenait que le chauffeur lui dît :

« Hein? Vous avez vu cet accrochage? J'ai mis l'autre dans le fossé! »

M. Bardane ouvrait de grands yeux encore brumeux, avouait n'avoir rien senti et contemplait avec stupeur la nouvelle et longue estafilade que portait l'autobus sur son flanc, pareille à une ligne de flottaison, les carreaux cassés, l'aile à demi arrachée et la portière en loque. Jamais la moindre égratignure, coupure, meurtrissure ou ecchymose. On attribuait sa chance persistante au fait que, sommeillant, il n'opposait aux secousses aucune de ces raideurs de muscle et d'os qui vous font casser un homme comme un bibelot en porcelaine. Seuls les ballots de laine sortent intacts des tamponnements.

C'est grâce au fait que M. Bardane voyageait intrépidement tantôt dans les sleeping-cars rouges et tantôt dans les bleus que les services de transport gardaient encore une toute petite clientèle. Il rassurait les gens. Mais lorsqu'il eut été mis en capilotade mortelle lors du splendide télescopage du Pont-des-Rats, personne ne se hasarda plus à confier sa précieuse et fragile existence aux autobus, et les deux compagnies virent avec horreur leurs grandes guimbardes rouler au vide parfait pendant deux mois.

Le ministère s'avisa enfin de désigner le successeur de M. Bardane. M. Guignefraise à Sainte-Croustade fit son apparition. On reconnut tout de suite en ce petit homme une âme timide, précautionneuse, rien qu'à le voir marcher à pas menus, catapulter un grain de poussière loin de sa manche d'une chiquenaude à l'index, monter d'un pied prudent sur les trottoirs,

attendre que la rue soit déserte pour la traverser, cacher le nom de son journal favori et ne boire que des Vichy-fraise ou des camomilles. Enfin, il n'avait pas d'auto. Ce ne fut qu'un cri :

« Eh bien, si celui-là monte dans les cars... c'est qu'il n'y aura plus rien à craindre! »

Dès qu'ils eurent fait ces observations, M. Manette et M. Pointeau comprirent qu'une partie décisive se jouait entre eux : que M. Guignefraise montât dans un car rouge et c'était le désastre pour les bleus; dans un bleu, et c'était la ruine pour les rouges, car tout le monde attendait anxieusement la décision du sage inspecteur pour reconnaître s'il convenait de mettre fin au boycottage des autobus, et en faveur desquels.

Bien que les concurrents lui aient proposé sous main des tarifs de faveur, le choix de M. Guignefraise fut long. Il ne fit pas d'inspections le premier mois parce qu'il était assiégé par les soucis de son emménagement. Rien que pour trouver une place convenable à son bureau, il le déplaça dix-sept fois. Il lui fallut huit jours pour seulement mettre de l'ordre dans les papiers que la veuve de M. Bardane lui avait laissés en vrac au milieu d'une pièce, monceau mêlé et moisi sur lequel Job eût hésité à se coucher, et huit autres jours pour étudier à tête reposée la carte politique du pays, qui était emmêlée comme un effrayant problème de géométrie. Ce fut un temps de trêve et de morte-saison pour les autobus. M. Manette avait dit à ses chauffeurs :

« Défense de dépasser le vingt à l'heure. Et saluez l'inspecteur si vous le rencontrez. »

Et M. Pointeau :

« Je flanque à la porte le premier qui appuie sur le champignon. Quinze à l'heure en cornant à tous les tournants. Et soyez polis avec le Guigneframboise, hein? »

De sorte qu'on voyait les grands cars de haut bord

rouler avec l'allure prudente que prennent les autos les plus folles lorsqu'elles transportent des blessés ou des œufs. Belle époque, hélas trop courte! Trêve de Dieu et de Michelin! Les chiens se remirent à dormir au milieu de la chaussée, les moineaux et les pigeons reprirent goût au crottin, les vieillards et les vieillardes osèrent se hasarder hors des jardins publics, les clous des passages se rouillèrent et M. Guignefraise se vit décerner chaque jour trente ou quarante coups de casquette à travers les verres triplex des cars rampants qu'il rencontrait.

La veille du jour où, par égard politique au ministère qui régnait cette semaine-là, M. Guignefraise allait monter dans un car bleu pour effectuer sa première sortie, il reçut la visite de M. Bertrand, maire de Sainte-Croustade, qui lui dit :

« Sachez, monsieur l'inspecteur, que toute la ville a les yeux fixés sur vous. Tout d'abord parce qu'on admire votre sage administration. En outre, vous avez sans doute remarqué que personne ne prend plus les autobus. C'est qu'on attend que vous fassiez votre choix, car on vous a reconnu dès l'abord pour un homme impartial et prudent. Mais lorsque vous aurez pris un car bleu, ou un rouge, c'en sera fait des hésitations de la foule, on vous suivra, les cars choisis se mettront à moudre du quatre-vingts, les autres en feront autant, et la guerre recommencera avec ses accrochages, panaches, collisions tout à fait déplorables. Je vous demande donc, comme à un ami du bien public, de ne pas faire de choix afin de prolonger le plus possible l'heureuse sécurité dont nous jouissons en ce moment. Et je vous en remercie d'avance. Vous pourrez d'ailleurs prendre les autobus dès que rouler en petite vitesse sera devenu une habitude invétérée, ce qui ne saurait plus tarder.

— Soit, dit M. Guignefraise, j'irai à pied. »

Et, à partir de ce jour, M. Guignefraise se leva à

l'heure où l'aube pointe derrière les monts comme un grand feu de Bengale clair, où pâlissent les réverbères et où les coqs de la dernière foire, enfermés dans les caves et les greniers, chantent sur tous les points de la ville leur diane déchirante. Et il ne rentra tous les soirs qu'à la nuit tombante, en cette brouée grise et violette de fin de crépuscule où sortent les chauves-souris et les gendarmes pour se repaître, les unes d'éphémères, les autres de cyclistes sans lumignons.

Or, il y eut tout de même des mécontents : les docteurs et les pharmaciens. Le boycottage des autobus se prolongeant, plus de têtes cassées. Les malheureux étaient réduits à vivre de doigts pincés par des briquets automatiques, d'yeux tuméfiés par des horions politiques et d'entorses contractées en marchant dans les plates-bandes défendues du jardin public. Alors ils se mirent à arrêter leurs autos sur la route toutes les fois qu'ils rencontraient l'inspecteur pédestrian pour lui dire :

« Très bien, monsieur Guignefraise, mais avez-vous pensé à la broncho-pneumonie qui succède aux grosses suées?

— J'ai une flanelle de rechange dans ma serviette, monsieur le docteur.

— Ça ne suffit pas! Ça ne suffit pas! »

Ou bien :

« A merveille, monsieur l'inspecteur. Mais vous vous préparez des rhumatismes de facteur, les plus terribles de tous. Vous feriez bien, monsieur Guignefraise, de prendre l'autobus; c'est un conseil que je vous donne. »

A la fin, excédé, inquiet, convaincu, et ne voulant par ailleurs point déplaire au maire, M. Guignefraise acheta une auto. Une de ces toutes petites autos de poche qui ont cinq chevaux, à peine gros comme des baudets, des roues de trottinette, des leviers longs comme ceux d'un stylo, une malle coquille grande comme une

rôtissoire d'alouette et un ténor électrique qui fait plus de vacarme que la sirène de l'*Ile-de-France.*

C'est ce qui le perdit. Il fut laminé, avant même d'avoir obtenu son permis de conduire, par deux grands cars, un bleu et un rouge qui se croisèrent sur lui et continuèrent leur route sans s'être aperçus qu'il leur avait servi de tampon.

Les gens de Sainte-Croustade interprétèrent avec finesse la leçon que M. Guignefraise avait enfin consenti à leur donner héroïquement, au prix de son auto et de sa vie : savoir qu'il y avait autant, sinon plus de danger à se tenir hors des cars qu'à se hasarder dedans. Et, souffrant de ne plus pouvoir voyager pour leurs affaires, s'en remettant à saint Christophe, ils reprirent les autobus. A Dieu vat!

LE « GRAIN DE BLE »

J'avais alors dix ans, j'étais passionnément ouvert à la vie toute neuve, et, dans la rue du Thon, une vieille maison qui pouvait bien en avoir deux cents restait obstinément close. Il s'y était éteint jadis je ne sais quel commerce que ni les lettres effacées de la devanture, ni la peinture partie par écailles ne révélaient plus. Sur les volets fermés, les écoliers traçaient des mots et des dessins à la craie. A Saint-Valer, chaque commerce avait sa couleur : les boucheries et les charcuteries rouges, les épiceries bleues, vertes les librairies, noires les vitrines funéraires et blanches celles de coiffeurs. Cette boutique inexpressive était dans cette rue mercantile et vivante comme un lichen verrucaire sur un beau pommier, comme une plaque de teigne sur un chien, comme une dartre sur un visage. Et, dans nos parties de « lèche-carreaux », — quelle leçon de choses est une suite de beaux étalages! — nous autres, enfants, sentions vaguement cette désolation.

Un beau jour, grande surprise : la boutique était ouverte, révélant ses entrailles sombres et délabrées et exhalant dans la rue son haleine de bouche fétide. S'agitaient dedans ces ouvriers dont le métier héroïque m'a toujours épouvanté : les plâtriers, avaleurs de microbes et de moisissures. Quand ils eurent blan-

chi ce sépulcre commercial, ils entreprirent de repeindre la devanture. Nous attendions avec curiosité de voir briller la couleur afin de discerner quel négoce allait s'ouvrir là. Mais, déroutant nos prévisions et dépassant notre astuce, ils la peignirent arc-en-ciel, ce qui fut tenu à Saint-Valer pour leur chef-d'œuvre.

Puis, nous vîmes le « monsieur du magasin ». Un grand sec et jaune, d'âge indéfinissable, l'air d'un jeûneur professionnel, le regard chargé de charbon, l'expression sinistre. L'un de nous trouva que ce devait être un marchand de cercueils. Mais quand nous lûmes *Au Grain de Blé,* nous reconnûmes un grainetier.

Un jour qu'au retour de l'école nous étions attroupés devant l'arc-en-ciel, il vint à nous et parla. Il commença par : « Mes enfants, chers écoliers... », tint un index en l'air, articula bien et, emporté par l'habitude, termina même un paragraphe par : « Un point, à la ligne », à quoi nous devinâmes avec effroi un authentique maître d'école. Diagnostic qu'une conversation à table confirma. Mon père dit à ma mère que « le nouveau commerçant de la rue du Thon était un professeur révoqué pour avoir fait des galipettes. Qu'il allait vendre des babioles.... Qu'il aurait mieux fait de s'établir marchands d'œufs de papillons.... A moins qu'il ne cultivât son « grain de blé » à la méthode pharaonique qui donnait cent épis sur un pied.... » Conversation dont je ne retins que l'air ironique de papa et l'expression de commisération de maman, qui tenait chez nous la comptabilité et pâlissait à chaque fin de mois sur les additions longues et noires, comme des migrations de fourmis, et sur tant de traites protestées que ce semblait un tourbillon de feuilles d'automne.

Le professeur révoqué nous avait dit en substance « qu'il fallait revenir dimanche prochain pour l'ou-

verture du *Grain de Blé;* qu'il mettrait à notre disposition des jouets délicieux; qu'il s'agissait d'économiser dur, de se priver de chocolat, de réglisse et de craquelins; que toutes ces choses étaient pour le ventre, tandis que ce qu'il nous offrait serait pour l'esprit et le cœur : qu'en un mot, il comptait sur nous pour la réussite de son entreprise philanthropique... ». Mais dès que l'ancien professeur eut été subodoré, ce fut une conjuration dont la genèse eût passionné Durkheim : née spontanément, elle nous gagna tous, nous dépassa, fut quelque chose d'abstrait qui s'imposa à notre bande : cette « représentation collective » était que, puisque « c'en était un », il fallait lui tourner le dos.

Il y eut toutefois des traîtres qui, se hasardant dans l'arc-en-ciel le dimanche suivant, en sortirent éblouis et firent au *Grain de Blé* la plus efficace des réclames. Les autres boutiques n'offraient à notre contemplation méditative que brosses à dents, chapeaux, boudins enroulés comme de noires vipères, cartes postales, pyramides de café, pieds de porc si bien étuvés et raclés qu'on eût dit de vieux ivoires rapportés de Chine, chaussures à la pointure idéale d'Adam et d'Eve. Au milieu de ces choses gravement utiles, le *Grain de Blé* fit éclater l'inutilité transcendante et la divine puérilité de ses jouets en plomb peinturlurés. Un monde en miniature nous fascina. Aucun de ces articles qui ne pût être logé au creux de la main! Tout ce que l'homme a façonné s'y trouvait réduit à des proportions adorables, meubles, véhicules, navires, canons, outils, lampes, lits, fers à repasser, poignards et pistolets. Il y avait aussi la figurine de l'homme et de la bête. Les petites filles entrèrent en masse dans le temple. Nous eûmes le sentiment qu'une grande chance, une faveur inouïe venait d'échoir à Saint-Valer : posséder un paradis de jouets réduits à des proportions si délicates que ce n'étaient

plus que des rêves. Nombreux furent les achats. J'estime que l'homme jaune fit ce jour-là une recette s'élevant à quinze francs-or.

A cette époque, j'étais un foudre de guerre. Je chipais à mon père les chevilles de crépin que j'alignais sur une table en profonds bataillons, et mon artillerie était des petits pois qui les ravageaient comme des obus. J'avais l'âme sulfureuse d'un conquérant. Or, il y avait au *Grain de Blé* de petits soldats de plomb qui me révélèrent que mes troupes n'étaient que pointes et clous. Je découvris en même temps que l'argent était le nerf de la guerre. Je recevais chaque dimanche trois sous de bronze à l'effigie de Napoléon III barbu commme une chèvre, et je concentrai dès lors ces disponibilités sur les voltigeurs de la Grande Armée.

Ces trois sous, ma mère me les donnait avant la messe. Ils devenaient des braises d'enfer dans mes mains pendant l'office, dont j'attendais la fin avec une impatience violente. Dès que j'étais libéré des gestes, des immobilités et des chants, je courais au *Grain de Blé* et achetais un soldat. Et voici le miracle : l'ancien professeur ne vendait rien sans l'expliquer. Choisissiez-vous un sapeur de plomb, il vous contait le passage de la Bérésina; un Peau Rouge emplumé et rouant comme un paon, il vous découvrait l'Amérique; un Gaulois, il accusait César d'avoir fait exécuter froidement Vercingétorix; une locomotive, il exaltait le génie de Papin. Et je dois avouer que l'histoire que m'apprenait le « marchand de babioles » me paraissait plus intéressante que celle de mes instituteurs : tandis qu'il parlait, sa face jaune se transfigurait, c'était comme un coup de soleil de novembre sur des arbres dépenaillés.

Percevoir mes trois sous, ne pas les perdre, acheter un soldat de plomb, grossir mon armée en formation fut désormais toute ma vie. Je m'épris du marchand



J'ACHETAI UN SOLDAT DE PLOMB....

maigre et sinistre. Et, parce que les bonshommes qu'il me vendait étaient fragiles, j'appris du même coup de quels doigts prudents il faut manier les joies humaines.

Je n'avais aucune inquiétude quant à l'avenir du *Grain de Blé,* lorsqu'une autre conversation de mes parents me transperça. Ils s'entretenaient d'ordinaire par paroles voilées, ce qui conférait à leurs propos une généralité qu'il m'eût fallu être un petit Platon pour happer. Mais ce soir-là mon père disait à ma mère en termes durement concrets :

« Il a faim.... Il est dans son magasin comme une araignée au fond d'une de ces toiles si mal placées qu'il ne s'y prend aucune mouche. Ces gens instruits, quels déclassés, quels désadaptés dès qu'on les arrache à leurs livres! Si seulement il avait le courage et l'humilité de se mettre dans le commerce des peaux de lapins! »

C'était vrai : l'homme jaune jaunissait, l'homme maigre maigrissait encore! Il s'aigrissait aussi, devenait taciturne, nerveux, bousculait les clients hésitants, ne faisait plus de leçons, jetait tout le monde dehors au moindre éclat de rire. Son stock de petites choses de plomb ne se renouvelait pas. Et pourtant, nous l'aimions bien, et ce n'était pas notre faute si tous nos Napoléon-trois-barbe-de-chèvre ne faisaient au total que neuf ou dix francs chaque dimanche.

J'expliquais à mes camarades que le directeur du *Grain de Blé* avait faim, qu'il était comme une araignée qui ne prend aucune mouche, ce qui les fit rire parce qu'il avait précisément de grandes « pattes »; mais une seconde conspiration fut tramée. Nous lui offrîmes un soir un panier de châtaignes que nous étions allés ramasser pour lui dans les bois des environs. Au lieu de la distribution gratuite d'objets en plomb que nous espérions vaguement, il se mit dans une colère épouvantable, nous poussa dehors et nous

lança notre panier de telle sorte qu'en la rue du Thon on se fût cru ce jour-là à Pompéi au moment où les lapilli commencèrent à pleuvoir du Vésuve. Quelques jours après, la boutique fut fermée et les petites filles qui jouaient à l'école en reprirent les volets pour tableau noir; elle redevint dans cette rue commerçante comme un lichen verrucaire de pommier, une teigne de chien, une dartre d'homme. Et, longtemps après, quand l'arc-en-ciel commença à s'effriter, notre tristesse d'enfants fut à son comble.

Mon père dit à souper, le soir de la catastrophe.

« Le *Grain de Blé* a filé par le train de neuf heures. »

C'était à Saint-Valer le train des vaincus, celui que prenaient dans l'ombre les fuyards, fonctionnaires déplacés, commerçants faillis, gens discrédités, toutes les épaves qui attendaient pour se jeter à la mer qu'il n'y eût plus personne sur le pont.

Pour la première fois de ma vie, je me sentis en désaccord avec mon père. Je subissais mes maîtres, et voici qu'il en était un que j'eusse aimé garder : ce marchand de riens plus vrais, plus vivants que la réalité des autres. Je recommençai à recruter mes troupes parmi les chevilles de crépin. Mais si, à l'imitation des Chinois, j'avais à consacrer une touffe de cresson à la mémoire de mon ancien maître, le plus aimé, le plus regretté, le moins oublié, c'est au directeur du *Grain de Blé* qu'irait mon offrande.

L'ANGE GARDIEN

Gugula, je lui ai sauvé la vie deux fois.

La première fois sur le champ de bataille de Verdun, à sept cents kilomètres de Sainte-Pelade (l'imprudent s'était hasardé si loin de sa petite ferme!). La seconde fois à l'extrémité de sa propre pelouse, de sorte qu'il me considère comme son ange gardien et me croit toujours à ses côtés, invisible et présent.

Nous occupions alors la redoute de Froide-Terre : toute une ligne de petites caves en béton, alignées le long d'un chemin balafrant obliquement la pente, enfoncées dans la terre et ne laissant émerger qu'une fosse d'escalier. Nous tournions le dos aux Allemands, et, bien que toute la masse de la colline qui portait le fort au-dessus de nos têtes nous en séparât, nous étions vigoureusement canonnés. Les tirs courbes nous envoyaient des obus qui, sautant tout d'abord dans les nuages, nous retombaient dessus par la route des gouttes de pluie, de sorte qu'il était dangereux de hasarder le nez dehors pour reconnaître le temps.

Un soir, à nuit close, le commandant me dit : « Caporal, le téléphone est coupé. Voici un pli qu'il faut porter d'urgence à la brigade. Prenez avec vous Nézette et Gugula, car le papier doit arriver à tout prix. Allez »

J'assurai la jugulaire de mon casque; les deux

hommes en firent autant; le commandant rentra dans son alvéole.

Je n'étais pas content d'emmener Nézette avec moi: c'était un vrai lapin, tant pour son penchant à battre en retraite de sa propre initiative que par la rapidité que sa course atteignait alors. Je me promis de l'avoir à l'œil. « Allons-y! » dis-je, et je sortis sur le chemin.

Gugula me suivit, mais point de Nézette. Le tohu-bohu des explosions d'obus sur la redoute et les éclats d'acier brûlants qui claquaient sec sur le béton l'avaient paralysé. Je rentrai furieux, et comme il me présentait une sphère en faisant mine de renouer ses cordons de soulier, je lui administrai là-dedans un coup de pied qui le catapulta dehors comme un avion. Et nous voilà à courir dans la nuit du diable, déchirée d'éclairs, percée de longs sifflements, martelée de tonnerres, puante comme une officine de pharmacien. Il y aurait eu de la lune sans les épais nuages qui, l'enveloppant ainsi qu'une blessée, semblaient des tampons d'ouate et de charpie à travers lesquels filtrait parfois l'hémorragie de sa pâle lumière. Je retrouvai non sans peine, au haut de la pente, le moignon de poteau télégraphique qui me servait à l'accoutumée de point de repère, et, zigzaguant à tâtons à travers les trous d'obus transformés en mares luisantes, nous arrivâmes à la porte du fort.

L'extérieur n'était dans la nuit que ténèbres et confusion : murs crevassés, excavations, éboulis, réseaux de fil de fer ravagés, poutres sortant des décombres pareilles à des troncs d'arbres cassés en deux par un ouragan, plaies de béton laissant échapper des ferrailles tordues et convulsives comme des membres de suppliciés et qui semblaient crier silencieusement la douleur de la matière : toutes choses qu'on voyait se déchiqueter en noir sur l'horizon enflammé de vert par les fusées d'infanterie, de rouge par les éclairs

jaillis des batteries allemandes. Mais l'intérieur était une fourmilière militaire : couloirs, salles, escaliers étaient encombrés de troupes, de cuisines, de matériel, de postes de secours, et la jaune clarté des bougies révélait çà et là des blancheurs de pansement. L'ombre du rebord des casques, tombant sur les yeux comme des loups de velours noir, ne laissait apercevoir que le bas des figures : les moustaches avaient un air de conspirateurs, les glabres le rictus d'une tête de mort. Le tout dans un désordre qui eût indigné un civil, notamment un archiviste, un bibliothécaire ou un épicier.

Je fus introduit auprès du général de M. M..., gros mastodonte d'homme, rouge de peau, blanc de poil, portant sur des bouffissures en vide-poche, des yeux d'un bleu mésange, l'air paisible et bonasse, assis, ce qui me stupéfia, devant une table où il n'y avait qu'un quart de soldat, alors que je m'étais imaginé un général toujours penché sur des cartes et des dépêches et disposant d'une cantine d'aluminium du dernier modèle chic. C'est certainement de quoi je n'aurais pas manqué de me pourvoir si j'avais été général à sa place. Je me tins au garde-à-vous le plus strict tant que dura le colloque du grand chef et de ses officiers d'état-major, des messieurs qui papillonnaient autour de lui avec des élégances déférentes de gestes, de démarche et de diction. Bien que le général m'interrogeât sans même jeter les yeux sur moi, je n'en menais pas large, car je savais l'homme tatillon et rude. Pour n'en donner qu'un exemple, il inspirait une telle frayeur aux cuistots dans les villages de repos, à l'arrière, que ces pauvres diables disposaient des toiles de tente autour des roues de leurs cuisines roulantes afin de s'y fourrer comme dans une sape dès que sa présence était signalée; et je n'aurais pas été surpris que ma capote fort sale m'attirât ce soir-là quelque observation roide et prompte comme un cha-

touillis de nerf de bœuf. A la fin, on me signifia que je pouvais m'en aller, et je me retirai plein d'une admiration perplexe pour la simplicité de l'administration directoriale de ma brigade. Dieu lui-même perdrait de son prestige si nous pouvions le voir en un bureau aussi nu.

Je constatai alors que mes deux lascars, trouvant que mon entrevue avec le général durait trop, avaient repris sans moi le chemin du retour. Un loustic m'expliqua en riant qu'il leur avait appris que le fort subissait chaque nuit, sur les onze heures, un marmitage effroyable : c'était bientôt le moment et ils n'avaient pas cru prudent de l'attendre.

Comme je m'en revenais par les trous d'obus pleins d'eau qui, parsemant le terrain, le rendaient plus mortellement dangereux que les grèves du mont Saint-Michel, j'entendis passer dans la nuit un cri épouvantable. Pour être capable d'un cri pareil, il faut avoir vécu de longues années au milieu des mugissements, beuglements, hennissements, cacardements, grognements, miaulements, clapissements, pépiements d'une ferme, et avoir le talent d'amalgamer cela, au moment suprême, en une onomatopée délirante d'amour et de regret pour la vie. Ainsi, dans le profond orchestre qui nous annonce la mort de Siegfried, entend-on retentir tous les thèmes des moments heureux ou tristes de son existence. Je me hâtai vers le point d'où partait cette clameur — car le cri s'allongeait en clameur comme une chandelle qui file — et j'eus une peine incroyable à le trouver. Une trouée de lune me permit de reconnaître au fond d'un immense trou d'obus, une surface clapotante, et, dans l'ombre du rebord, une masse indistincte désespérément agrippée aux gluantes parois. Le piège de boue et d'eau était si vaste, si profond et si glissant, que m'y hasarder était m'y perdre. Fort heureusement, un lebel tordu se trouva sous mes souliers, je l'arrachai

des glèbes et je le tendis au malheureux, ce qui lui permit de ramper lentement jusqu'au sol ferme. C'était Gugula. Quant à Nézette, il était déjà loin.

Dès qu'elle fut hors de son entonnoir de fourmilion, la fourmi Gugula, éperdue de gratitude, voulut donner l'accolade à sa colombe salvatrice; mais, de la crosse du lebel, je le tins froidement à distance, car il était tellement revêtu de boue qu'il faisait peur : on ne voyait plus que le blanc de ses yeux.

Le rescapé me voua une reconnaissance de chien recueilli. Puis une répartition d'effectif nous sépara et je n'en entendis plus parler. Il s'effaça complètement de mes préoccupations, s'enlisa pour de bon dans les fondrières de ma mémoire, et, dix ans après, le soir où Félix me proposa d'aller pêcher les écrevisses à Sainte-Pelade, j'eusse été fort en peine de dire s'il était encore de ce monde-ci.

Félix avait choisi ce soir-là parce que c'était celui de la fête locale et qu'il y avait quelque chance que les indigènes fussent absorbés par une grosse liesse. En temps normal, le ruisseau était inabordable à cause de la surveillance jalouse et féroce des Saint-Peladiens. Bien que leur préférant les pommes de terre, ils n'admettaient pas qu'on enlevât « leurs » écrevisses, qu'on foulât leur herbe et qu'on semât leur pré de boîtes à conserve et de papiers de boucherie : aussi bien était-ce une tribu insociable que les poseurs de balances des environs taxaient d'anthropophagie. Nous arrivâmes au ruisseau sur les dix heures, par une nuit bouchée : à trois cents mètres, vaguement illuminée, la bourgade était pleine d'une rumeur de foule, de musiques de manèges et d'explosions de pétards, ce qui d'ailleurs paraissait bien local et bien chétif entre l'écrasante paix des champs immobiles et ténébreux et le ciel tout lampionné d'étoiles.

Le ruisseau de Sainte-Pelade, large de deux mètres, est une succession de courants vifs et de bassins dor-

mants; là, des pierres et des rocs comme dans un gave; ici, des creux profonds et vaseux ainsi qu'en une rivière de plaine. Des saules et des aunes fixent de leurs racines les bords qu'affouillent les grosses eaux d'hiver. Sous l'abri de leur feuillage, nous trouvâmes une herbe courte (les foins étaient faits) toute pleine encore de la chaleur du jour, alors qu'ailleurs la prairie était déjà détrempée de rosée.

Nous posâmes furtivement nos balances et nous nous tînmes immobiles. Puis, étouffant nos pas et nos voix, n'usant de la lampe électrique qu'avec prudence et parcimonie, nous commençâmes l'incessant va-et-vient qu'exige cette pêche. Rien de plus curieux et de plus excitant qu'une levée. La pâle lumière électrique pénètre jusqu'au fond sinistre de l'eau et vous révèle le grouillement hideux des crustacés. Ils s'immobilisent, inquiets, déjà soulevés dans la balance, déjà pris, et, dans l'herbe, vos doigts frémissants de joie et d'avidité rencontrent des pinces démesurément ouvertes, des queues qui frétillent, les piquants et les aspérités d'une cuirasse enveloppant une friandise, quelque chose comme une châtaigne vivante.... Au bout d'une heure, notre sac était à demi plein. Nous écoutions, parmi les lointains bruits de la fête et l'incessant gargarisme d'une proche cascatelle, le vague grouillement qui s'en élevait, et nous projetions à voix basse d'en faire la moitié au court-bouillon, le reste à la bordelaise, à moins que mesdames nos épouses n'en décident autrement.

C'est à ce moment-là que les anthropophages de Sainte-Pelade nous tombèrent dessus. Ils s'étaient amenés sans bruit au nombre de trois. La bagarre fut brève. Les branches d'un aune, étendues au-dessus de nos têtes, arrêtèrent les premiers moulinets de gourdin et nous permirent de nous ressaisir. Félix, d'un coup de tête, envoya un des assaillants dans le ruisseau, je plaçai un magnifique direct dans la figure

d'un autre, qui tomba à la renverse, et le troisième prit la fuite sans doute pour renouveler la ruse de guerre d'Horace. Mais nous connaissions aussi bien que lui nos classiques, et nous nous gardâmes de le poursuivre. Un spectateur n'eût vu qu'un vague et rapide déplacement d'ombres, n'eût entendu que le cri des branches et des feuillages froissés par les gourdins, les coups sourds échangés, les jurons étouffés, le grand floc du plongeon, le piétinement sourd et pressé du combat et les bruissements ailés de la fuite.

« Filons », cracha Félix, haletant.

Nous ramassâmes hâtivement notre barda, et puis hop! en direction de la petite route où nous avions laissé nos bicyclettes.

Or, comme nous allions les enfourcher, un cri épouvantable traversa la nuit. Pour être capable d'un cri pareil, il faut avoir vécu de longues années au milieu des mugissements, beuglements, hennissements, cacardements, grognements, miaulements, clapissements, pépiements d'une ferme, et avoir le talent d'amalgamer cela, au moment suprême, en une onomatopée délirante d'amour et de regret pour l'agriculture. Je m'arrêtai net, pris d'un étrange vertige. J'entrevis un terrain fauve, semé de mares rondes reluisant vaguement dans l'ombre, parmi les barbelés. Du ruisseau, un cri plus distinct monta :

« A moi, caporal!

— J'y vais, attends-moi, dis-je à Félix.

— Tu es fou! Tu vas te faire assommer! »

En quatre enjambées, je revins sur les lieux de l'escarmouche. Je butai et tombai sur le corps de l'homme que j'avais étourdi d'un coup de poing. Puis, la lampe électrique en avant, je me penchai sur l'eau noire. Au beau milieu émergait une figure crispée et un bras battant l'air. Je reconnus Gugula. Il était enfoncé dans deux mètres de vase, de feuilles mortes

et d'humus, et, au moindre mouvement, s'enfonçait encore. Je lui tendis la main et, m'attachant de l'autre à un aune, je l'aidai péniblement à sortir de son enlisement.

« C'est encore toi, Gugula?

— C'est toi, caporal? »

Nous pensions rêver. Le canon ne tonnait pas; rien que de lointaines musiques de fête. L'autre individu, maintenant debout, titubait dans l'ombre et n'y comprenait plus rien. Cet animal d'enlisé, comme la première fois, voulait m'embrasser : halte-là, camarade! A la fin :

« Allons à la maison, fils de loup que tu es, dit Gugula, tu as failli me noyer et me voilà sale comme un cochon. C'est égal, je suis content de te revoir, caporal. Je te croyais mort! Viens donc. En voilà une rencontre! »

La maison de Gugula n'était qu'à trois cents mètres de là, et le champ de bataille était son pré. Tous les siens étaient à la fête. Il alluma une lanterne, je hélai Félix, qui ne se rapprocha qu'avec prudence. Gugula se mit tout nu dans l'auge où buvaient les bestiaux, et nous le lavâmes aux flambeaux comme un nouveau-né : cela ressembla vaguement à un baptême de Saxon par Charlemagne....

Et, lorsque la femme de Gugula revint chez elle, avec les voisins et les enfants, elle trouva quatre hommes attablés dans la cuisine et dépeçant un poulet froid, tandis que bouillait déjà dans la marmite l'eau parfumée du court-bouillon où nos écrevisses allaient revêtir la pourpre cardinalice. Il était aussi question de Froide-Terre, de Douaumont, du ravin de la Mort et autres lieux folichons de jadis. Deux anciennes classes quinze, heureuses de s'être retrouvées, s'accusaient réciproquement, le verre à la main, l'une d'engraisser et de prendre de la brioche, l'autre de perdre déjà ses cheveux.

« Toutes les fois que j'y tombe, disait Gugula déjà pompette....

— La prochaine fois, me dit Mme Gugula, ayez l'obligeance de l'y laisser. »

Mi-figue, mi-raisin, elle disait cela avec un air de maîtresse femme qui m'a laissé croire qu'après notre départ Gugula eut à supporter à huis clos un de ces orages domestiques auprès desquels un *trommelfeuer* à Verdun n'était que chanson et billevesée.

LA FALAISE

Lorsque me fut assignée la circonscription montagneuse de Sainte-Croustade, mes yeux n'avaient encore jamais contemplé que les plates et fuyantes perspectives des plaines. Je m'attendis à trouver une petite ville noire, glaciale, étirée dans une gorge ou suspendue sur un précipice : au lieu de quoi, gracieuse et plaisante, Sainte-Croustade somnolait dans ses collinettes comme un chat au creux d'un édredon. Mais, au-delà de ces rondeurs riantes et vertes, mises en musique par deux gaves, s'entrevoyait un être formidable, tout en épaules massives et sombres, en bosses extravagantes, une espèce de Quasimodo, large comme tout l'horizon et soulevant jusqu'à trois mille mètres son crâne chauve coiffé d'un bonnet de neige.

Les gens de Sainte-Croustade qui sont montagnards de la pointe de la langue comme les Landais sont marins du tranchant, m'assurèrent que « j'allais en voir de dures », que mon prédécesseur avait été dévoré par les Pyrénées, *et cœtera....* Effectivement, il me fallut prendre les chemins montants, escarpés, les quitter souvent pour les pistes ou même le terrain sauvage, mettre en accord mes pieds et mon cœur, surveiller mes transpirations, apprendre la prudence et me méfier des courants d'air dont étaient pleines les petites

écoles que je visitais. Mais, armé du grand restol (1) de la Vallée-Mauvaise, il m'était venu une volonté de surmonter et de vaincre qui, en moins de trois mois, me transforma en un véritable inspecteur montivague; et, durant ce dur apprentissage, je vis de préférence les postes les plus difficiles, ceux où l'on m'attendait le moins.

Les postes les plus difficiles sauf un, devant lequel je reculais instinctivement. Le plus haut, Larins. Non point parce qu'il était le plus haut, mais parce qu'il était, me disait-on, le *mieux gardé*. Les gens de là-haut-dans-les-nuages aimaient si fort leur « doumézelle » et considéraient l'inspecteur comme un personnage si redoutable que lui jouer de mauvais tours à chaque visite était devenu une tradition locale. Quels mauvais tours? On ne m'en citait qu'un : le pauvre M. Planchetorte, mon prédécesseur immédiat, avait été arrêté par un indigène et tenu en conversation dans une ruelle le temps de lui faire recevoir sur la tête la petite avalanche d'un toit se déchargeant de sa neige. Je pressentais donc quelque chose de ridicule et ajournais ma visite toutes les fois que Larins me venait à l'esprit.

Et puis c'était si loin, si loin! Une longue vallée avec un autobus; et puis une autre vallée moins longue, plus étroite, sans autobus; et puis rien qu'un sentier rocailleux s'élevant de biais dans les bois et montant, montant, montant tout droit pendant une heure, sans de ces contours ravissants qui vous offrent soudain la surprise d'un aspect nouveau de la houle des monts et le rafraîchissement des brises.

Pourtant, il fallut bien y aller, et, un jour de février, air vif et soleil clairet, j'arrivai fort las en vue des bicoques noires de Larins. Le terrain devenait plus doux et formait une espèce de plate-forme inclinée

(1) Bâton ferré.

dont les petits champs portaient encore des plaques de neige. Je n'y vis que deux indigènes occupés à gratter je ne sais quoi en terre découverte. L'homme maniait une houe dans un jardinet si penchant qu'il avait le menton sur le genou gauche et la jambe droite rejetée toute roide derrière lui comme le pied d'un chevalet. Au tintement de mon restol sur les rocs du chemin, ils se redressèrent, me regardèrent venir de loin, me devinèrent (Ah! cette serviette de cuir!...) et, après un court colloque, la petite vieille sèche et maigre fila vers le village avec une agilité d'isard.

« La doumézelle ne sera pas surprise », pensai-je.

J'avais remarqué que l'estafette se déchargeait de sa houe sur le mur de pierres sèches du chemin. Je la pris en passant, et, pour tromper le calcul qu'elle avait fait sur mon temps de marche, hâtai le pas. L'école n'aurait pas été facile à découvrir, étant une cassine comme les autres et logée parmi les autres, sans son tuyau de poêle dépassant d'un fenestron en canon anti-aérien et sans les lambeaux de papier couverts d'écritures violettes et rouges qui parsemaient les boues d'alentour. Sur le seuil, je me trouvai cap à cap avec la vieille qui venait de délivrer son télégramme.

« Tenez, mère-grand, vous avez oublié votre outil. »

Air capot. Elle comprit mon sourire de coin, se confondit en remerciements dans le patois chantant de ces montagnes, qui est l'extrême gazouillis du gascon, et s'effaça pour me laisser entrer.

Je vis une petite salle au plafond bas, tout en solives grossières, aux parois enfumées, couvertes d'une lèpre noire et verte là où le mur s'adossait au terrain. Le plancher troué laissait respirer une odeur d'étable. Le mobilier paraissait taillé à la hache. Le poêle était un cylindre de fonte. Quinze enfants, filles et garçons, se levèrent dans un grand fracas de sabots et me

saluèrent en chœur : « Bonjour, monsieur l'inspecteur! » Ils avaient des faces rondes et de bons yeux naïfs. La doumézelle était une jeune fille très brune, maigre, nerveuse, le regard noir et direct, très beau, très intelligent, très volontaire, et vêtue comme une montagnarde. Je la savais sédentaire. Elle n'avait pas, comme tant d'autres, « la jarretière enchantée », c'est-à-dire qu'au lieu de s'envoler dans la vallée chaque jeudi, chaque dimanche, elle restait au milieu de ses gens. C'était une des raisons qui la faisaient aimer. Elle m'avança sa chaise.

« Que faisiez-vous, mademoiselle?

— Un exercice de composition française.

— Voyons le sujet.

— La fête patronale. »

Je m'émerveillai. Comment! en ce haut village où les enfants n'avaient jamais vu ni une brouette, ni une bicyclette, pas même un autobus filant gros comme un scarabée sur la routelette de la vallée, on prétendait écrire de manèges, de baraques foraines, de tir au pigeon, de balançoires et de montagnes russes!... J'ouvris le cahier; le sujet précédent était encore plus beau : « Entrée d'un train en gare. »

« Ne pensez-vous pas que ces sujets concernent des choses inconnues à ces petits montagnards?

— Oh! je le sais bien, monsieur l'inspecteur, mais ils ont des gravures sous les yeux.... Et puis, les sujets, ils auront peut-être à les traiter le jour du certificat d'études!

— Bon! bon! nous verrons cela ensemble après la classe.... »

Pour interroger un élève, je pris au vol un nom dans le registre d'appel : « Soucasse, levez-vous. » Sept écoliers se levèrent. Ils s'appelaient tous Soucasse. « Non! non! cela fait trop!... Voyons, un autre, Escassut.... » Les huit autres écoliers se levèrent. Ils s'appelaient tous Escassut. Vallées fermées, sangs



J'ALLAI, ÉVITANT DE REGARDER L'ABIME....

mêlés. C'était une bonne petite classe, très bien conduite. J'entendis une excellente leçon de lecture, marquée toutefois par une question malheureuse : « Pourquoi le cygne (de Sully Prudhomme) s'arrête-t-il à la place éblouissante où le soleil se mire? — Pour avoir plus chaud, madoumézelle! » A ce moment précis, le poêle se mit à fumer si abominablement que la pièce devint intenable : je donnai le signal de la récréation. Le soleil commençait d'ailleurs à pendre, il me fallait penser au retour.

Mlle V... voulut m'accompagner jusqu'au chemin. Je l'en remerciai. Elle insista. Non, elle devait rester avec ses élèves. Quand je fus pour prendre la descente, je m'aperçus que trois sentiers fourchaient devant moi. Lequel choisir? J'aperçus un montagnard dans un enclos : « Pour descendre au Port? — A gauche, monsieur! » Et je m'engageai dans le sentier de gauche tout à fait tranquillisé, riant encore dans ma barbe de l'astuce du cygne.

Au bout de cinq minutes de marche, je vis brusquement que l'homme m'avait fourvoyé. Le sentier aboutissait à une falaise verticale, concave, qu'il contournait en formant une corniche effrayante : à droite un mur de quarante mètres, à gauche l'abîme, une grise et roide coulée d'éboulis prête à recevoir cent mètres plus bas le corps livré par le vertige ou le faux pas. Le passage avait la largeur des pieds. S'y aventurer me parut une folie.

Je me retournai vers le village, indécis, et je vis que là-haut toute la population me regardait.

Il y avait des têtes emplissant tous les fenestrons, crénelant de noir toutes les murailles. Je compris qu'à mon tour je subissais une épreuve. Que penseraient de moi ces braves gens — et Mlle V... — si je faisais demi-tour? J'avais pourtant furieusement envie de faire demi-tour....

Ah! il est bien vrai que le courage du toréador lui

vient en partie de l'œil noir qui le regarde! Ma résolution fut prise tandis que j'allumais la cigarette qui justifiait mon arrêt — mon hésitation; et je m'engageai sur la corniche en pensant aux paroles de Prospero pendant la tempête :

« *Be collected.... Play the man....* »

Après tout, j'étais un montagnard novice et le passage constituait pour moi une réelle épreuve de sang-froid. J'allai, bandé, dur, prudent, évitant de regarder l'abîme, tâtant le terrain du pied, m'appuyant à la paroi humide, pensant seulement à tous ces gens qui me regardaient de là-haut, et jetant pardessus tous ces gestes un air de parfaite désinvolture. Je ne commis qu'une seule faute : regarder le ciel. Les grands nuages blancs que chassait sur l'azur un vent vif paraissaient sortir de la falaise et lui donnaient l'air de se renverser. La terre tourna sous moi, j'eus trois secondes de vertige. Je pus me ressaisir et j'arrivai enfin à l'autre bout. Ouf! L'idée de me retourner et de faire un signe narquois à mon public me parut une bravade puérile. Pourtant, je désirais marquer le coup par un geste : je ramassai donc quelques pissenlits pour confirmer mon calme. Ils m'embarrassèrent ensuite et je les jetai dès que je fus hors de vue.

Le jeudi suivant, je reçus la visite de Mlle V... qui me dit :

« Monsieur l'inspecteur, je viens excuser mes bons sauvages de Larins : ils ont trouvé moyen de boucher mon tuyau de poêle pour le faire fumer pendant votre visite. Si j'insistais pour vous accompagner, c'est que je craignais que vous ne preniez, comme vos prédécesseurs, le chemin de la falaise. L'erreur est presque inévitable....

— Ah! tous mes prédécesseurs ont fait comme moi?

— Non, monsieur l'inspecteur, ils sont allés jusqu'à la falaise... et ont rebroussé chemin. »

Je me mis à rire avec fatuité.

« Vous êtes le premier qui ait osé passer. Cela vous a valu l'estime des gens du village. Ils m'ont dit : « Prenez garde à cet inspecteur, doumézelle, c'est un « rude, il fera un vrai homme du pays.... » Et ils m'ont chargée de vous offrir ceci de leur part. »

Et Mlle V... me montra un cabas plein de beaux pissenlits.

« Les braves gens! Ils ont deviné que je les adore! Avec des lardons, c'est une salade de dieux! »

C'est ainsi que je fus nommé montagnard d'adoption par les braves gens de Larins. Oui, les *braves gens* de la montagne ariégeoise, radieuse et farouche.... Et chaque année je pris l'habitude d'y grimper au temps où les primeurs du bas pays passaient, parce que je les retrouvais là-haut plus tardives, ayant le caractère exquis qu'on attribue aux roses d'automne, et offertes de si bon cœur!

Au retour, naturellement, je passais par la falaise, c'est le plus court.

UNE CELEBRITE LOCALE

Et le fils de la Pélicane, lancé en l'air par le levier de la grosse cloche, disparut dans l'abîme, au-delà des créneaux....

Détournons nos yeux de sa chute. La vision d'un être humain abandonné à la pesanteur est navrante : bras et jambes désespérément ouverts dans le vide, il a l'air d'une pauvre grenouille qui tombe de la lune; et, dans sa hâte grossière d'arriver au sol, il néglige d'imiter la feuille jaune se détachant d'un platane selon la spirale d'un atterrissage compliqué, gracieux et nonchalant. Faisons preuve de goût en concentrant plutôt notre attention sur le théâtre de cette histoire : Montastruc et son clocher.

Figurez-vous, au milieu d'une très vieille bourgade, une très vieille église.

Une très vieille bourgade dont les maisons sont groupées comme des chariots d'émigrants pour constituer, de leurs murs extérieurs percés de meurtrières, une manière de rempart continu. On a dû s'arquebuser là du temps de la barbiche de Calvin; les gens qui recevaient des chevrotines du creux des bicoques avaient la consolation de tomber sur un lit de persil ou dans une plate-bande de fraisiers : car tout autour de ces murs régnait et règne encore le fouillis de délicieux et minuscules jardins. On a, depuis l'époque

de ces escarmouches théologiques et horticoles, inventé la tolérance et les brigades de gendarmerie; et les gens de Montastruc se sont hasardés à percer quelques fenêtres dans ces grandes murailles, où elles bâillent entre lierre et vigne vierge sans réussir à dissimuler tout à fait un accueil méfiant et rébarbatif.

On entre dans la très vieille bourgade entre deux coins de murs bardés de deux bornes écaillées par les moyeux, et l'on suit des ruelles étroites et sombres au bout desquelles éclate, dans l'encadrement noir d'une porte ogivale à demi démantelée et entignassée de broussailles, la grande clarté des champs voisins. Certaines maisons ont du ventre et poussent leur étage au-dessus de la chaussée comme une voûte de pont. Le sol est gluant et fétide. Le soleil ne s'aventure là-dedans qu'avec l'air gêné, fâché et pressé d'un honorable monsieur qui s'est égaré, en sortant de la gare, dans le vilain quartier d'une ville.

Et voici l'église. Elle vous offre une façade austère, haute et grise, entre deux tours octogonales sans ouvertures, hérissées de gargouilles pour lesquelles semblent avoir posé les chiens les plus hideux du pays. D'en bas, ces figures féroces (purement ornementales, car elles ne conduisent point l'eau de pluie) ont l'air de vouloir vous dévorer; d'en haut, ce ne sont plus que des corbeilles d'herbes folles et des pouponnières de moineaux. Dans la façade même, deux hautes ogives aveugles encadrent l'ogive de la porte d'entrée, qui, minuscule entre elles, fait penser à un cul-de-jatte conduit au violon par deux gendarmes escogriffes. Les piliers en plein mur qui soutiennent les voussures ont des chapiteaux sculptés en collaboration par l'homme et par le temps; l'homme a essayé d'y figurer des feuilles de chêne et n'y a point réussi; le temps a pratiqué là-dedans des trous si parfaits et si profonds qu'on y fourrerait le poing. C'est dans ces sortes de cendriers qu'avant de franchir

le seuil de l'église, les jours d'enterrement, les hommes déposent pieusement leurs cigarettes; puis, ils les y oublient, et le sacristain, sans même prendre le temps de quitter sa robe et son surplis, se dépêche de venir glaner ces mégots, crainte que les galopins de Montastruc n'y passent avant le dernier *amen* de l'office.

En haut, le pan de façade se termine par des créneaux alignés d'une tour à l'autre, et, sur le chemin de ronde, s'élève une arcade à deux baies où pendent les cloches en bronze vert.

Quand on y arrive par le petit escalier en colimaçon de la tour de droite, roide comme une échelle de moulin, contourné pour brouiller à plaisir votre sens de l'orientation, on émerge tout étourdi dans le soleil, l'air vif, l'espace, le vide, et on a l'impression de se trouver sur l'échafaudage qui permit à Dieu de badigeonner d'azur le plafond. La bourgade n'est plus qu'un champ de tuiles, une espèce de dallage de cuisine sur lequel errent des chats microscopiques. Tout autour de Montastruc et de ses jardins, les collines vertes, innombrables et rondes, sont l'auditoire attentif et immobile qui assiste à la représentation que les Pyrénées donnent éternellement dans le fond de l'horizon : un drame linéaire et plastique se développant d'ouest en est dans ses symphonies magistralement orchestrées de bleus de vapeur d'eau, de violets de crépuscule, de noirs de sapinière, de verts de pâturage, de gris de pluie, de roux de hêtraie et de blanc de neige.

Au pied du clocher, dans la petite place, vont et viennent des dos roses de pourceaux trop réduits à des proportions de porcelets pour que l'éventualité de s'en servir comme de coussins puisse diminuer l'horreur qu'inspire l'appréhension d'une chute.

On lève peureusement les yeux, ainsi qu'un infirme renonce un instant à l'appui de sa canne, et on aperçoit les cloches suspendues à d'énormes masses de bois qu'elles enlacent et étreignent en de longs tentacules

de fer, corolles lourdes comme des rochers, sensibles au heurt du doigt comme le cristal d'une coupe à champagne. Un gros levier, fiché en la masse du bois comme un timon, permet de les lancer; et, quand elles sont ébranlées à grand carillon, le diable seul pourrait suivre et compter les moulinets que décrit cette terrible massue. Car les cloches tournent alors autour de leur axe comme un moniteur qui fait le « grand soleil » à la barre fixe. L'homme profite des courtes hésitations que marque parfois le point mort pour lui colloquer une nouvelle saccade. La mécanique primitive d'où tombe la musique des cloches d'Ariège est donc telle que le moindre Angélus peut coûter un assommement d'homme, voire de femme, quand la sacristine aide le sacristain.

Mais la sacristine de Montastruc n'aidait jamais le sacristain. Alors, il conviait les galopins du bourg à monter « secouer les cloches ». C'est ce qui fit que Théodule, le fils de la Pélicane, s'étant le jour de Pâques laissé surprendre par la redoutable balançoire, fut happé et jeté par-dessus le bastingage.

Il disparut comme s'envole un chapeau par la portière d'un train, comme se lâche un seau dans un puits, comme plonge un rat d'eau surpris, comme s'évanouit un feu follet qui n'a plus de gaz dans la lampe. Et il arriva en bas avant que les autres aient compris qu'il en avait pris le droit chemin.

Ses impressions de voyage, il les exprima plus tard ainsi :

« Me semblait que mon ventre mourait en tombant. »

La seule qui vit cela d'en bas fut la mère Pagode, qui essaya de décrire aussi exactement que possible ce spectacle rapide et effrayant :

« Quand il a tombé, ça a fait comme... comme une bûche que ça, que ça... que je m'ai dit.... Pan! par terre. J'ai cru que c'était un fagot, mais ça remuait,

c'était le fils à la Pélicane! Et voilà les autres qui passent leur tête là-haut et qui crient : « O macaniche! « il est mort! » On n'osait pas le toucher, le pauvre. Et puis, voilà la Pélicane qui arrive et qui se jette sur son Théodule, qu'elle était par terre encore plus plate que lui. Ça m'a fait une révolution de voir ça, mon bon monsieur. Le médecin a venu et a dit : « Il a « de la veine, ce garçon-là, il n'a rien qu'un peu de « courbatures dans les astriculations, il aurait pu se « casser son verre de montre, que c'est la première « fois que je vois ça : il y en a qui sont en cahoute-« chougue. »

Le Théodule en caoutchouc de la Pélicane (ainsi nommée à cause d'un goitre rond, rose et reluisant comme une magnifique oronge, d'un goitre presque joli) devint célèbre. On conta sa chute dans les journaux. Tous les médecins du pays voulurent le voir, le palper, l'ausculter; puis ce furent les montagnards des pays voisins, désireux de connaître la méthode de ce garçon de quatorze ans qui sortait indemne de cabrioles verticales de vingt-cinq mètres; puis les sportifs, particulièrement les nageurs amateurs de plongeons et les rugbymen; puis les estivants de la station thermale voisine; puis les touristes; puis tout le monde. Il fut noté dans les guides qu'il existait à Montastruc « un vieux clocher très pittoresque et très haut, d'où, en 1928, un enfant qu'on pouvait voir dans la bourgade (s'adresser au sacristain) était tombé sans la moindre fracture de l'humérus ou du péroné ».

Dans les débuts, la Pélicane fut très fière de cette procession de gens. Elle donna d'amples explications, fit déshabiller Théodule pour qu'on le vît mieux, montra le lieu de l'atterrissage, posa avec son fils et son mari devant les kodaks. Puis elle s'en lassa et voulut fermer sa porte. Mais l'astucieux sacristain, que ce flot de gens visitant le clocher mitraillait de pourboires de tous les diamètres, l'astucieux et avide sacris-

tain lui fit comprendre qu'il fallait exploiter « ça » de moitié. Alors le Pélican fit un écriteau qu'il plaça sur la porte de son taudis :

Isi on peuvoir pour 0,50 le
fis de la Pélicanne qui tombat
de le clochet san ce fère de malle
(25 m. de ot).

On fit photographier Théodule dans son bel habit de première communion et on le vendit en cartes postales-souvenir.

Il fallait voir ça pendant les grandes vacances! A chaque instant, des autos ronflaient aux abords du village. Les touristes, effrayés par l'étroitesse des ruelles, laissaient leurs voitures sur le chemin. Ils s'adressaient à la vieille Gonille, paralytique toujours assise devant sa porte, dans un bain de soleil.

« Vous habitez une bien pittoresque bourgade, madame.

— Oh! oui, monsieur, ça monte pour y arriver!

— Nous voulons dire : bien jolie.

— Oui, monsieur, elle n'est pas loin de la grand-route.

— On nous a dit que votre clocher valait qu'on vînt le voir.

— C'est vrai, tout le monde vient le voir, ce clocher : on lui trouve quelque chose. Moi, que voulez-vous? je ne lui trouve rien.

— Où faut-il passer pour y aller?

— Par là-bas, mon bon monsieur, par là-bas.

— Et peut-on voir aussi l'enfant qui en tomba sans se tuer?

— Bien sûr! Bien sûr! Il y a une pancarte, si vous savez lire. »

On allait donc chez les Pélican, on versait 0 fr. 50, on achetait une carte postale-souvenir et enfin on était

admis à voir Théodule, qui conduisait les touristes à l'endroit où il était tombé. C'est d'en haut seulement qu'on se rendait compte de la splendeur de la performance. « *Unglaublich!* » disaient les Allemands. « *Wonderful!* » disaient les Anglais. « *Maraviglioso!* » disaient les Italiens. « *Pfsktmhsf!* » disaient les gens venus de pays inconnus qui ne sont pas marqués sur l'Almanach des P. T. T. Et peu à peu cette espèce de pèlerinage tournait au plus grand profit du commerce local. L'aubergiste, ayant affiché des écrevisses, fit salle comble tous les dimanches; la buraliste doubla ses commandes à l'entrepôt des tabacs; le sacristain s'acheta une calotte neuve et se mit à dédaigner les cigarettes ensalivées qu'on laissait dans les chapiteaux; et comme toutes les cinq chevaux familiales grillaient leurs bielles dans la côte, un garagiste s'établit à l'entrée de la bourgade.

Malheureusement, quelque chose d'imprévu se produisit. L'accidenté, en grandissant, se voyait confier par son père une foule de petits travaux domestiques. Le Pélican lui ayant notamment laissé le soin de remonter la grande pendule de Morez, plantée comme un grenadier au garde à vous dans un coin de la cuisine, le malheureux Théodule-en-caoutchouc, s'étant juché sur une chaise, perdit l'équilibre, tomba sur le plancher et se tua net.

Ce fut une consternation semblable à celle qui régna dans Montastruc lorsque le phylloxéra fit périr toutes les vignes.

Alors l'aubergiste, le garagiste, le sacristain, les Pélican, et tous ceux qui avaient pu tirer quelque profit de l'afflux des touristes, tinrent un grand conseil de guerre en veillant sa dépouille mortelle cassée; et ils parlaient si bas que la flamme des cierges frémissait à peine de leurs haleines. Les obsèques, qui eussent dû être municipales, furent expédiées au plus petit bruit. L'intérêt local cousit toutes les bouches.

Théodule disparut de la surface de la terre sans que personne aux environs immédiats s'en aperçût. Mais il fut immédiatement remplacé en son emploi par les quatre garçons de son âge qui se trouvaient disponibles dans la localité, quoique n'étant jamais tombés même de leur banc à l'église. Un contrat en règle avait réglé l'ordre selon lequel chaque famille intéressée devait produire son enfant et profiter de l'entreprise :

« En 1930, le des Guéridon; — en 1931, le des Sidoine, épissier; — en 1932, le des Cafourche; — en 1933, le des Truc, sacristin. »

Une ristourne de vingt pour cent était assurée aux Pélican, qui cédaient leur enseigne, leur clientèle et leurs droits d'auteurs. C'est grâce à cette organisation que la pluie d'or touristique se maintint encore plusieurs années.

Mais, depuis 1932, on a enregistré une diminution sensible des visites. C'est la crise. Truc, le sacristain, dont c'est maintenant le tour d'exploitation, s'estime volé. Et les autres défendent à leurs enfants de l'aider « à secouer les cloches », crainte qu'il ne tente de ranimer le commerce local par une nouvelle chute qui pourrait se terminer plus mal que la première. Un miracle, ça n'a lieu qu'une fois.

VERCINQUEGETORISQUE

Ce matin-là, Mme Halbran portait sur sa magnifique chevelure brune un singulier petit chapeau qui dut m'arracher un regard insolite, car elle me dit en riant :

« Il vous tire les yeux. Regardez-le franchement. Il est de ma confection. C'est un chapeau-souvenir.

— Un chapeau-souvenir?... Je le trouve charmant.

— Ici, sur le trottoir, ce serait trop long, mais si vous venez prendre le thé dimanche à la maison — mon mari dit que vous êtes un vrai sauvage —, je vous dirai ce que symbolise cette couronne de verdure : tant pis si vous le couchez ensuite dans vos papiers! »

Et Mme Halbran, qui garda les moutons jusqu'à quinze ans — avant d'être reçue première à l'agrégation d'histoire naturelle —, le dimanche d'après me conta ceci :

« Vous savez que j'ai été une petite paysanne simplette jusqu'au jour où un vieux professeur retiré dans mon village s'avisa de m'apprendre le grec, le latin et les mathématiques. J'étais alors brune comme une mûre et j'avais une chevelure si abondante qu'il m'eût été possible de m'envelopper d'elle mieux que ce personnage des contes de Merlin ne le fit de ses oreilles. Bien entendu, je n'avais jamais noué autour de mon menton que les coins d'un mouchoir de tête, et vous

devinez que je mourais de l'envie de porter un chapeau.

« Mais à cette époque-là, l'argent avait une valeur encore inentamée. Un sou était fixement un sou. Un homme pouvait vivre une semaine d'un louis d'or de dix francs. Si papa Pasquet, mon père, Papa'Squet, par abréviation, encore appelé Vercinquegétorisque par tout le village, m'avait entendu lui demander le prix d'un tout petit galurin, il m'eût traitée de folle. Les chapeaux que portaient mes sœurs aînées pour aller à la ville, elles les confectionnaient de leurs doigts de fée, je n'arrive pas à comprendre avec quoi, peut-être n'était-ce que du brouillard matinal sur une forme d'osier.

« Je dois vous dire — cela compte dans mon histoire — que Papa'Squet était affublé de ce sobriquet historique à cause de je ne sais quelle ressemblance avec le chef des Arvernes. Il avait de grandes moustaches blondes retombantes, des yeux bleus, un air hardi que démentait son caractère paisible, un peu endormi. Il avait servi dans les dragons et en parlait souvent avec fierté. Cela dit, je reviens à mon rêve de chapeau.

« Un matin que je portais un pot de lait à Mme Ballode, notre riche voisine, je la trouvai occupée à faire sur le parquet le tas du chiffonnier. Il y avait, sur la pyramide de vieilles choses au rebut, une petite toque noire tout aplatie, qui devint immédiatement l'objet de ma convoitise.

« — Oh! madame!...

« — Quoi?

« — Ce joli chapeau....

« — Eh bien, ma fille?...

« — Vous le jetez?

« — Je ne le jette pas, il va s'en aller avec le reste, mais, s'il te plaît, je te le donne. »

« Je pris la toque et j'avais si peur que Mme Bal-

lode ne revînt sur sa générosité que je m'enfuis sans attendre mon pot vide. C'était du velours sur une armature de laiton, mais absolument nu. Il y fallait une garniture. Je cachai ce trésor pour me donner le temps de trouver l'agrément nécessaire, et je vous prie de croire qu'aucune question d'examen n'a jamais aussi fortement tendu ma réflexion. Le hasard vint heureusement à mon secours : excusez cette phrase toute faite.

« Mon père avait eu l'idée saugrenue de suspendre son casque de dragon au bout de notre batterie de cuisine en cuivre. Il exigeait de ma mère qu'il fût astiqué régulièrement avec le même soin que tout le reste. Quand un visiteur lui demandait à quoi pouvait servir un pareil ustensile, il répondait sans rire :

« — A cuire les melons. »

« Peu de temps après le don de Mme Ballode, il reçut et traita bien un camarade de régiment. Ils parlèrent tant de leurs souvenirs communs que Vercinquegétorisque eut l'idée de voir si son casque de fantaisie était resté à sa pointure. Il le décrocha et, s'en allant à l'armoire, en tira deux objets que je ne connaissais pas : une crinière et un magnifique plumet rouge qu'il ajusta au casque, et les deux amis passèrent un long moment à essayer la daubière à melons, se la disputant ainsi que des enfants et prenant là-dessous des airs héroïques qui vous eussent fait mourir de rire.

« De là vint que, le lendemain, j'ouvris l'armoire à mon tour et m'emparai du beau panache. Il était tout en plumes de coq que je n'eus plus qu'à défaire pour entourer ma petite toque de velours d'une jolie garniture rouge. Je fis ce travail en cachette, pendant que je gardais les moutons, sans m'en ouvrir à personne, pas même à mes sœurs. Puis, mon chef-d'œuvre terminé, je l'essayai. Nous n'avions qu'une glace à la maison : celle, suspendue à l'espagnolette, où Vercin-

quegétorisque se mirait pour se raser. On n'y voyait que le bout de son nez. Cela me conduisit à faire tant de contorsions pour essayer d'obtenir une vue de mon ensemble que je m'y laissai surprendre par mon père. Papa'Squet reconnut très bien la charpie que j'avais tirée de son plumet et se mit en colère :

« — J'y tenais, entends-tu? J'y tenais comme à la prunelle de mes yeux! Tu aurais dû me le demander au lieu de me le chiper.... Je ne te l'aurais pas refusé.... Mais puisqu'il en est ainsi, au lieu d'aller à la fête dimanche prochain, tu sèmeras les haricots dans le champ de la Pierre. Tout crime mérite une punition!... »

« Il fallut en passer par là. Le dimanche de la frairie du village, je dus aller semer un grand plein panier de haricots blancs au champ de la Pierre, ainsi nommé à cause d'un gros roc arraché du sol par la charrue et roulé jusqu'à la pointe de ce petit lopin en triangle. La terre était prête : je n'avais qu'à lui confier la semence. La punition était dure parce que je n'étrennais pas mon joli chapeau et parce que les bruits lointains de la fête, musiques, pétards, bruissements de foule, m'empêchaient de m'absorber dans mon travail. Pendant plusieurs heures, je fus consciencieuse. Mais, quand je vis mon panier aux trois quarts vide, il me vint un dégoût si brusque, une révolte si folle que, renversant la pierre grâce à la force que donne l'indignation, je vidai dans son creux tous les haricots restants, puis la replaçai exactement sur la graine ainsi condamnée à disparaître.

« Mon père vint voir où en était l'ouvrage. Devant mon panier vide, il me dit : « C'est bien! », regarda par méfiance si je n'avais pas lancé de la semence dans les herbes des lisières et me déclara enfin que, puisque j'avais si bien travaillé, j'irais à l'octave de la frairie.

« Ah! ce fut une belle revanche! Juché sur ma

chevelure trop opulente, mon petit galu noir et rouge semblait perdu sur une meule. Il tanguait à chacun de mes pas, pareil à une des galères athéniennes qui partirent couronnées de fleurs pour la conquête de la Sicile. Tout le monde me regardait et riait. Mais je fus plus courtisée que les autres. Les gars se succédaient pour me faire danser et l'un d'eux me dit que j'avais l'air d'une vraie « doumézelle ». Mais allez vous fier à des articles militaires! Pendant les valses et les polkas, mes plumes de coq s'envolèrent une à une. Pauvre plumet! Quelle piteuse mine il eût faite dans une vraie bataille! Les autres filles, jalouses, me criaient : « Tu t'effeuilles, Marinette!... Tu neiges « rouge, Marie! » A la fin du bal, il n'en restait plus qu'une, et ma foi, le chapeau n'en était que plus joli : ce fut ma première leçon de bon goût.

« — Votre histoire, chère madame....

« — Attendez, elle n'est pas finie. Les haricots, en germant, couvrirent de leurs feuilles vertes une partie du champ, tandis que l'autre restait absolument nue.

« — C'est curieux, marmonnait Vercinquegétoris-que, la graine était pourtant bonne.... Serait-ce l'ombre de la garrigue?

« Quelques jours après, il me dit d'un air bizarre :

« — Marinette, viens voir.... »

« Il me conduisit au champ des haricots et me montra la Pierre. Sa rondeur nue était devenue ravissante parce que les haricots que j'avais cachés sous elle, ayant tous germé, l'avaient entourée d'une courtine de verdure : de grandes tiges, pâles de l'effort fait pour sortir de cette prison, et des feuilles s'épanouissant enfin à la lumière avec un air exténué et heureux. L'ensemble était d'un goût parfait.

« Mon père eut le bon esprit d'en rire. Il était encore temps d'en semer d'autres. D'ailleurs, la récolte de cette corbeille fut extraordinaire. Cela me fit définitivement pardonner et je ne fus punie que par

les rires de la maisonnée, bientôt par ceux de tout le village.

« — La Marinette, hé! c'est une haricotière comme il n'y en a pas treize dans la douzaine! »

« L'haricotière fut mon sobriquet pour quelque temps. C'est ce souvenir, cher monsieur, qui m'a inspiré le petit chapeau vert qui vous faisait loucher l'autre jour. »

COMMENT PUIPALA FIT FORTUNE

Puipala, directeur des autobus de Saint-Amadou et de leurs remorques, m'a conté ceci en buvant la canette de bière que je lui avais offerte au *Bar de la Garonne;* et je l'ai écouté avec attention parce qu'il est un *self made man,* un autodidacte et un méridional éloquent.

« Je suis né sur la montagne du Cap-Blond. On ne la voit pas de loin, parce qu'elle se cache modestement derrière les autres. Mais, de près, on ne voit plus qu'elle. Si vous allez par là-bas quelqu'un de ces jours, vous ne pourrez pas vous y tromper : elle est faite comme un pain de sucre, avec des pentes à donner la tremblote aux isards et au fil à plomb. Les indigènes l'ont grattée en petits champs grands comme des mouchoirs, aussi haut qu'ils trouvèrent de la bonne terre; et chacun de ces lopins s'appuie sur un entassement de blocs qui lui donne un air de marche d'escalier usée. Pas moyen de dormir, ni même de rêver en sarclant les pommes de terre, à peine de se réveiller la tête cassée, deux cents mètres plus bas. Pour faucher les prés, les hommes se font attacher par des cordes que d'autres tiennent ferme d'en dessus, en s'agrippant aux troncs d'arbres. Enfin, il y a deux hameaux collés à ses flancs comme des nids d'hirondelles.

« Ceux du Percotch d'en bas n'aimaient pas ceux du Percotch d'en haut, et *vice versa*. Voilà comment on est dans ces solitudes : à défaut de bon vin, on y met de la haine en bouteille. De temps immémoriaux, les gens du premier village sont heureux de voir leurs voisins de l'entresol enfarinés de neige dès la fin d'octobre; et, en novembre, quand le Percotch du rez-de-chaussée moisit dans le brouillard, si celui qui le surplombe reçoit un bol de soleil clairet comme tisane, ses habitants se moquent des quintes de toux qui montent des fonds, tels des appels de coqs enroués, et se félicitent d'avoir le nez « hors de la purée sans saucisses ». Outre les jalousies de colocataires, la tradition veut que les Percotchois supérieurs aient jadis fait une grave et volontaire offense aux Percotchois inférieurs en leur envoyant, une nuit de Noël, un énorme chaudron qui, trouant le chaume d'une grange, jeta sur la litière trois vaches qu'on put croire mortes assommées. Il en résulta une petite guerre où furent brisées bien des aiguillades, et, la paix laborieusement conclue, une antipathie dont des citrouilles malicieuses, se détachant toutes seules, venaient de temps en temps ranimer la flamme.

« Moi, j'étais au Percotch d'en haut. Je ne sortais de ma montagne que pour aller de temps en temps à l'école, sise à une demi-heure de marche sur un autre versant. Les chemins étaient tels qu'à la moindre gelée ou à la moindre boue, il me fallait les descendre sur le derrière : de sorte que j'usais mes culottes non à l'école, mais en y allant — le moins souvent possible.

« J'étais orphelin et recueilli chez un oncle qui, ayant d'autre part six enfants, me regardait d'assez mauvais œil. J'ai souvenance que ce méchant homme, m'ayant un jour pris avec lui pour conduire des moutons à la ville — c'était mon premier voyage —, se fit un malin plaisir de m'expliquer de travers toutes les choses, nouvelles pour moi, que nous rencontrâmes

en chemin. La tête me tournait déjà lorsque, arrivés aux premières maisons de Sainte-Croustade, j'avisai une immense croix sur laquelle un Christ blafard, de grandeur naturelle, perdait les dernières gouttes d'un sang très vif. C'était la première fois que je voyais la forme humaine si merveilleusement imitée. Je m'y trompai.

« Qu'est-ce là, mon oncle? demandai-je effrayé.

« — Ah! mon garçon, c'est un paresseux comme toi qu'on a cloué là.

« — Comment, mon oncle, on cloue donc des gens sur les croix dans cette ville?

« — Comme tu le vois, et on les y laisse sécher pour la moindre négligence. Tiens-toi bien, aujourd'hui, les gendarmes auront l'œil sur toi.... »

« Je fus dupe au point de rebrousser chemin, mais mon plaisantin d'oncle me ramena à mes moutons de la pointe de sa badine, ce qui était encore de plus mauvais goût que le reste.

« Le destin m'avait sans doute marqué pour ranimer entre les deux Percotch la guerre des chaudrons et des citrouilles. Peu après cette première sortie — et j'allais avoir quinze ans, mais j'étais encore un grand drôle sauvage et niais —, ma tante me confia le lavage des cinq bidons de lait du hameau : de lourdes boîtes en fer dans lesquelles on descendait chaque matin jusque dans la vallée les cent ou cent vingt litres produits par les vaches et les fontaines, et que chaque maison prenait en charge de nettoyage et d'entretien pour un mois. Je ne sais comment cela advint, mais, du haut de l'auge en pierre qu'emplit le jet d'une source vive, trois de mes bidons prirent soudain l'essor avec les sangles qui permettaient de les porter à dos, et s'en furent en bonds prodigieux sonner contre les murs du Percotch d'en bas. L'un d'eux pulvérisa même une vingtaine d'ardoises au mitan d'une toiture. Il s'éleva aussitôt du nid de frelons ainsi

bombardé une clameur furieuse, des femmes hurlantes et gesticulantes jaillirent hors des maisons, des volailles s'envolèrent dans l'abîme, les chiens hurlèrent à la mort et à ces cris répondirent les imprécations des hommes répandus au travail par les pentes du Cap-Blond. Voilà la guerre rallumée; voilà les gens du Percotch d'en haut forcés d'emprunter, comme jadis, des chemins détournés pour sortir de la montagne. Une mesure diplomatique d'apaisement fut décidée : mon oncle me mit à la porte avec, en poche, le lest des dix écus que m'avaient laissés mes parents.

« Je ne partis pas le nez bas, loin de là; à douze cents mètres d'altitude, c'eût été paradoxal. Je fis au contraire mon petit balluchon avec une espèce de décision ironique et prétentieuse. Au fond, j'avais prévu ce départ; je l'avais même désiré. Il faut vous révéler que s'en aller est le secret désir de tous les montagnards; ils aiment la montagne comme la pierre aime la fronde; elle-même leur conseille de renoncer à ses flasques mamelles : s'ils lèvent les yeux, ils voient passer les nuages voyageurs; s'ils les ferment pour somnoler sur le gazon en gardant leurs brebis, ils entendent autour d'eux le ruissellement furtif de la terre qui déserte grain à grain; l'eau de la pluie fuit les sommets en formant, à peine tombée, des torrents paniques, et le marbre se roule en galets pour s'évader avec leur aide vers les plaines. Quoi de plus naturel que l'homme se laisse entraîner par cette émigration des choses? Les plus cagnards, tels des aigles manchots, hésitent toute leur vie au bord de la falaise natale; des plus hardis, les uns prennent leur vol, et, faute d'envergure d'aile, vont jusqu'à Toulouse à la Toussaint pour en revenir bien vite à Pâques; les autres, meilleurs ventoliers, plongent hardiment au grand diable vauvert. Résultat numéro un : la mairie reçoit bientôt des notes qui émanent de diverses et lointaines gendarmeries et parlent de

vols, d'ivresse, de vagabondage ou de grivèlerie. Car ces gens qui, dans leurs monts, sont d'une honnêteté parfaite, croient que « le royaume de Chine » commence dès le plat pays et s'y prennent fréquemment aux gluaux de la police. Résultat numéro deux : on voit reparaître dans la vallée, se prélassant dans une sans-soupape, un de ses enfants qui l'avait quittée en sabots et coiffé d'un béret percé. Celui-là a su se servir adroitement des qualités dont des siècles de braconnage et de contrebande ont orné l'esprit fruste des montagnards : ruse, dissimulation, maîtrise de soi, patience, volonté de réussir, absence totale de simagrées sinon de prudence dans le choix des moyens.... C'est en pensant à ces parvenus que j'accueillis de sang-froid la décision de mon oncle : je réussirais moi aussi, coûte que coûte, et vite! Sûr du succès, je dis insolemment aux indigènes du Percotch d'en haut :

« — Je reviendrai dans trois ans pour acheter tout le village, et vous avec! »

« Ils me rirent au nez, me huèrent, et je m'en fus en leur montrant le poing.

« — Et vous avec, oui, vous avec, comme des bestiaux! »

« Ma tante m'avait donné en cachette un saucisson, un demi-pain, des oignons et des ails. Je subsistai pendant plusieurs jours de ce viatique, en prenant les routes qui s'ouvraient devant moi toutes grandes. Je buvais aux fontaines, cueillais mon dessert aux vergers et couchais dans les meules. Je n'éprouvai aucune inquiétude à feuilleter les lieues de pays comme les pages d'un immense livre d'images, et, quand mes montagnes natales commencèrent de s'aplatir et de se fondre dans l'horizon, je leur fis un petit signe désinvolte de la main. Le onzième jour, me trouvant en des régions plates, je traversai à l'aube un village encore endormi. A moins de cinquante pas

de la dernière maison, je remarquai un vieil homme qui, assis au beau milieu de la route, geignait en s'accoudant sur un balluchon lié des quatre coins, comme un mouchoir plein de cèpes. J'offris mes services apitoyés à ce monsieur. Il m'apprit qu'il venait de se fouler un pied juste en quittant sa maison pour commencer sa tournée annuelle de colporteur d'almanachs. Je le reconduisis à la cassine avec beaucoup de précautions, car il jappillait à fendre l'âme. Ainsi forcé de renoncer momentanément à son petit commerce et devinant d'autre part que je n'avais pas d'état défini, il me proposa de me céder sa pacotille à prix coûtant, ce que j'acceptai sur-le-champ, et, la lui ayant payée le triple de sa valeur, il m'indiqua où je devais me rendre pour l'écouler. J'avais enfin trouvé un métier!

« L'épaule meurtrie par cinq cents *Almanachs du Père Onésime,* j'arrivai au bout de deux jours de marche dans un pays aux collines crayeuses chargées de belles vignes. Là, vivaient des vignerons aux trognes couleur d'écrevisses cuites, gens aimant la discussion et la raillerie, et ne croyant à rien si ce n'est au mildew et aux lunes rousses. Leur esprit sceptique et paradoxal les avait conduits à utiliser l'*Almanach du Père Onésime* d'étrange façon : ils prenaient toujours exactement le contrepied de ses prévisions météorologiques, tenant d'avance pour beaux les jours voués à la pluie, et *vice versa.* Ayant été de la sorte rarement induits en erreur, ils réputaient l'*Almanach* pour sûr et précieux, et m'accueillirent avec une affabilité telle que je leur en avais vendu plus de deux cents quand j'arrivai aux confins de leur province.

« A ce bon pays succéda une région d'élevage : rocs de granit, schistes feuilletés, argiles blanches et rouges, eaux courantes, mares dormantes, pâturages et bois, gens passant toute leur vie à garder des bêtes. Leur nourriture ordinaire était les pommes de terre,

les haricots et les châtaignes, sur laquelle ils engloutissaient de grandes bolées d'un cidre sentant la futaille moisie. J'appris plus tard que ces féculents-là, ayant fidèlement suivi les indications de l'*Almanach du Père Onésime* que leur avait vendu mon prédécesseur l'an d'avant, avaient fait gâter tout leur foin par les pluies. Cela fut cause que mon apparition provoqua un attroupement hostile dans le premier village, que ces patauds me suivirent à coups de pierres enveloppées dans des jurons et que je semai, en fuyant, mes trois cents almanachs dans la fange fétide de leurs chemins creux.

« Cette course m'ayant épuisé, je résolus de refaire mes forces dans les délices de Capoue d'une petite auberge. Le patron, remarquant que je n'avais pas le moindre bagage, me fit payer la note d'avance, alléguant qu'un autre colporteur avait dû, huit jours plus tôt, lui laisser en règlement sa boîte pleine de lunettes dont il ne savait que faire. L'idée me vint d'acquérir ce petit fonds de commerce; je l'obtins pour deux écus; et me voilà reparti à la recherche des yeux infirmes par les hameaux perdus au fond des terres et des bois.

« Je constatai bientôt que mes lunettes étaient toutes fabriquées avec du verre à vitre. Le hasard faisait donc de moi un escroc : je lui laissai le soin d'avoir des scrupules et gardai pour moi le risque d'avoir des remords.

« Je confectionnai deux cartons. L'un portait au recto un texte de lettres très fines, au verso un texte en lettres très grosses. Je faisais lire aux myopes le texte fin, puis, profitant de ce qu'ils chaussaient les lunettes pour les essayer, je retournais adroitement le carton sans qu'ils s'en avisassent. Ils lisaient alors avec une aisance telle qu'enchantés ils faisaient sur-le-champ l'achat de ces lunettes merveilleuses. Avec les presbytes, j'effectuais la manœuvre inverse. Mon

second carton portait, collée d'un côté, une coupure de journal, de l'autre deux images, l'une représentant un cochon de lait minuscule, l'autre une truie énorme. Avais-je affaire à un illettré, je lui offrais la coupure de journal, sur laquelle il ne voyait que noir sur blanc, puis, lui ayant placé une paire de lunettes sur le nez, je lui présentais la basse-cour en disant :

« — Et maintenant, pouvez-vous lire?

« — Je vois deux cochons. Un petiot goret et une grosse treu.

« — Eh bien, c'est ça, vous lisez que le petit cochon deviendra gros comme l'autre pourvu que Dieu lui prête vie. C'est ce qui est écrit. »

« Ma pratique, enchantée de comprendre enfin l'écriture, me payait mes verres à vitre ce que je voulais et je me hâtais de gagner du pied. Mon succès et mes bénéfices me rendirent malheureusement impertinent; vous avez sans doute connu d'autres commerçants qui tombèrent dans le même défaut. Un jour qu'un vieux paysan écoutait mon boniment avec une impassibilité muette et hostile et se refusait à reconnaître l'excellence de mes lunettes (dont il avait une paire sur l'os nasal), j'en vins à lui dire :

« — Enfin, avec ça, vous pourrez au moins reconnaître une mouche dans le lait »

« Il me répondit :

« — Monsieur, je ne vois peut-être plus une mouche dans le lait à l'œil nu; mais, Dieu merci, je sais encore distinguer d'elle le lait qui l'entoure; et surtout, grâce à vos lunettes, je vois que vous êtes un fripon. Je suis le maire de la commune et je vais vous signaler aux gendarmes. »

« A ces mots, sans prendre le temps qu'il me rende ma gnognote, je fis deux grandes lieues sur l'aile des vents. Je me débarrassai dans un fourré de ma boîte et de mes dernières lunettes. Malgré cette perte, mon opération se soldait par un joli bénéfice; mais ce

n'était pas encore là le Pérou; les quelques écus gagnés ne me contentaient point et je supputai tristement qu'ils avaient le temps de fondre tandis que je chercherais un autre métier. Comme j'en étais là de mes pourpensers et que je suivais une route perdue dans les bois, une carriole bâchée me dépassa au grand trot. J'en vis tomber une petite cage. « Hep! Hep! conducteur! » Le voiturier n'entendit pas mes appels et je me trouvai en possession paisible d'une bourriche de gibier : cinq faisans, huit perdrix grises, une vingtaine de cailles et de tourdes. Je considérai que ce cageot me tombait du ciel, comme cela arrive quelquefois à en croire la Bible, et je résolus de mettre tous ces oiseaux en loterie pour obéir à la volonté divine.

« Je fis donc un carton quadrillé portant les numéros de 1 à 100 et seulement cinquante billets pliés en quatre dans un petit sac : disposition qui m'assurait de gagner au moins une fois sur deux. Puis, arrivé en une petite ville où se tenait une foire, je m'installai dans un coin d'auberge où m'entourèrent bientôt une vingtaine de consommateurs amateurs de gibier et de rôtis : les joueurs disposaient un gros sou sur un casier numéroté, puis, dès qu'une vingtaine de mises étaient faites, l'un d'eux tirait un billet hors du sac. La chance fut tout d'abord pour moi : on ne me gagna qu'une perdrix et trois cailles. Puis elle tourna subitement, et, en moins de cinq minutes, toutes les pièces restantes furent enlevées pour des mises dérisoires. Je m'aperçus du subterfuge trop tard : le joueur qui tirait prenait à tout coup deux billets dans les ténèbres du petit sac, l'un à la pointe des doigts, l'autre caché au creux de sa paume. Après quoi, ayant lu furtivement ce second numéro, il misait sur lui après l'avoir glissé dans la main d'un compère qui n'avait plus qu'à faire semblant de le sortir du sac. Je quittai l'auberge sous des regards narquois,

en me demandant sérieusement s'il ne vaudrait pas mieux trouver une profession honnête. La bourriche m'avait en tout et pour tout rapporté neuf francs, somme insuffisante pour acheter le Percotch d'en haut et les gens avec.

« Le lendemain, toujours plein de cette première envie de reprendre le chemin de la vertu dans l'espoir d'aboutir plus promptement à la fortune, je m'assis pour me reposer un peu à l'entrée d'un village, sous la fenêtre d'une école. J'entendis le maître conter aux enfants l'histoire d'un jeune homme qui, rebuté d'un riche banquier, avait été rappelé et engagé sur-le-champ parce qu'en se retirant il avait ramassé une épingle : geste qui révélait ses qualités d'ordre et d'économie. A ces mots, frappé d'une inspiration radieuse, je marchai plein de fièvre jusqu'à la première usine que je rencontrai sur mon chemin. C'était une fabrique de chapeaux. Le directeur m'éconduisit. Dans la cour, j'eus beau faire semblant de ramasser une épingle, personne ne me rappela. La seconde fabrique où je me présentai était une porcelainerie. J'eus la surprise d'être agréé séance tenante à titre de voyageur commercial; et, pour donner une bonne idée de mon naturel, j'eus soin de ramasser l'épingle (que j'avais préparée) avant même de sortir du bureau. Le directeur, ayant perdu un bouton de manchette le jour d'avant, voulut savoir de quoi il s'agissait. Dès qu'il eut reconnu que j'avais pris tant de peine pour une simple épingle, il entra dans une violente colère :

« — Comment, monsieur! vous faites une flexion avant et une circumduction du tronc pour ramasser et sauver une épingle! Vous en êtes encore à croire que l'industrie moderne peut vivre avec des qualités d'avarice et d'économie aussi périmées! Vous ignorez qu'une porcelainerie subsiste, non de la porcelaine qu'on conserve, mais de celle qu'on casse! Allez, si

vous les aviez achetées et payées d'avance, je vous pulvériserais cent douzaines d'assiettes sur la tête! Je vous chasse! Vous êtes un crétin! »

« Je m'enfuis, n'y comprenant plus rien, doutant, non de la vertu, mais de ses conséquences.

« Quelques journées de marche mélancolique m'amenèrent dans un grand port plein de navires venus des pays d'Orient. J'y rencontrai par hasard un homme né sinon dans la même montagne que moi, du moins dans une montagne voisine. Bien qu'âgé de plus de cinquante ans, il n'avait pas encore fait fortune, mais il m'avoua être désormais en mesure de rattraper promptement le temps perdu. Il venait d'acheter à bas prix quarante kilos de vanille probablement distraits d'une importante cargaison par un paquet de mer, et me proposa de devenir, moyennant une honnête rétribution, son collaborateur. Faute de pouvoir me laisser espérer la main de sa fille, il me fit miroiter les avantages de sa future succession à laquelle me préparerait le titre d'associé dès que je lui en paraîtrais digne. J'acceptai. Nous écoulâmes nos gousses odorantes de la manière que voici. Je me présentais dans une pharmacie de la ville de la part d'un pâtissier connu et demandais livraison immédiate de cinq kilos de vanille; le pharmacien, désespéré de manquer cette vente, me suppliait de persuader mon patron d'attendre jusqu'au soir; je revenais quelques instants après lui annoncer que ce délai était accepté et que la commande était passée ferme. Après quoi, mon maître n'avait plus qu'à poindre par hasard au seuil de l'apothicairerie, comme un camelot flâneur, pour que le pharmacien, remerciant *in petto* Esculape et Mercure, lui fît sur-le-champ un achat massif. Les quarante kilos de vanille partirent ainsi en un jour, j'eus ma prime, et nous quittâmes cette bonne ville avec la satisfaction du devoir accompli.

« Loin de là, nous nous accordâmes deux jours de repos en une petite auberge. Mon maître n'y perdit point son temps. A l'aide d'une rondelle de pomme de terre, il prit sur une étiquette qu'il avait en son portefeuille l'empreinte du cachet des pères de la grotte de Lourdes et la reproduisit en deux ou trois cents exemplaires. Puis il m'annonça que nous allions désormais vendre de l'eau de la sainte station. Comme je lui demandais où il comptait la prendre, il me répondit :

« — Rassure-toi, mon fils. Y a aouo en toutis les rious, il y a de l'eau dans les ruisseaux. »

« Effectivement, nous vendîmes pendant huit jours de l'eau, des galets et de la mousse de la grotte, ramassés dans les rivières que nous rencontrions. Nous portions nos bonbonnes à dos, comme des hottes de vendangeurs, et nous disions nos deux énormes chapelets, aux grains gros comme des œufs de pigeon, dès la première maison des villages. Mon maître exhibait avec onction son brevet couvert des cachets violets de pomme de terre. Et les paysannes se dépêchaient de rincer une bouteille pour recevoir le liquide salvateur, de gratter les étiquettes de pharmacie ou d'épicerie pour y coller le papillon également orné d'un cachet ou d'une signature que leur délivrait mon maître.

« Cela rapportait gros et, n'avait été le désir de rester à si bonne école, j'eusse planté là cet homme ingénieux pour m'établir à mon compte. Lorsque nous eûmes vendu cinq ou six hectolitres d'eau de Lourdes, nous changeâmes subitement de pays et de méthode. Mon maître se procura une petite table pliante, un gros registre dont il barbouilla d'avance plusieurs pages, et tout un assortiment de bagues, de bracelets et de colliers en toc. Puis, un beau matin, nous allâmes sur les cinq heures nous mettre en prière sur les dalles glacées d'une petite église encore pleine de ténèbres.

Le sacristain, émerveillé de tant de piété, apprit au curé, dès son arrivée, que nous étions là en oraison depuis le potron-minet. Avant la messe, mon maître se présenta au naïf desservant, se dépeça en salutations respectueuses et lui apprit qu'il était préposé par les pères de la grotte « au service des saints attouchements », lui montra ses autorisations cachetées et signées, et obtint de lui la permission de recevoir les envois des paroissiens sous le porche. J'y installai la table. Mon maître, s'y étant assis sur la fin de la messe, ouvrit un grand registre et son écritoire, étala ses bijoux en toc devant soi, et se mit à confectionner de petits paquets postaux qu'il consignait ensuite en trois lignes d'écriture. A la sortie, les paroissiennes s'arrêtèrent à regarder ce manège, qu'il conduisait de la mine la plus sérieuse et la plus confite en dévotion qu'on puisse imaginer. La grande dame du pays, Mme du Chapon, lui demanda :

« — Qu'est-ce là, mon brave homme?

« — Ce sont, madame, les bijoux de famille qui m'ont été confiés en la paroisse voisine pour être expédiés par mes soins autorisés à Lourdes, aux fins de bénéficier des saints attouchements. Voici, madame, l'autorisation que m'ont délivrée les pères.

« — Fort bien. En quoi consistent ces attouchements?

« — Les lèvres, madame, les genoux et les pieds de la Vierge Marie.

« — Cela revient cher?

« — Cent francs, cinquante francs, vingt francs, madame, y compris les frais d'envoi et de retour en valeur déclarée.

« — Et cela prend combien de temps?

« — Huit jours, madame, dix en temps de grande presse.

« — Oh bien! dit Mme du Chapon, je désire vous confier ce bracelet, ce collier et cette broche.

« — Bien, madame.... Et madame désire.... aux pieds?

« — Non, monsieur, aux lèvres. Voici cent francs.

« — Et, madame, combien devrai-je déclarer à la poste?

« — Le collier vaut trois mille, le bracelet deux mille, la broche mille. Mais déclarez dix mille francs pour le tout.

« — Bien, madame. Tous mes remerciements, madame, et mes hommages à votre haute piété. »

« Et mon maître s'enquit de ses nom, prénoms et adresse qu'il calligraphia dans le grand registre après lui avoir montré les marquises, duchesses et princesses qui l'y précédaient. A la suite de cette grande dame, dix ou douze paroissiennes nous remirent également des bijoux pour qu'ils touchassent aussi la Vierge Marie.

« La dernière qui vint fut une pauvre vieille femme dont l'homme était dangereusement malade. Elle donna son seul bijou, sa bague de mariage, et alla emprunter les vingt francs à une voisine. Elle espérait que le contact des pieds de la Vierge sainte ferait en faveur de son infortuné compagnon de misère le miracle vainement attendu des tisanes. Mon maître reçut cet humble joyau avec une impassibilité hideuse. Puis nous levâmes le camp et prîmes le chemin de la paroisse voisine, en disant un *Pater* devant toutes les croix de carrefour, quand quelqu'un pouvait nous voir.

« J'étais troublé. Cette pauvre femme me rappelait vaguement quelqu'un, et je fouillais en vain les recoins les plus ténébreux de ma mémoire. A la fin, je reconnus qu'elle avait des yeux bleus doux et tristes, semblables à ceux que ma mère avait penchés sur moi avant de mourir, quand je suçais son sang, sa force et sa vie à sa mamelle maigre.

« Comme si ce regard avait éclairé ma pensée

d'une claire et pure lumière, il m'apparut que nous allions écumer ainsi sept ou huit bourgades, puis disparaître avec trente ou quarante mille francs de bijoux confiés. Et il m'apparut aussi que, si nous nous faisions pincer, mon maître sortirait du puits comme le renard en me laissant l'honneur d'y jouer le rôle du bouc.

« La nuit suivante, tandis que mon patron dormait du sommeil du juste, je me levai sans bruit, remis mes bas à l'envers, m'emparai des bijoux et repris au clair de lune le chemin de la paroisse détroussée. Au matin je me présentai chez Mme du Chapon, lui avouai tout et lui rendis son bien. Cette grande dame s'étonna, s'indigna, parla de me faire jeter dans un cul de basse-fosse, puis, revenant à une plus juste opinion de mon honnêteté, m'offrit majestueusement vingt sous de récompense et me mit à la porte. Je fus mal reçu partout. Enfin, j'eus la joie de remettre à la pauvre femme dont l'homme était malade son anneau d'or. Cette personne me remercia, s'avisa de mon air exténué, m'offrit un siège, des aliments, une tasse de café, s'enquit de ma situation et m'expliqua la sienne.

« Son mari faisait le courrier entre la localité et la ville voisine : une carriole, un vieux cheval, de temps en temps un voyageur qu'on logeait sous la capote et des paquets qu'on plaçait sous ses pieds. Mais la maladie de son mari avait interrompu le service. Bref, apprenant que j'étais sans situation, elle m'offrit de le continuer à titre de commis.

« C'est ainsi que je devins courrier. Un dur métier. Dehors par tous les temps, neige, pluie, gel, orage. De vieilles bêtes qu'il faut souvent aider en poussant à la roue. L'attente dans une gare glacée. Le soir, à la nuit, avant de prendre son propre souper, les soins aux chevaux épuisés. Et un gain qui se chiffre plutôt en bronze qu'en argent. Mais je ne m'en étonnai ni

ne m'en rebutai. J'en étais venu à comprendre qu'il s'agit, si l'on veut aller droit et réussir sans risquer les galères, d'être apprenti avant d'être compagnon, valet avant d'être maître, et que travailler est plus sûr que trafiquer. J'avais également compris que la chance est un auxiliaire qu'il convient d'accepter quand elle se présente au lieu de l'attendre pour se mettre à l'œuvre. Au bout de quelques années de faible gain et de gros labeur, je succédai à mon patron. J'épousai une femme qui savait panser les chevaux, ce qui, pour un roulier, est un don de l'Eternel. Mes affaires prospérèrent tout doucement, comme une bonne vigne. Une voiture, deux voitures, trois voitures; puis, avec le progrès, un autobus, deux autobus, trois autobus, dix autobus et d'innombrables remorques. En 1930, je me trouvais être le plus grand entrepreneur de transports rapides de la région.

« Dès que je me vis vingt mille francs de libres, mais libres à pouvoir les jeter par les fenêtres ou confier à un banquier, je revins au Percotch d'en haut et j'y fis l'acquisition de ma petite maison natale avec le propos d'y finir plus tard mes jours. A cela on connut que j'avais tenu parole de faire fortune. Je négligeai ma promesse d'acheter les gens avec : ils étaient vieux, clairsemés, n'en valaient plus la peine, et je m'en consolai aisément. Au lieu de revenir au bout de trois ans, j'en avais attendu trente. Pourtant, au terme d'un si long effort, c'est être vainqueur que d'avoir honnêtement conquis la certitude de pouvoir fermer les yeux dans l'humble maison où on les a ouverts.... Mais, mon cher, j'entends le klaxon de mes voitures qui rentrent de Toulouse.... Au plaisir de vous revoir! »

L'AEROLITHE

En 1930, je fus nommé instituteur stagiaire à La Chiroulette, joli chef-lieu de canton de la Dordogne, assis sur l'Isle, là où elle se dégage des ravins limousins pour créer dans la sécheresse du Causse-aux-Truffes l'oasis d'une molle et verte vallée.

Mon enfance et mon adolescence ayant été bornées par des murs, remparts de la vieille ville féodale où je suis né, et l'enceinte des écoles, c'était mon premier contact avec la campagne, avec la nature : enivrement!

Je délaissai aussitôt les lettres, qui m'avaient absorbé jusque-là, et me mis à faire ce que Bacon appelle joliment « la chasse de Pan ». J'armai mes élèves de boîtes, flacons, et ce fut un merveilleux ramassage d'insectes, de fleurs et de minéraux. Je n'aurais jamais réussi à reconnaître et classer toutes ces curiosités sans la bibliothèque que M. Breuilh, le receveur de l'enregistrement, mit aimablement à ma disposition.

Or, il advint qu'un de mes jeunes ramasseurs me posa un problème insoluble. Il m'apporta à plusieurs reprises des fragments cristallisés des couleurs les plus belles, rouge, orange, violet, mais ces nuances irréelles surprenaient l'œil, ne rappelant rien de ce qui se voit couramment. Le galopin m'affirmait avoir

ramassé ces « cailloux » sur le petit chemin qu'il suivait chaque jour pour venir à l'école. J'y allai et ne trouvai rien. Me piquant de me tirer d'affaire tout seul, je fis dans les livres des recherches longues et vaines. Enfin je donnai ma langue au chat et révélai mon énigme au bon receveur. Il n'hésita pas une seconde :

« Ce sont, me dit-il, les prestations de notre Muzat. »

Et il me conta cette docte histoire :

Muzat était l'épicier de La Chiroulette : un petit homme, maigre et jaune, avec des yeux comme du phosphore enflammé et un écureuil inquiet dans la cervelle. Sa boutique, qui sentait le lard rance, le pétrole et la merluche, se flanquait d'un jardin potager enfoncé comme un coin dans la route nationale pour l'ouvrir en deux rues juste à l'entrée de la localité. De sorte que ce qu'on voyait de La Chiroulette en arrivant, c'étaient les poiriers, les melons et les choux de l'épicier Muzat. Mais, par la suite, on y vit bien autre chose.

Lorsque notre homme avait des loisirs, il cultivait sur le coteau, en marge du Causse, une petite vigne qui se trouvait juste sous une falaise. Le mur calcaire, noirci par les siècles, tombait au fil à plomb, puis s'incurvait profondément, formant un de ces « abris sous roche » si nombreux en Périgord, où blaireaux et préhistoriens s'en donnent à cœur joie de creuser et de déblayer.

Un jour, l'idée vint à M. Muzat d'y gratter de son hoyau et il eut la surprise de découvrir un objet étrange qui gisait là depuis des milliers et des milliers d'années. Il reconnut immédiatement, par intuition géniale, « une scie préhistorique ». C'était fait d'un bois très dur, implanté d'épines osseuses. Ces hommes des cavernes, quels artistes! L'émotion lui fit battre le cœur. Son esprit agile lui démontra immé-

diatement quel profit lui, Muzat, et elle, son épicerie, pourraient tirer d'une telle découverte : publicité, renommée, considération, décorations. Il emporta donc le trésor chez lui, dans sa veste, enveloppé, avec des airs de voleur de concombres : car il voulait ne révéler sa trouvaille que dans des termes rigoureusement scientifiques.

Voilà donc notre Muzat, comme dit le receveur, qui va à Périgueux, se ruine en livres et se met à patauger à longueur de chandelle dans les glaciations, les loess, les alluvions, les crags, les kjoekkenmoeddings, les gisements d'ateliers, les sédiments lacustres et les ossements humains. Ses clients, l'entendant disserter de la céramique hallstattienne en leur vendant des pots à confire le cochon, crurent qu'il avait la tête déménagée. Mais lui, avançant avec fièvre dans ses études, découvrait des percuteurs, des perçoirs, des burins, des redresseurs de flèches, des herminettes, des grattoirs, des tranchets, et, comprenez bien l'importance de ceci : *pas la moindre scie!* La gravité de sa découverte finit par lui paraître énorme.

Au bout de six mois, les yeux larmoyants, d'avoir épelé tant de mots difficiles, il fit paraître dans le *Petit Périgourdin* l'entrefilet suivant :

Découverte préhistorique. — M. Muzat de la Chiroulette, au cours de ses fouilles à l'abri sous roche du Sorbier, a mis au jour une scie magdalénienne admirablement conservée. Cette découverte est d'autant plus sensationnelle qu'aucun instrument de ce genre n'avait encore été mentionné, même dans les gisements de la proto-histoire. Nos félicitations à cet éminent pionnier de la science, qui rédige actuellement un mémoire destiné à l'Académie.

Huit jours après la parution de ces lignes, Muzat vit son épicerie s'obscurcir subitement : le comte Punghuïn se présentait en avançant une carte de visite si chargée de titres qu'ils semblaient entassés

comme des soucoupes. L'homme avait deux mètres de haut, était barbu jusqu'aux yeux, portait monocle, et Muzat se sentit comme en présence d'une montagne couverte de sapins.

« Je ne lis jamais les journaux, dit le comte d'un ton brusque et autoritaire. C'est le hasard qui m'a fait rencontrer l'annonce de votre découverte. Je suis préhistorien, correspondant de tous les instituts d'Europe. Cette scie magdalénienne, on pourrait la voir? J'arrive exprès de Toulouse. »

En présence de ce prince de la science, Muzat passa de l'infra-rouge à l'ultra-violet, s'inclina sans répondre et se dépêcha d'aller chercher la précieuse scie dans l'armoire à trois serrures où il entreposait, selon sa propre expression « la prunelle de ses yeux ». Il la présenta en tremblant au comte. Celui-ci, en apercevant l'objet, poussa un rugissement de chasseur d'aurochs :

« Aaahooah! Imbécile!... Je m'en doutais! C'est une lame de *Pristiophorus japonicus!* Un nez de Sélacien! Un appendice de poisson-scie.... Imbécile!... aaahooah! »

Et il repoussa la lame nasale du *Pristiophorus* si roidement dans les mains du pauvre préhistorépicier qu'il l'assit dans un sac de riz; et la montagne couverte de sapins s'enfuit en gesticulant de colère.

Muzat ne fit à personne, pas même à sa femme, un narré exact de cette foudroyante visite. La préhistoire lui apparut désormais plus épineuse qu'un roncier. Mais, parce que sa réputation de savant s'était faite dans le pays, et qu'il s'y devait, il se consacra désormais à l'époque gallo-romaine. Cela le conduisit à découvrir dans les environs de La Chiroulette un « oppidong » et à l'annoncer dans la presse : « M. Muzat, le distingué historien de La Chiroulette.... » Ce qui lui valut la visite d'un autre savant qui, conduit audit oppidum, se rendant compte de cette nouvelle galé-



MUZAT FIT UN COURS D'ASTRONOMIE...

jade, rouvrit si sec son parapluie pour s'en aller dignement que Muzat en eut la narine égratignée. Il n'y a pas que la radiologie qui soit dangereuse....

Alors le petit épicier aux yeux phosphorescents et à l'écureuil inquiet renonça à la science qui exige des écoles, et se consacra à l'art qui ne demande que du goût, du moins à ce qu'il lui semblait.

Il se livra dans le Causse à une chasse singulière. Il est partout, en ce pays jadis sous l'eau, des blocs calcaires que les mollusques d'autrefois ont creusés, leur donnant parfois une vague apparence de formes vivantes. Muzat trouva ainsi une oie, un renard, un ours, un singe, et les planta le long des allées de son jardin. Puis il découvrit des silhouettes humaines, se passionna au jeu, aida même la nature par d'habiles retouches. Au bout de cinq années d'entassements, son jardinet se trouva plus encombré que le cloître de San Marco où l'on dit que le jeune Michel-Ange allait étudier les fragments antiques ensevelis sous les ronces. Il en faisait les honneurs à ses visiteurs, nommait ses « statues », contait leur histoire. Les dimanches, les gens de Périgueux arrêtaient leurs autos pour voir « ça » de plus près, s'en amusaient fort, et Muzat était flatté de les entendre déclarer « original » son jardin de grotesques.

« Mais... l'aérolithe?

— Sapristi, donnez-lui le temps de tomber! Il arriva sur les deux heures après minuit d'un matin calme, dans un grand bruit, avec un éblouissement vert qui illumina le pays jusqu'au fond des taupinées. En son sommeil secouée, La Chiroulette pavoisa toutes ses fenêtres de bonnets de coton alarmés. Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a? Un coup de tonnerre? Un tremblement de terre? Mais tout était redevenu paisible, les chiens cessèrent d'aboyer, les femmes de caqueter, les volets se refermèrent, et ce n'est que le lendemain qu'on sut qu'une pierre était tombée du

ciel dans le jardin de Muzat. La réflexion générale fut « qu'il n'en était pourtant pas besoin! »

L'aérolithe avait creusé un petit puits dans le carreau des ails. Il avait le volume d'une belle citrouille. C'était comme un énorme cerveau avec des circonvolutions aux couleurs étranges. Ce monstre minéral, venu des lointains effrayants du ciel, portait les bouillonnements d'un brasier d'enfer, brusquement figés. Il faisait songer. Il faisait peur. Il était splendide.

Ce fut — attention à mes fraisiers! — un interminable défilé pour le voir. Mal revenu de son saisissement nocturne, Muzat accueillit bien les premiers curieux et leur fit même un petit cours d'astronomie. Mais il s'aperçut très vite que « ce vulgaire caillou tombé de la lune » faisait une désastreuse concurrence à son art : on ne regardait plus son « groupe artistique », on renversait ses statues en se bousculant dans les allées. Un visiteur pédant lui remontra devant tout le monde que l'aréolithe était *une* aérolithe et que *cette* aérolithe était *un* aérolithe. Or, sur le point des choses grammaticales, Muzat était sensible. La presse annonça l'événement, n'appelant plus le pauvre homme « le préhistorien » ni même « l'historien », mais seulement l'épicier de La Chiroulette. Elle vous a de ces gaffes, la presse! Une rage froide le saisit. Il essaya d'enlever l'aérolithe : trop lourde... pardon! trop lourd! Alors, — c'était précisément le temps de ses prestations « en nature », — Muzat empoigna sa massette de cantonnier, en fit deux brouettées de cailloux tranchants, brillants, étranges, fascinants, qu'il alla répandre sur le chemin où mon élève devait les ramasser.... O Pourrat, ce n'est pas qu'en Auvergne « qu'on marche sur des améthystes! »

Puis, dégoûté de la bêtise humaine, l'épicier déchaîné fracassa toutes ses statues, en fit des bordures d'allées; et, comme tout doit se terminer en ce Péri-

gord jovial par une plaisanterie, il prit l'habitude de répondre à ceux qui venaient tardivement voir « la pierre tombée de la lune » :

« Mon cher, elle est repartie.... Elle avait pris un billet aller-retour.... »

CHRONIQUE DU « MAS DES GRENOUILLES »

La petite ferme des Glouteron était la première tanière humaine qui ait osé s'asseoir sur le marécage de la Bouvie. Ils y avaient cherché la solitude et l'y avaient trouvée. Chaume et torchis, ils avaient sécrété leur cassine à leur taille de ménage sans enfants : un seul alvéole servant de chambre et de cuisine. Les bêtes étaient logées avec la même simplicité dans une autre bâtisse, grange, étable, poulailler, porcherie, lapinière. Et l'on avait nommé cet ensemble misérable et désordonné le *Mas des Grenouilles*.

Les promeneurs du dimanche qui se hasardaient jusque-là, sous les regards hostiles des deux vieux, en remportaient l'idée de ce que pouvait être le Moyen Age paysan, mais en combien de notations modernes et pittoresques! L'œil, l'oreille et l'esprit de fantaisie y trouvaient leur compte.

Sur la petite mare, les canards semblaient une flotte en rade de Toulon ou une saboterie inondée. Les vaches gourmandes, dans les demi-ténèbres de leur étable, avaient des meuglements doux et profonds d'orgue d'église. Les gorets pratiquaient le violoncelle. Les oreilles en hélice des lapins, entrevues aux grillages de leurs cages, suggéraient des hangars d'aviation. Le chien faisait le paillasson sur le seuil de la porte et le chat la sibylle sur le trépied à soutenir

le timon des charrettes. Quant aux poules, éparses le jour à la provende, alignées aux approches du soir sur cinq bâtons, elles formaient une symphonie fondante d'où pleuvait sur le sol une multitude de dièses, de bécarres et de bémols. Pour se reposer enfin de tant d'images, la nuit, il n'y avait plus sur la plaine qu'un amas noir au bord d'une mare pleine d'étoiles; et, pour se reposer de tant de musique, que la clameur grégorienne des grenouilles.

Les Glouteron ne se quittaient pas d'une semelle et se disputaient continuellement. S'aimaient-ils, se détestaient-ils, ces deux vieux, pareils aux bœufs qui paissent encore liés par le joug? Ils ne le savaient pas eux-mêmes. Mais ils avaient des intérêts étroitement liés : tout d'abord le pot d'or confié au royaume des taupes, et ensuite ce besoin inextinguible de discuter longuement à propos de tout et de rien, batailles verbales acharnées qui, parfois, haussant le ton, tournaient à la prise de bec à tue-tête, avec les vocables patois les plus éclatants et les plus rares, ceux que seuls les poètes de l'invective connaissent.

Ils fuyaient toute compagnie, recevaient mal les visiteurs, allaient aux foires ensemble, ne s'y lâchaient pas, s'y surveillaient étroitement, et, sur le chemin du retour, s'assuraient d'un coup d'œil que la dernière maison sur la route de Maretz était bien toujours la première maison de Hennetonac.

Car ils n'avaient qu'une peur — outre celle d'être trompés d'un sou dans leurs marchandages — : que la ville vînt vers eux et les écrasât. Peur d'ailleurs justifiée. Grenouille voulant imiter le bœuf, bourgade devenant grande ville, Hennetonac s'accroissait de vingt mille habitants en dix ans. Non point de vies sorties triomphalement de ses entrailles, plutôt un ramas d'adultes déjà usés, venus d'ailleurs, rassemblés là comme mouches sur papier collant. Les maçons bâtissaient à tour de bras. Il y avait tant d'écha-

faudages dressés sur les hauteurs enserrant la ville qu'elle semblait assiégée par César. Mais les coteaux se trouvant maintenant couverts de villas, Hennetonac devait ou cesser de croître ou affronter les marécages de la Bouvie. Les vieux solitaires le savaient, et ils espéraient qu'on s'arrêterait de bâtir crainte des rhumes.

Par les jours de mauvais temps, les Glouteron restaient au coin du feu, chacun dans son angle, et, la muraille étant percée de deux petits fenestrons vitrés de chaque côté de la cheminée, ils pouvaient voir la plaine herbue s'étirer profondément jusqu'à leur lointaine ennemie, hachurée de pluie ou mouchetée de neige à deux kilomètres de là.

A vrai dire, Hennetonac hésita longtemps à mettre les pieds dans l'eau. Puis les entrepreneurs de constructions, jugeant que leurs clients devaient avoir les bronches solides, regardèrent de ce côté-là, et ce fut la marche vers le *Mas des Grenouilles*.

« Vois là-bas, sur l'herbe », dit un jour la vieille à son vieux.

Le vieux regarda par son fenestron. Il y avait sur la plaine de la Bouvie des êtres lilliputiens qui allaient et venaient malgré une bruine épaisse.

« Ils cherchent des pissenlits, dit le vieux.

— Non, dit la vieille, ils mesurent le terrain. »

Impossible de discuter cette fois. C'était vrai. Ces êtres minuscules traînaient des chaînes, regardaient dans des viseurs, plantaient des lignes de bâtons blancs et rouges dans le sol gras.

« Ce sont des arpenteurs, dit le vieux de sa voix la plus sinistre. Tu m'entends bien : ça va bâtir de ce côté-ci. Hm! hm! hm! »

Et les deux solitaires du *Mas des Grenouilles* sentirent que leur tranquillité était finie.

Après les arpenteurs parurent des camions chargés de pierres, puis un rouleau tellement enveloppé de

vapeurs blanches chaque jour qu'il semblait une mariée : des équipes d'ouvriers tracèrent des rues. Ensuite vinrent les terrassiers qui ouvrirent les fondations comme des tranchées, des maçons qui édifièrent des murs, des charpentiers qui semblaient assembler des allumettes et des couvreurs qu'on confondait avec des cheminées. Hennetonac dessina son offensive comme une armée qui attaque savamment : un mouvement étiré de flanc pour commencer : des maisons sortirent de terre tout le long de la route de Maretz, alignées comme des caisses, se ressemblant comme des dominos. Puis une attaque frontale et massive à travers prés, ruisseaux, fondrières et flaques d'eau. Par leur fenestron de guet, les vieux du *Mas des Grenouilles* virent la ville faire vers eux un bond de quinze cents mètres. Les maisons arrivaient dans leurs uniformes blancs, leurs toits d'ardoises baissés comme des casques, les mâts de la T. S. F. pareils à des javelots qu'on aiguise en les fichant en terre avant de les lancer, les hauts tournesols et les topinambours des jardins poussés en avant ainsi que des écrans protecteurs.

« Toutes ces porcheries, dit le vieux, seront ici l'année prochaine.

— Dans six mois », siffla la vieille.

Ils étaient maintenant toujours d'accord sur ce grand sujet et ne se disputaient plus que sur tout le reste.

Quelque temps après :

« Vois là-bas sur l'herbe », dit encore la vieille à son vieux.

Cette fois, les arpenteurs opéraient sur la bande verte qui restait entre le *Mas des Grenouilles* et le nouveau faubourg. Le soir, ils vinrent piétiner le long des champs des Glouteron qui montèrent la garde sur leurs lisières, fourche en main, écoutant les gros souliers de l'ennemi faire gémir le sol spongieux.

« Je crève le premier qui s'avance! » disait le vieux; et la vieille faisait luire ses yeux ronds.

Les grenouilles verticales enveloppèrent effectivement le *Mas des Grenouilles* horizontales de leur incompréhensible géométrie, le dépassèrent. Puis des rues furent tracées, pavées, roulées, goudronnées, enserrant des carrés verts où prospéraient encore le jonc et le caltha des marais. Ensuite, apparurent les pancartes. Le conseil municipal de Hennetonac, composé d'esprits forts familiers avec le dictionnaire, avait déjà distribué les noms de ces rues encore abstraites : rue Stephenson, rue Rabindranat-Tagore, rue Julien-l'Apostat, rue Geoffroy-Teste-Noire.

La rue Swedenborg passait rasibus le *Mas des Grenouilles.* Des hommes d'affaires vinrent voir les Glouteron pour leur proposer de vendre : ils furent reçus de façon si farouche dès le portail qu'ils firent piteuse retraite avant de s'être engagés dans la maremme de la basse-cour, ce qui était de la bonne stratégie. Et Hennetonac arriva sur la petite ferme comme une irrésistible marée de pierres, d'ardoises, de grilles en fer forgé et de boîtes aux lettres toutes sorties de *Monoprix.* Les carrés verts se couvraient d'habitations comme un carton de loto de jetons de bois. Ces éclosions avaient la rapidité du surgissement des champignons. Les gens se logeaient en ces coquilles de pierre dès la toiture posée, sans attendre les vitriers. Les cheminées se mettaient à fumer avant d'être achevées. Et il y avait tant de drapeaux d'enfants aux ouvertures encore béantes qu'on renonçait à couronner l'ouvrage du bouquet et fanion tricolore qui sont l'apothéose des bâtisseurs. Les Glouteron gardèrent encore quelques mois une étroite échappée sur « l'ouest du bon Dieu » où ils lisaient le temps du lendemain, rougeurs du vent, bleuités de pluie, encres d'orage, limpides emblavures d'étoiles.... Puis ce créneau se referma lui aussi et ils n'eurent plus sous les yeux que

des murs pâles, plaqués de grandes dartres d'humidité. Le *Mas des Grenouilles* était devenu une enclave rurale dans un faubourg tout neuf; l'ombre des villas s'étendait sur le blé; l'agriculture était en prison!

Les Glouteron maintenant avaient des voisins! Ils se trouvaient comme le clown et l'Auguste d'un cirque au milieu d'une piste entourée d'yeux. Ils durent mettre une sourdine à leurs disputes; s'insulter entre les dents, par grognements, borborygmes et sifflements. Au moindre éclat de voix, des visages curieux et hilares s'encadraient dans les fenêtres; ces citadins se répétaient ironiquement leurs mots patois sans savoir qu'ils se justifiaient par une noblesse toute latine; et les enfants s'attroupaient, imitant leurs gestes. Cette vermine filtrante, qui ignore les clôtures, fut dans les commencements leur principal souci, surtout à la saison des fruits : on se croyait au paradis terrestre. Puis les voisins, s'étant mieux installés, eurent des lapins et des poules : on leur volait des poignées de trèfle pour les remueurs d'oreilles, les volailles se répandaient sur leurs ensemencements ou dans les céréales mûres, d'où des contestations violentes, des glapissements, des menaces et de ces longues aigreurs haineuses qui empêchent de dormir la nuit. Glouteron ne pouvait allumer un feu d'herbes sèches qu'on ne se plaignît quelque part de la fumée rabattue par le vent. On les força à couper tous ceux de leurs arbres qui étaient trop près des limites. La voirie imposa d'apposer sur leur portail le numéro 17 de la rue Swedenborg. Cette rue attirait des autos qui écrasaient leurs canards, en faisant une telle pulpe qu'on n'en pouvait tirer parti. Le vieux avait des rages telles qu'il malaxait, jetait et piétinait son pétase; la Glouteronne, avec des imprécations terribles attribuait la mort de tel de ses lapins à la rumeur de T. S. F. qui, maintenant, emplissait l'air de l'aube au soir. Leur plus proche voisin fit au bureau d'hygiène

une plainte qui les contraignit à placer leur fumier loin des étables et à nettoyer du même coup leur porcherie pestilente. Au bout d'un an, ils n'avaient autour d'eux que des ennemis méprisants qu'ils entendaient se condouloir d'une fenêtre à l'autre d'avoir « de pareils cochons pour voisins ».

Ils songèrent à vendre pour aller retrouver leur solitude ailleurs.

Cette solitude perdue, il leur en revenait un pâle reflet l'après-midi des dimanches. Le faubourg alors se vidait : les uns allaient au cinéma, les autres au stade, les plus distingués filaient à la campagne. L'écho des murs devenait sonore. Mais, au lieu de s'en réjouir, les Glouteron sentaient leur vie vide des plaisirs qu'ils croyaient emplir celle des autres; et le travail, qui avait été leur distraction, n'était plus que leur servitude.

Brusquement, ce fut la guerre. Les Glouteron furent bien aises du départ de leurs voisins mâles. Malheureusement, la plupart revinrent bientôt en congé de maladie interminable, ou réformés, et rien ne parut changé, si ce n'est que les vitres des fenêtres, badigeonnées de bleu pour l'obscurcissement, donnaient aux maisons un air d'aveugle. Quand, après neuf mois de pause, les événements commencèrent à rouler, le vieux et la vieille furent les seuls à envisager froidement, presque avec espérance, un bombardement qui renverserait le quartier de la Bouvie et leur rendrait « l'ouest du bon Dieu ». Absorbés par leurs tâches agricoles et leurs intérêts limités, ils se souciaient si peu de l'actualité que Hennetonac fut occupé sans qu'ils s'en aperçussent : depuis la disparition du képi et des culottes rouges, Glouteron ne connaissait plus rien aux uniformes; et depuis la disparition des pièces de monnaie, ils avaient réduit leurs échanges et leurs achats, n'allant plus au mar-

ché, crainte que leurs voisins ne les pillassent en leur absence.

Or, les temps étaient bien changés quand même puisqu'un revirement étrange se produisait peu à peu chez ces abominables voisins. La raréfaction de toute chose, qui eût dû aigrir et exaspérer les habitants des villas, les rendait au contraire plus aimables. Bien que cette transformation fût lente, au fil des jours, les fermiers durent enfin s'en apercevoir. Plus de réflexions désagréables aux fenêtres sur les puanteurs de la basse-cour. On se félicitait, au contraire, de ce grand espace d'air et de verdure resté entre les maisons. « C'est un petit coin de campagne, ma chère... un vrai parc! » On s'arrêtait maintenant pour complimenter le vieux sur la bonne mine de ses bêtes. « On voit bien que vous les soignez comme il faut!... » L'homme qui avait exigé l'éloignement du fumier en suggéra le rapprochement : il avait lu dans un roman paysan que l'odeur en était saine. L'écobuage ne gênait plus personne. « Ça va chez vous, madame? — Oh! n'y prenez pas garde, madame Glouteron, on dit que la fumée rend jolie! » Cette préparation diplomatique fut assez longue parce que l'anneau de glace qui, cinq années durant, avait enveloppé le *Mas des Grenouilles*, ne pouvait se fondre et s'ouvrir comme cela. Mais la mère Glouteron tomba malade; une voisine s'offrit pour la soigner; introduite dans la tanière, cette femme obtint des œufs et du beurre. Les autres ménagères vinrent aux nouvelles de l'alitée, offrirent des recettes de guérison, des remèdes, eurent du grain, des fruits, des légumes, des lapins. Ce fut un défilé comme dans l'antichambre d'un couple royal en temps d'orgelet, de rhume ou d'accouchement : du jour au lendemain, les fermiers devinrent ainsi les pourvoyeurs de la rue Swedenborg, puis des rues voisines.

Leur solitude en société leur avait trop pesé pour

qu'ils ne se sentissent pas soulagés et flattés par une telle conversion. Ils n'étaient pas allés aux gens, les gens étaient venus à eux. Ils y trouvaient leur compte en faisant payer tout très cher, entassaient les billets cousus par liasses, devenaient relieurs après avoir été numismates. On ne leur parlait que par « monsieur » et « madame ». On les saluait de loin. Quand Glouteron refusait une poignée de main en montrant ses doigts terreux, on lui prenait amicalement le poignet. Les sachant illettrés, on venait leur apprendre les grandes nouvelles. Leur chien était reçu dans toutes les cuisines, leur chat les délaissait pour des logis plus confortables. On les invitait à les suivre, à venir écouter les émissions radiophoniques, et c'est ainsi qu'ils découvrirent chez autrui la commodité de l'électricité, du robinet, de la machine à coudre, et l'ensorcellement de la boîte à bruit. L'apothéose de Glouteron fut le discours que lui tint un jour un père de famille, reconnaissant du lait qu'il en recevait en pleine disette : « Vous êtes le bienfaiteur du quartier. Vous nous sauvez de la famine. Plus tard, quand les choses seront rétablies, nous vous enverrons au conseil municipal.... Et qu'est-ce que ça veut dire Sévédenborgue? C'est rue Glouteron qu'il nous faut! » La vieille regarda son vieux avec respect; et le vieux — qui fumait maintenant, quand on lui offrait des cigarettes — ému, reprit sa gauloise par le bout enflammé.

C'était sans doute un présage car, l'été suivant, la foudre tomba sur le *Mas des Grenouilles* pendant que les Glouteron moissonnaient. Le chaume s'embrasa en un clin d'œil et cette tanière de torchis s'effondra sur elle-même au moment où le hi-han-hi-han! des pompiers retentissait dans la rue Swedenborg. La flamme n'épargna que la niche du chien, faite de copeaux entassés sur une armature de bâtons. Les deux vaches, les cochons, les lapins avaient péri dans les flammes. Il ne restait aux fermiers que leur

pot d'or enterré, les vêtements qu'ils portaient et cinquante volailles dont ils ne savaient plus que faire. En cette extrémité, les voisins furent bien bons : ils vinrent en foule et achetèrent séance tenante les poules, les canards, les pintades et les oies « pour les en débarrasser ». Puis ils tournèrent le dos, et, dans le soir tombant, les Glouteron s'aperçurent qu'ils ne savaient où aller dîner; ni où aller coucher. Aucune offre ne leur avait été faite.

Hébétés, comprenant vaguement qu'ils ne comptaient plus après avoir tant compté, ils se réfugièrent dans la niche du chien.

Une riche odeur vint jusqu'à leurs narines, traversant comme une joie les âcres relents des décombres fumants du *Mas des Grenouilles*.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda le vieux.

La vieille lui répondit, amère et sarcastique :

« C'est les Duparc qui t'envoient pour souper l'odeur du canard que tu leur as vendu.

— Un canard? c'est pas un canard que je leur ai vendu, c'est une poule.

— Je te dis que c'est un canard.

— Je sais bien que c'est une poule.

— Un canard!

— Une poule! »

Ils passèrent la nuit à se disputer.

TABLE DES MATIERES

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Paris-Coulommiers
——8718-7-1952——
— Dépôt légal 1092 —